

Action Poétique

165

Bernard Noël

*Maurice
Hugo absolument*

Michel Deguy

Un sérial killer : Henri Meschonnic

Poètes indigènes du Mexique aujourd'hui

Langues nahuatl, zapotèque, maya, tojolabal, mazatèque

✂

Claude Minière

Josée Lapeyrère

Alain Frontier

Éric Suchère

Jean-Baptiste Naudi

Tony Lopez

Makhâzin

Claudie Lenzi

farrago

Editions Léo Scheer



Rédaction :
3, rue Pierre Guignois
94200 Ivry-sur-Seine

Publié avec le concours du Centre
national du livre & du Conseil
général du Val-de-Marne

Rédacteur en chef : Henri Deluy

Comité de Rédaction :
Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe
Yves Boudier, Bruno Cany
Henri Deluy, Charles Dobzynski
Isabelle Garo, Éric Giraud
Liliane Giraudon, Michelle Grangaud
Alain Lance, Jacques Roubaud
Bernard Vargaftig, Véronique Vassiliou
Jean-Jacques Viron

Secrétariat général :
Jean-Pierre Balpe

Administration :
Michel Ronchin

Diffusion : Éditions Farrago/
Flammarion UD
Pour les numéros précédents
s'adresser à la revue

Abonnement :
France : 1 an (4 n°, 249,26 f - 38 €)
2 ans (8 n° 446,05 f - 68 €)
Étranger : 1 an (4 n° 354,22 f - 54 €)
2 ans (8 n° 649,40 f - 99 €)
C.C.P. Paris 4294 55 E

Les manuscrits non retenus
ne sont pas retournés

Gérant responsable : Henri Deluy

Dépôt légal : 4^e trimestre 2001
ISBN : 2-84490-082-8
ISSN : 0395-0018
Commission paritaire n° 56995

Imprimerie des Presses Universitaires
de France,
73, avenue Ronsard - 41100
Vendôme. N° 48981

3 BERNARD NOËL, *Poème d'attente*

6 MAURICE, *Hugo absolument ou Parole et folie*

13 POÈTES INDIGÈNES DU MEXIQUE
AUJOURD'HUI

(langues nahuatl, zapotèque, maya, tojolabal,
mazatèque)

Philippe Ollé-Laprune : *Introduction* – Martine
Dauzier : *Les Indiens du Mexique, résister pour
inventer* – Claudine Chamoreau, *Le Mexique :
un pays de tradition plurilingue* – Victor de la
Cruz : *Entretien avec Jesús Salinas Pedraza* –
Carlos Montemayor : *Ce qui va devoir changer*

Poèmes : Nazario Chacón Pineda, Natalio
Hernández, Victor de la Cruz, Alfredo Ramirez
Celestino, Mario Molina Cruz, Gerardo Can
Pat, Maria Roselia Jimenez Pérez, Juan Gregorio
Regino, Feliciano Sánchez Chan, Briceida
Cuevas Cob

Notices bio-bibliographiques

*Populations et langues indigènes du Mexique
(statistiques)*

Natalio Hernández : *Les langues mexicaines et la
langue espagnole* – Écrivains en langues
indigènes : *Déclaration (1997)* – Flor Marlene :
*Le rôle de la femme indigène dans la préservation
de la langue maya*

(Cet ensemble a été réalisé grâce à l'aide, notam-
ment, de Philippe Ollé-Laprune et de Danièle
Zaslavsky-Lartigue. Nous les remercions très
vivement.)



77 Claude Minière – Josée Lapeyrière – Alain
Frontier – Éric Suchère – Jean-Baptiste Naudi –
Tony Lopez

105. MAKHÂZIN, Claudie Lenzi

109. ACTUALITÉS, CHRONIQUES & NOTES :

Un sérial killer, Henri Meschonnic : Michel Deguy – *Libres associations* : Michel Plon – *La lettre à Sarah Jane W.* : Liliane Giraudon – *KOÅ-2-9* : Nadine Agostini – *L'art plastic' et Cie* : Christophe Marchand-Kiss – *À propos de poésie grecque et latine* : Dominique Buisset – *De l'art et du texte* : Véronique Vassiliou – *Scripta manent* : Didier Garcia – *Grammaires d'aujourd'hui* : Jean-Pierre Cometti – Bruno Cany : *Didier Malherbe – Revue & revues* : Yves Boudier – Henri Deluy : *Les comptines de Pierre Lartigue* – Liliane Giraudon : *Les quarantaines de Jackson Mac Low*

Des mots à ne pas oublier : fémur

Lire

Couverture 1 et 2 : Photos Sarah Jane W. – Couverture 4 et 3 : L'escargot, HD

Jacques Dupin

*De nul lieu
et du Japon*

Suivi de *Sans rien dire*
par Emmanuel Laugier

farrago
Editions Léo Scheer

Viend de paraître
Nouvelle édition augmentée

72 pages
59,04 frs / 9 €

Diffusion
Flammarion /
Union Distribution

Bernard Noël

POÈME D'ATTENTE

-la tête sort ses plis une espèce
de mémoire -fume sur les bords
-belle mécanique de poudre

et côtes muscles tendons veines orbites
-la panoplie des organes offre ses gages
pour en finir avec la vie unique

toujours du caché-manté trop de peau
quoi dessous de la viande ou du tu
-les yeux ne savent pas découvrir

parfois -le toucher devine un signe
un mouvement du noir une chose
ossifiée par -l'attente

on voit des articulations
tout un raccomodage avec rotules blanches
vertèbres de rebut doigts cassés

une fraîcheur terrible à travers tant
d'écorchements de cratères charnus
crachant vieilles quenilles

on ne sait quelle nudité obscure
-les mains clouées le flanc ouvert
la jeunesse à flots coulant

-l'au-delà est passé en-deça
éruption puis la fleur épanouie
des muscles autour de -l'os

un autre corps -le même refait
restes resuscités du résidu
ou du temps retroussé

sous chaque forme la présence venue
d'un amour fantôme actif
puis - le temps se déchire

un souffle descend la pente
il cherche la figure dans la poussière
mais celle-ci n'a aucun rivage

- l'obscur terrain nourrit des nerfs
une vitalité la poussée du visible
cette chose par dessous qui n'en finit pas

plus tard - la bouche revenue
racontera la plaie du temps
- le visage devenu tombeau

Maurice

HUGO ABSOLUMENT
OU
PAROLE ET FOLIE¹

Dire en général que parler, pour l'être alors qui parle, c'est « à sa guise être lui-même et autrui », c'est donc dire en particulier que le poète est cet être en fait qui ne veut être en toute conscience et qui n'est rien que ce parlant qu'il est essentiellement : ce qu'il veut ainsi, c'est ce que peut en lui « l'Imagination seule » et seule au gré de son contenu, c'est imaginairement s'identifier soi-même à l'autre et par l'autre, et c'est autrement dit, ce que le poète veut, c'est lui-même être absolument puissance identificatoire, absolument capacité de jeu imaginaire, absolument « faculté comédienne ». Et cette volonté de n'être ainsi que ce pouvoir qu'il est de proprement s'imaginer lui-même à lui-même une identité, c'est elle en effet, cette seule volonté, qui fait que le poète « est ce qu'il veut » : les « grands poètes » (ceux qu'ici on dit poètes de l'être ou poètes centraux) « sont des êtres qui, par le pur et libre exercice de la volonté, parviennent à un état où ils sont à la fois cause et effet, sujet et objet, magnétiseur et somnambule ». Univers en totalité que lui-même et lui seul imagine, univers qu'en totalité lui-même et lui seul il est, le poète est cet être à la fois qui répond de et répond à, qui répond de cet univers que totalement il imagine et répond, par son propre nom, à ce même univers total qui n'est en effet que lui-même : être « ce qu'il veut », c'est être en fait responsable absolu, maître seul de sa propre parole et maître seul selon sa propre loi, c'est être absolument « son roi, son prêtre et son Dieu ». Et cette propre maîtrise, et cette liberté seule, on dira que toute poétique alors qui reste en deçà d'elle, en deçà autrement dit de sa liberté absolue, est une poétique en deçà de son propre possible, en deçà d'elle-même.

Quel plus puissant, plus riche exemple y a-t-il de poète absolu que Hugo ? Maître en tout de son propre univers, maître autrement dit d'organiser son œuvre à volonté, maître de permettre, entre sens final de l'ensemble et sens originel de chaque élément, maître d'imposer son seul jeu mutuel, le Hugo des *Contemplations* l'est comme tout poète, aucun autre pourtant ne l'est aussi souverainement que l'est le Hugo de cette œuvre, où pour lui, comme en effet pour aucun autre, être ce qu'il veut, c'est faire ce qu'il veut en toute pleine liberté. Cette liberté en l'occurrence est même éventuellement liberté de faire pièce à l'origine même de tout élément, liberté par exemple, et ce sera loin d'être un cas isolé, on le sait, de substituer à la date d'écriture historiquement réelle une date imaginaire. Extrêmement nombreux sont ainsi les poèmes écrits entre 1853 et 1855 qui, pour remplir les premiers livres des *Contemplations* (dans sa Préface, Hugo dit de cette œuvre on ne peut plus clairement qu' « une destinée est écrite là jour à jour »), seront datés des années trente : de cette série en particulier d' « arts poétiques » écrits en 1854, un seul (*O strophe du poète, autrefois, dans les fleurs*) aura ainsi sa date réelle, et tous les autres, eux, seront antidatés, la plupart de 1834, tous excepté SUITE (à REPONSE A UN ACTE D'ACCUSATION), postdaté, lui, de 1855. Parmi les célèbres poèmes du livre IV, *Pauca meae*, beaucoup, dont A VILLEQUIER, écrit le 24 octobre 1846 et daté du 4

septembre 1847, beaucoup ainsi seront datés d'un 4 septembre, jour, on le sait, de la mort de Léopoldine, et *Demain, dès l'aube*, écrit le 14 octobre 1847, sera nécessairement daté du 3 septembre de cette même année, et par ailleurs, pour les années 1844 et 1845, mention sera faite de ce lieu, Villequier, où Hugo en réalité ne s'est rendu la première fois qu'en 1846. Ainsi d'une part toute date en tant que telle est singulièrement, silencieusement anniversaire, et d'autre part toute date a sens dans et par le livre (avec un maximum de signification pour les années 1843 et 1846), autrement dit la datation hugolienne entière, on ne peut ici que s'en tenir à ces quelques indications, organise ainsi imaginativement le temps d'un univers, celui donc des *Contemplations*, qui est temps d'une œuvre et temps à la fois d'un être, ainsi « tout homme qui écrit écrit un livre; ce livre, c'est lui » : selon son propre et son seul temps, selon son propre et son seul sens, selon sa seule et propre loi, disposer ainsi de sa destinée en sa totalité, c'est être on ne peut plus souverainement ce total responsable absolu, cet auteur du livre et de l'être à la fois qui a nom Hugo. Qui de comparable à ce Hugo-là, d'aussi libre autoritairement, sinon dans cette chambre au-dessus du Neckar, sinon l'hôte de Zimmer, sinon le Hölderlin d'après Hölderlin ?

Ces poèmes en effet que ce Hölderlin écrira, et plus de précision en ce cas serait inutile, entre 1807 et 1843, le poète, on le sait, les datera du 24 avril 1049, par exemple, ou du 3 mars 1648, du 24 mai 1748, du 24 mars 1571, et les signera, on le sait aussi, Scardanelli. La cause est entendue, hélas, fou, c'est tout, dira-t-on, l'un est fou, l'autre non ? Liberté absolue est pour la parole une question qui signifie également cette autre, c'est vrai, celle de la folie, et cette question-ci, on ne la posera ici qu'en fonction de ce qui seul ici fait propos, qu'en fonction du langage : autrement dit pour la parole en effet qu'est-ce qu'être folie, ou qu'est-ce en effet, pour l'être parlant, qu'être fou ? Hugo, Hölderlin, tous deux sont l'un comme l'autre absolument maîtres seuls de leur univers, sont poètes l'un comme l'autre absolus : quelle différence entre eux y a-t-il alors, quelle essentielle au langage même, à l'unité de l'être et de l'existence autrement dit qu'est tout langage ? Elle est, cette différence, en ceci qu'en écrivant comme il le fait sa destinée, Hugo dit un être, à travers sa propre et libre datation, dont l'existence est impossible à mettre en doute, alors que cet être, lui, que dit Scardanelli, est un être, à travers ces 1049, 1571, 1748, dont l'existence est impossible, et cet être en effet, se nommerait-il lui-même autrement, se nommerait-il même Hölderlin, cet Hölderlin serait encore Scardanelli et Scardanelli n'est personne, et Scardanelli est un être sans existence. Unité de l'être et de l'existence, unité de l'autre et du même, essentielle au langage est donc cette unité imaginaire : ainsi la folie est en fait, dira-t-on, comme une imaginaire hémiplegie, et possible dans les deux sens, celle dans un sens d'un être alors sans existence aussi bien que dans l'autre sens celle d'une existence alors sans être, on définira donc la folie ici comme essentielle unité impossible, impossible unité autrement dit du même et de l'autre.

Si à l'intérieur d'une parole, à l'intérieur d'un être, elle est ainsi ou bien ce même alors sans autre ou bien cet autre alors sans même, autrement dit si à l'intérieur d'une conscience elle est ainsi cette moitié vivante alors faisant une impossiblement avec la moitié morte, il y a, pourrait-on en conclure, il y a folie et folie – il y a fou et fou. Il

y a d'une part la folie où parler, c'est imaginaiement être cet autre ainsi qui ne peut savoir de quel même, autrement dit qui ne peut savoir de quelle existence il est identification, d'autre part il y a la folie où c'est être ce même ainsi qui ne peut être identifié, faute de cet autre alors qui parlerait, de cet autre imaginaiement qui pourrait, cet autre seul, le révéler – d'une part il y a le fou qu'on dira ici fou loquace, il y a le fou ici qu'on dira fou métamorphique, il y a le perpétuel fou prisonnier de l'autre, et d'autre part il y a le fou encore et toujours prisonnier du même et qu'on dira ici fou thématique, et qu'on dira fou taciturne. Une question, taciturne ou loquace, une question reste entière pourtant, celle de la possibilité même alors de toute folie, et cette fondamentale question, c'est avec Baudelaire en fait qu'on va la poser. Le vent de la folie, à moins de la confondre avec celui « de l'aile de l'imbecillité », on sait que la folie en aucune façon ne s'est présentée à lui, pas plus qu'à Hugo, comme une possibilité propre : on sait en effet quelle expérience familiale elle aura été pour Hugo, dans sa jeunesse avec Eugène, son frère, et bien plus tard, après l'épisode Jules Allix au moment des tables tournantes, avec sa fille Adèle, on sait aussi que pour Baudelaire, elle viendra à lui du dehors, la folie, elle sera rencontre au cœur de cette grande ville où « la vie fourmille de monstres innocents ».

MADEMOISELLE BISTOURI

Comme j'arrivais à l'extrémité du faubourg sous les éclairs du gaz, je sentis un bras qui se coulait doucement sous le mien, et j'entendis une voix qui me disait à l'oreille : « Vous êtes médecin, monsieur ? »

Je regardai ; c'était une grande fille, robuste, aux yeux très ouverts, légèrement fardée, les cheveux flottant au vent avec les brides de son bonnet.

« Non ; je ne suis pas médecin. Laissez-moi passer. – Oh ! si ! vous êtes médecin. Je le vois bien. Venez chez moi. Vous serez bien content de moi, allez ! – Sans doute, j'irai vous voir, mais plus tard, *après le médecin*, que diable !... – Ah ! ah ! – fit-elle, toujours suspendue à mon bras, et en éclatant de rire, – vous êtes un médecin farceur, j'en ai connu plusieurs dans ce genre-là. Venez. »

J'aime passionnément le mystère, parce que j'ai toujours l'espoir de le débrouiller. Je me laissai donc entraîner par cette compagne, ou plutôt par cette énigme inespérée. J'omets la description du taudis ; on peut la trouver dans plusieurs vieux poètes français bien connus. Seulement, détail non aperçu par Régnier, deux ou trois portraits de docteurs célèbres étaient suspendus aux murs.

Comme je fus dorloté ! Grand feu, vin chaud, cigares ; et en m'offrant ces bonnes choses et en allumant elle-même un cigare, la bouffonne créature me disait : « Faites comme chez vous, mon ami, mettez-vous à l'aise. Ça vous rappellera l'hôpital et le bon temps de la jeunesse. – Ah çà ! où donc avez-vous gagné ces cheveux blancs ? Vous n'étiez pas ainsi, il n'y a pas encore bien longtemps, quand vous étiez interne de L... Je me souviens que c'était vous qui l'assistiez dans les opérations graves. En voilà un homme qui aime couper, tailler et rogner ! C'était vous qui lui tendiez les instruments, les fils et les éponges. – Et comme, l'opération faite, il disait fièrement, en regardant sa montre : « Cinq minutes, messieurs ! » – Oh ! moi, je vais partout. Je connais bien ces Messieurs. »

Quelques instants plus tard, me tutoyant, elle reprenait son antienne, et me disait :

« Tu es médecin, n'est-ce pas, mon chat ? »

Cet inintelligible refrain me fit sauter sur mes jambes. « Non ! criaï-je furieux.

– Chirurgien, alors ?

– Non ! non ! à moins que ce ne soit pour te couper la tête ! Sacré saint-ciboire de sainte maquerelle !

– Attends, reprit-elle, tu vas voir. »

Et elle tira de l'armoire une liasse de papiers, qui n'était autre chose que la collection des portraits de médecins illustres de ce temps, lithographiés par Maurin, qu'on a pu voir étalée pendant plusieurs années sur le quai Voltaire.

« Tiens ! le reconnais-tu celui-ci ?

– Oui ; c'est X. Le nom est au bas d'ailleurs ; mais je le connais personnellement.

– Je savais bien ! Tiens ! voilà Z., celui qui disait à son cours, en parlant de X. : « Ce monstre qui porte sur son visage la noirceur de son âme ! » Tout cela, parce que l'autre n'était pas de son avis dans la même affaire ! Comme on riait de ça à l'École, dans le temps ! Tu t'en souviens ? – Tiens, voilà K., celui qui dénonçait au gouvernement les insurgés qu'il soignait à son hôpital. C'était le temps des émeutes. Comment est-ce possible qu'un si bel homme ait si peu de cœur ? – Voici maintenant W., un fameux médecin anglais ; je l'ai attrapé à son voyage à Paris. Il a l'air d'une demoiselle, n'est-ce pas ? »

Et comme je touchais à un paquet ficelé, posé aussi sur le guéridon : « Attends un peu, – dit-elle ; ça, c'est les internes, et ce paquet-ci, c'est les externes. »

Et elle déploya en éventail une masse d'images photographiques, représentant des physionomies beaucoup plus jeunes.

« Ouand nous nous verrons, tu me donneras ton portrait, n'est-ce pas, chéri ?

– Mais, lui dis-je, suivant à mon tour, moi aussi, mon idée fixe, pourquoi me crois-tu médecin ?

– C'est que tu es si gentil et si bon pour les femmes !

« Singulière logique ! » me dis-je à moi-même.

– Oh ! je ne m'y trompe guère ; j'en ai connu un bon nombre. J'aime tant ces messieurs, que, bien que je ne sois pas malade, je vais quelquefois les voir, rien que pour les voir. Il y en a qui me disent froidement : « Vous n'êtes pas malade du tout ! » Mais il y en a d'autres qui me comprennent, parce que je leur fais des mines.

– Et quand ils ne te comprennent pas... ?

– Dame ! comme je les ai dérangés *inutilement*, je laisse dix francs sur la cheminée. – C'est si bon et si doux, ces hommes-là ! – J'ai découvert à la Pitié un petit interne, qui est joli comme un ange, et qui est poli ! et qui travaille, le pauvre garçon ! Ses camarades m'ont dit qu'il n'avait pas le sou, parce que ses parents sont des pauvres qui ne peuvent rien lui envoyer. Cela m'a donné confiance. Après tout, je suis assez belle femme, quoique pas trop jeune. Je lui ai dit : « Viens me voir, viens me voir souvent. Et avec moi, ne te gêne pas ; je n'ai pas besoin d'argent. » Mais tu comprends que je lui ai fait entendre ça par une foule de façons ; je ne lui ai pas dit tout crûment ; j'avais si peur de l'humilier, ce cher enfant ! – Eh bien ! croirais-tu que j'ai une drôle d'envie que je n'ose pas lui dire ? – Je voudrais qu'il vînt me voir avec sa trousse et son tablier, même avec un peu de sang dessus ! »

Elle dit cela d'un air fort candide, comme un homme sensible dirait à une

comédienne qu'il aimerait : « Je veux vous voir vêtue du costume que vous portiez dans ce fameux rôle que vous avez créé. »

Moi, m'obstinant, je repris : « Peux-tu te souvenir de l'époque et de l'occasion où est née en toi cette passion si particulière? »

Difficilement je me fis comprendre; enfin j'y parvins. Mais alors elle me répondit d'un air très triste, et même, autant que je peux me souvenir, en détournant les yeux : « Je ne sais pas... je ne me souviens pas. »

Quelles bizarreries ne trouve-t-on pas dans une grande ville, quand on sait se promener et regarder? La vie fourmille de monstres innocents. — Seigneur, mon Dieu! vous, le Créateur, vous, le Maître, vous qui avez fait la Loi et la Liberté; vous, le souverain qui laissez faire, vous, le juge, qui pardonnez; vous qui êtes plein de motifs et de causes et qui avez peut-être mis dans mon esprit le goût de l'horreur pour convertir mon cœur, comme la guérison au bout d'une lame; Seigneur, ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles! O Créateur! peut-il exister des monstres aux yeux de Celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment ils *se sont faits* et comment ils auraient pu *ne pas se faire*? »

Comment? Mystère encore, on le sait (la science en ce domaine ayant encore à faire, on l'a dit déjà), mais ce mystère, et c'est tout ce qui importe ici, mais ce mystère originel, c'est lui en effet, c'est lui en personne, dira-t-on, qui dans la grande ville est venue à Baudelaire, et cette question face à des « monstres » tels, autrement dit face à de tels monstrueux imaginaires, et cette fondamentale question, « comment ils *se sont faits* », « comment ils auraient pu *ne pas se faire* », on s'arrêtera expressément, avant de poursuivre, à ce fait que chez Baudelaire elle est posée à travers la prière, à ce fait que la prière est la forme chez lui que prend la pitié. Pitié pour autrui et pour autrui seul? Pitié alors non baudelairienne, en somme, autrement dit pitié qui ne serait pas pour autrui et pour soi à la fois? Le poème, autrement dit aussi, ne serait pas lui-même alors baudelairien, ne serait pas pour finir thématiquement retour à soi? Que tout au contraire en fait cette pitié pour autrui soit pitié aussi pour soi-même, et que tout au contraire à la fin du poème il y ait en fait retour à soi, l'évidence en est dans la forme même, en est autrement dit dans la prière: on compte en effet deux textes et deux seuls, dans les poèmes en prose, où la fin est prière et voici le second.

À UNE HEURE DU MATIN

Enfin! seul! On n'entend plus que le roulement de quelques fiacres attardés et éreintés. Pendant quelques heures, nous posséderons le silence, sinon le repos. Enfin! la tyrannie de la face humaine a disparu, et je ne souffrirai plus que par moi-même.

Enfin! il m'est donc permis de me délasser dans un bain de ténèbres! D'abord, un double tour à la serrure. Il me semble que ce tour de clef augmentera ma solitude et fortifiera les barricades qui me séparent actuellement du monde.

Horrible vie! Horrible vie! Récapitulons la journée: avoir vu plusieurs hommes de lettres, dont l'un m'a demandé si l'on pouvait aller en Russie par voie de terre (il

prenait sans doute la Russie pour une île); avoir disputé généreusement contre le directeur d'une revue qui à chaque objection répondait: « - C'est ici le parti des honnêtes gens », ce qui implique que tous les autres journaux sont rédigés par des coquins; avoir salué une vingtaine de personnes, dont quinze me sont inconnues; avoir distribué des poignées de main dans la même proportion, et cela sans avoir pris la précaution d'acheter des gants; être monté pour tuer le temps, pendant une averse, chez une sauteuse qui m'a prié de lui dessiner un costume de *Vénustre*; avoir fait ma cour à un directeur de théâtre, qui m'a dit en me congédiant: « Vous feriez peut-être bien de vous adresser à Z...; c'est le plus lourd, le plus sot et le plus célèbre de tous mes auteurs; avec lui vous pourriez peut-être aboutir à quelque chose. Voyez-le, et puis nous verrons »; m'être vanté (pourquoi?) de plusieurs vilaines actions que je n'ai jamais commises, et avoir lâchement nié quelques autres méfaits que j'ai accomplis avec joie, délit de fanfaronnade, crime de respect humain; avoir refusé à un ami un service facile, et donné une recommandation écrite à un parfait drôle; ouf! est-ce bien fini?

Mécontent de tous et mécontent de moi, je voudrais bien me racheter et m'enorgueillir un peu dans le silence et la solitude de la nuit. Âmes de ceux que j'ai aimés, âmes de ceux que j'ai chantés, fortifiez-moi, soutenez-moi, éloignez de moi le mensonge et les vapeurs corruptrices du monde; et vous, Seigneur mon Dieu! accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise.

Cette prière afin d'obtenir, sans plus d'espoir autre, à la fois la « grâce » et le pouvoir ainsi de se prouver sa dignité, la seule dignité en effet qui lui soit propre et qui est celle donc du poète, en fait cette prière, impliquant qu'est reconnue alors la menace essentielle et dont l'exécution est plus que possibilité (une pareille menace, une comparable essentiellement, s'étant par exemple réalisée en ce monstre, en cette innocente Bistouri), cette prière est conjuration, chez Baudelaire, et conjuration de cette possibilité que pour lui et qu'en lui le poète aucunement ne naisse, autrement dit que le poète en lui ne prenne aucunement la parole. A la fois prière ainsi pour les fous comme pour lui poète, ainsi baudelairienne est bien cette pitié, intense, éperdue autant que profonde, elle est bien pitié à la fois pour autrui comme pour soi:

Seigneur, ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles! O Créateur! peut-il exister des monstres aux yeux de Celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment ils se sont faits et comment ils auraient pu *ne pas se faire*?

oui, c'est bien la fin du premier poème, et la fin du second, c'est bien elle que voici:

Seigneur mon Dieu! accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise.

Ainsi retour à soi pour finir sont bien l'un et l'autre poème, et par l'un et l'autre on revient alors à ce qui seul est en cause ici: parole absolue et folie, on a dit que ces

deux questions au fond n'en sont qu'une, et cette évidence en effet, qu'est-ce qu'en fin de compte elle signifie? Avec MADEMOISELLE BISTOURI la question est des plus clairement celle de la possibilité ou non de la folie, avec À UNE HEURE DU MATIN la question est tout aussi clairement celle de la possibilité ou non de la parole poétique, autrement dit de la parole absolument libre, et si ces deux questions n'en sont qu'une en effet, c'est qu'elles sont toutes les deux la même et la seule au fond, celle de la possibilité ou non de l'identité même. On dira qu'en fin de compte ici la possibilité ou non de la folie, en l'occurrence, est imaginaire possibilité ou non que naisse en et par une parole, unité d'un être et d'une existence, unité d'un autre et d'un même, est possibilité que naisse donc une identité, imaginaire identification autrement dit de ce même à et par cet autre. En toute parole, en toute maîtrise d'un univers, tout rapport mutuel, tout rapport interne a sa vérité dans le seul rapport que cet univers a donc lui-même avec son origine, et donc, en l'occurrence, être fou ou non, c'est pour l'être parlant, pour l'être organisant alors un univers imaginaire ayant son propre et son seul sens, selon sa seule et propre loi, c'est être à tout instant (à tout instant reprendre, à tout instant reformuler ce qu'à l'origine on a voulu dire, il y a là, n'entre en compte ici que le seul langage, il y a là chose simple impossible au fou), c'est être ou non rapport possible au point originel où tout univers « musicalement se lève », au point central où l'être et sa parole, où, pour le dire en termes baudelairiens, la grâce et sa preuve autrement dit sont en mesure, et mystérieusement, de naître ensemble ou non, de se faire ou ne pas se faire³.

1. Extrait de H B (Hugo Baudelaire), ouvrage à ce jour inédit.

2. Pour cette définition de la pitié baudelairienne, on renverra au QUANT A II (QUANT A L'INSPIRATION (SUITE) (ET QUANT AU GÉNÉTIQUE) in QUANT A, ouvrage à ce jour inédit.

3. Mémento séquentiel des citations fragmentairement incorporées:

« Le poète jouit de cet incomparable privilège, qu'il peut à sa guise être lui-même et autrui. »

Baudelaire - *Les foules*

« Le cœur contient la passion, le cœur contient le dévouement, le crime; l'Imagination seule contient la poésie. »

Baudelaire - *Théophile Gautier*

« Il était à la fois tous les artistes qu'il avait étudiés et tous les livres qu'il avait lus, et cependant, en dépit de cette faculté comédienne, restait profondément original. »

Baudelaire - *La Fanfarlo*

« Thèse absurde sur la jeunesse du poète. Ni vieux, ni jeune, il est. Il est ce qu'il veut. »

Baudelaire - *Lettre à Jules Janin*

« Les grands poètes, les philosophes, les prophètes sont des êtres qui, par le pur et libre exercice de la volonté, parviennent à un état où ils sont à la fois cause et effet, sujet et objet, magnétiseur et somnambule. »

*Poètes indigènes du mexique
aujourd'hui*

nahuatl, zapotèque, maya, tojolabal, mazatèque

Philippe Ollé-Laprune

Martine Dauzier

Claudine Chamoreau

Carlos Montemayor

Nazario Chacón Pineda

Natalio Hernández

Victor de la Cruz

Alfredo Ramirez Celestino

Mario Molina Cruz

Gerardo Can Pat

Maria Roselia Jimenez Pérez

Juan Gregorio Regino

Feliciano Sánchez Chan

Briceida Cuevas Cob

Flor Marlene

Anne Talvaz

(Traductrice de cet ensemble)

Philippe Ollé-Laprune

Introduction

La parole poétique part souvent d'un chant qui célèbre un âge d'or définitivement englouti. Sous toutes les latitudes, le recours à ce type d'écriture est une constante. L'Amérique est un continent de conquête, le seul qui a vu arriver des nouvelles élites il y a cinq siècles et qui s'est formé à partir de ce choc. La mémoire collective des peuples qui ont vécu ce moment, exprime encore - avec le rôle de faire valoir ou de héros malheureux que l'histoire officielle leur confère parfois - un monde perdu, une époque idyllique que le temps a pour beaucoup rejeté dans l'oubli.

Le Mexique est un exemple frappant : la Conquête par une poignée d'Espagnols de l'Empire Aztèque intrigue et satisfait souvent l'Occidental, troublé et finalement heureux de voir dans cette victoire un signe de la supériorité de sa civilisation et donc de son être. Suivent la colonisation, peut-être plus tolérante que l'on se plairait à l'imaginer et l'indépendance, un XIX^e siècle des plus noirs pour les populations indiennes.

La première menace est dans le mot : la colonisation est d'abord une guerre linguistique. Le vainqueur entend faire penser le vaincu à son image et faire disparaître les langages qu'il perçoit comme une menace pour son affirmation. Mais les peuples évoluent avec lenteur et la résistance de ces langues contre l'engloutissement est particulièrement vive. Le XX^e siècle qui s'ouvre par une révolution emblématique est marqué par une hésitation constante entre la reconnaissance ouverte et l'assimilation méprisante. Mais les peuples indigènes ont eux-mêmes évolués ; ils ne sont pas prêts à renoncer à un savoir et une forme d'être au monde qu'ils savent encore être leurs. Et, comme un noyau dur que personne ne peut rompre, la parole poétique est l'une des manifestations essentielles de cette célébration de l'identité indienne. Bien avant le soulèvement armé ultramédiatisé de janvier 1994, des écrivains d'origine indienne ont affirmé leur différence en rédigeant et en publiant des textes écrits dans une des nombreuses langues indiennes toujours pratiquées.

Depuis vingt ans il est juste de parler d'un retour au premier plan de cette poésie. Pendant longtemps, la production de ces textes fut clandestine et condamnée ainsi à une circulation restreinte. Avec l'appui des pouvoirs publics et de quelques intellectuels prestigieux, la présence de cette poésie a gagné en profondeur et surtout dans le domaine de la diffusion. Plusieurs collections bilingues existent, des anthologies sont disponibles chez des éditeurs de grande diffusion, des bourses sont octroyées pour les auteurs et une maison de la littérature en langue indigène existe à Mexico.

La poésie qu'ils écrivent est souvent liée au passé et exprime surtout des sentiments proches du religieux. Cette pratique d'écriture est là aussi résistance, force qui s'oppose à un ordre du monde proche de la passivité. Les écrivains qui ont choisi de s'exprimer par ces langues savent non seulement pourquoi et pour qui ils écrivent mais savent aussi qu'ils témoignent pour eux mêmes et leurs proches de la confiance qu'ils ont en la fierté de refuser le silence. Il y a aussi un rejet d'une forme de trahison qu'ils devinent dans le recours à l'espagnol. Là encore l'instrument, la langue, est le seul véhicule de sentiments qui ne peuvent être exposés ainsi ; la fragilité et le risque littéraire qu'apporte cette écriture sont en grande partie dus à la traduction

nécessaire; autrement dit c'est plus du côté du lecteur occidental que du côté de l'auteur si fortement impliqué que le risque d'échec artistique est possible, de passer à côté de l'essence même du texte.

Les poèmes proposés ci-dessous sont traduits de l'espagnol et auparavant d'une langue indienne en cette langue. Ne répétons pas ici les éternels discours sur la difficulté de la traduction de la poésie mais soyons conscients de la perte énorme que cause ici ce transfert. La structure des langues et surtout la gamme très étendue de sonorités qu'elles utilisent ne peuvent être restituées. Les langues européennes se caractérisent par l'utilisation de syllabes de même durée, des tonalités égales sont d'une gamme d'accentuation très réduite. À l'inverse, les langues indigènes se servent de syllabes de durée variable, d'accentuation diverse qui influent sur le sens même et des tonalités qui enrichissent singulièrement cet univers poétique. Combien de doctes de langue occidentale rêvent-ils d'une palette d'intervention aussi étendue.

Ces textes disent souvent la douleur d'être au monde, le regret d'un temps que la violence a détruit ou l'amour d'une femme, mais aussi la solitude – thème si présent dans les lettres mexicaines, le tout entretenu avec un goût certain pour le secret.

Comme le disent les meilleurs connaisseurs de ces littératures, les textes les plus remarquables sont souvent religieux ou empreints d'une volonté de prière. Les premiers poèmes écrits dans la clandestinité au XVI^e siècle avaient sûrement un but religieux, une recherche d'une espèce de sortie « par le haut ». Le genre est encore largement pratiqué mais d'autres thématiques sont de plus en plus présentes. Même l'engagement politique a ici une résonance.

La littérature contemporaine extérieure a pénétré ces pratiques et si la poésie est encore le genre le plus répandu, l'essai ou la narration sont pratiqués dans bien des langues. La chanson est aussi un genre très présent. Le plus étonnant est peut-être la traduction d'œuvres littéraires classiques; « Hamlet » existe en puerepucha et les « mille et une nuits » en zapotèque... Comme si ces langues refusaient d'être des images d'un musée ou le sanctuaire d'un folklore guetté par l'oubli. Ces livres sont à ranger aux côtés de la constitution mexicaine ou des rapports de la Commission nationale des droits de l'homme, tous deux traduits en dix langues.

Langues vivantes donc. Objet et instrument de défense jetés à la face d'un univers qui appelle l'unicité, l'uniformisation, le refus de l'altérité: tel est le sort de ces langues en lutte. Les poètes qui s'expriment par elles sont bien sûr bilingues et auraient pu choisir l'espagnol – de fait, pour se lire entre eux, ils n'ont souvent d'autres recours que de passer par la langue unificatrice. Le refus est donc partiel; le dogmatisme n'est pas une règle stricte. Mais l'affirmation d'une identité ne peut s'exprimer que dans la langue minoritaire. C'est dans cet échange, dans l'enrichissement de ces cultures par le monde extérieur que cette pratique d'écriture poétique va sûrement progresser, croître, changer. Et par un mouvement que l'on souhaiterait presque naturel, la revendication d'une force littéraire propre se fera par la consolidation permanente de voix originales et par l'écoute attentive des mots que porte le monde. L'intégrisme linguistique ne véhicule que sa propre disparition; si la poésie est toujours une forme de résistance, elle a néanmoins besoin d'ouverture et de rénovation sous peine de tomber dans le piège de la répétition mortifère. La vivacité actuelle de son existence appelle un tout autre avenir.

Martine Dauzier

Les Indiens au Mexique : résister pour inventer

« Indien, le Mexique? », assurément. Qui ne connaît ce Mexique des images fortes, des Aztèques, du Musée d'Anthropologie, des fresques de Diego Rivera, et des discours indigénistes enflammés des Présidents Echeverria ou Salinas? Ce dernier ne fit-il pas introduire en 1992 dans la Constitution la reconnaissance du caractère multiculturel de la nation qui tient à ses populations originaires? Cependant, pour ne reprendre que cette dernière preuve, l'on notera que la modification a surtout répondu à des mobilisations fortes des organisations indiennes que trop de festivités hispaniques ulcéraient. Et les décrets d'application n'ont pas suivi... Quant à l'indigénisme officiel, il servit d'abord d'instrument de contrôle et d'argument électoral au parti tout aussi officiel. Le Mexique vénère avant tout l'Indien mort, l'Aztèque guerrier, le sage Maya. Pour l'Indien vivant, ce sera au mieux le paternalisme, au pire le racisme quotidien.

Les Indiens occupent selon les régions deux positions peu enviables : ici minoritaires, là mineurs. Revoyons les chiffres, même s'ils sont sujets à controverse du fait des définitions diverses de l'indianité (usage d'une des soixante langues indiennes? autoaffirmation?). Avec de huit à dix millions d'Indiens, le Mexique a, en chiffres absolus, la population indigène la plus forte du continent américain, population qui a, de surcroît, doublé en trente ans. Mais, en chiffres relatifs, elle n'atteint que 10 % environ de la population mexicaine, et ce, avec une répartition très inégale. En effet douze des trente-trois états en regroupent à eux seuls 84 %, ce qui signifie pour le Yucatan et Oaxaca la moitié de leurs habitants, pour le Chiapas, le tiers, avec à l'intérieur de chacun de ces états des zones presque totalement indiennes. D'un côté, les grands espaces du Centre Nord et du Nord, vides d'Indiens sinon dans des zones lointaines au relief tourmenté (Tarahumaras, Huichols), de l'autre, l'altiplano central et tout le Sud/ Sud-Est avec un million et demi de locuteurs de la langue nahua, un million pour les diverses langues mayas, auxquels il faut ajouter 350 000 Zapotèques d'Oaxaca, puis les Mixtèques, les Mazatèques et beaucoup d'autres. Cela donne ignorance et désintérêt des Blancs du Nord, discrimination et oppression par les métis dans le Mexique indien du Sud, essentiellement rural, celui des communautés et des ejidos nés de la Révolution comme de la toute petite propriété privée.

C'est ainsi qu'être Indien signifie être pauvre ou plutôt misérable. Difficile d'échapper à la litanie des carences et des douleurs : mortalité infantile, malnutrition, analphabétisme, couverture déficiente en matière d'éducation, de santé, d'équipement, érosion des sols, pillage des ressources naturelles qu'il s'agisse de la forêt tropicale, des mines ou du pétrole. Tous les indicateurs de l'extrême pauvreté sont présents avec des pourcentages qui triplent ou quadruplent souvent les chiffres à l'échelle de la nation. Cependant, n'ayons pas de cet univers une image désespérément archaïque : le Yucatan maya et urbanisé présente des niveaux d'éducation primaire plus élevés que certains états du Nord dont la seule industrie reste l'émigration. Par ailleurs, il serait faux de lier cette pauvreté à l'existence de villages oubliés, comme de croire à la communauté figée et fermée : au moins autant que de l'oubli, la pauvreté naît des plans d'aide détournés, de la corruption en toute impunité des caciques locaux dont avait besoin le parti au pouvoir, certains étant

d'ailleurs indiens. À plus de programmes de développement, institués sans aucune transparence ou participation démocratique, plus de conflits et de violence. L'assistance importe moins que le libre choix des projets et la prise de responsabilités.

Actuellement il n'y a persistance des groupes indiens que par une résistance sur ce terrain de plus en plus consciente et explicitée et non dans une sorte de fuite vers le refuge utopique de la communauté traditionnellement harmonieuse. Dans le long chemin vers la démocratie électorale et le multipartisme les jalons importants seront donc aussi souvent le Guerrero ou la cité zapotèque d'Oaxaca, Juchitan, que les villes « modernes » sous influence américaine de la frontière Nord. On saisit là combien les communautés sont des zones de contacts, contacts souvent entre plusieurs groupes indiens de langue et de culture différentes (on a coutume d'insister sur les Indiens monolingues, mais il existe au Chiapas, à Oaxaca, dans la sierra Norte de Puebla, des Indiens qui peuvent s'exprimer au moins dans deux langues indiennes et en espagnol), interactions avec les Métis et les Blancs, propriétaires terriens, commerçants mais aussi religieux, militants politiques, anthropologues étrangers etc.

Depuis les années soixante-dix, le Mexique indien est le terrain d'élection des activismes religieux, syndical, humanitaire, de la création d'élites diverses qui peuvent progressivement échapper à leurs formateurs tels ces jeunes instituteurs bilingues éduqués par l'indigénisme officiel. Tous ne purent être achetés ou cooptés, ce qui laissa la porte ouverte à la militance dans des groupes d'opposition de la gauche partisane, venus de l'extérieur ou proprement indiens, sectes protestantes.

Ceci ne va pas sans divergences, dissidences et conflits, rancunes tenaces des anciens moins écoutés, expulsions sanglantes parfois, mouvements de guérilla sporadiques dans les états du Guerrero, du Morelos ou du Hidalgo.

Répression par les forces de l'ordre ou élimination interne sont autant de risques qui n'arrêtent pas les changements car les Indiens ce sont d'abord majoritairement, encore plus que dans le Mexique métis, des très jeunes gens et jeunes filles ; pour eux le « dur désir de durer », de ne pas abdiquer, de ne pas laisser disparaître le souvenir des ancêtres, la famille et le groupe, si nécessaires à la survie quotidienne dans la grande pénurie, passe par l'ouverture, l'écoute de ce qui s'obtient ailleurs, la connaissance du monde plus lointain de la ville, de la capitale, de « l'autre côté » aussi, les États-Unis. La migration devient alors un phénomène fondamental pour des régions entières d'Oaxaca ou du Guerrero, et avec elle les flux d'informations, les transformations au quotidien, certains diront l'aliénation, mais aussi les libérations, la conquête de nouveaux savoirs, le progrès personnel, selon des termes souvent répétés dans les communautés. Mexico avec plus de 300 000 Indiens est la plus grande ville indienne suivie par Los Angeles. Or les liens ne sont pas coupés entre la campagne mixtèque et les migrants regroupés dans des organisations politiques, des orchestres, des associations d'appui aux travaux et aux fêtes menés dans les villages.

Cette modernisation, souvent dans des conditions très dures d'exploitation au Mexique comme aux États-Unis, éloigne définitivement certains de leur origine mais donne à d'autres plus rapidement des responsabilités, ouvre des perspectives de commercialisation d'artisanat, de réinvestissement dans des coopératives, d'appui à une radio en langue indienne.

D'autres que des migrants ont marché vers les villes, ont appelé sur eux le regard de l'étranger. Peut-on aujourd'hui parler des Indiens mexicains sans suivre le mouvement né du soulèvement zapatiste au Chiapas en 1994 ? Pour l'Europe et sans doute pour une bonne partie du Mexique urbain, du Mexique du Nord, ce fut une rencontre soudaine avec l'autre Mexique. Mais quelle place donnèrent les divers groupes indiens aux colons de la forêt lacandone et à l'EZLN ? Certains, déjà organisés dans des luttes pour les ressources naturelles ou la reconnaissance d'élections libres, furent aussitôt des alliés inconditionnels et influents, d'autres restèrent longtemps indifférents ou critiques. 2001, qui connut « la fragile Armada » de la marche des commandants indiens et du sous-commandant Marcos, vit aussi le soutien net du Congrès National Indien regroupant un bon nombre d'organisations indiennes. Lorsqu'en avril, malgré les promesses présidentielles, le Congrès vota une loi des droits indiens différente de celle acceptée par l'EZLN, affaiblie quant à la reconnaissance juridique des peuples indiens, celle de leur territoire et de l'usage des ressources naturelles, de nouveau les leaders des organisations indiennes rejoindront avec véhémence le camp des Zapatistes.

Il est trop tôt pour assurer que l'on va ou non vers la sortie du conflit chiapanèque en tant que tel, mais les mobilisations dans tout le Mexique indien pour « des droits même sans la loi », en fonction des échéances électorales diverses, des projets alternatifs de développement et des luttes sociales ont repris de plus belle. La devise « Plus jamais un Mexique sans nous » résonne dans les domaines de la politique, de l'écologie, de l'éducation des filles et de la parole poétique où les jeunes leaders savent qu'il leur faut encore tout inventer, comme chaque Mexicain dans un pays qui se veut nouveau.

Université Paris XII-Val-de-Marne

Claudine Chamoreau

Le Mexique: un pays de tradition plurilingue

Une réalité historique

À l'arrivée des Espagnols en 1519, la population totale du territoire connu aujourd'hui comme le Mexique est estimée à plus de 25 millions d'habitants. En 1605, soit un peu moins d'un siècle plus tard, la population est réduite à un million de personnes. L'ampleur et la rapidité de ce *génocide* entraînent la perte définitive de plus d'une centaine de langues. D'autres langues, aujourd'hui disparues, ont survécu quelques siècles, suffisamment pour permettre aux missionnaires puis aux linguistes de recueillir des données nécessaires à leur connaissance ou à leur classification (par exemple, l'opata, l'eudeve, le concho). Perte irréparable pour le patrimoine de l'humanité, la disparition brutale dans un premier temps puis progressive de ces langues s'est aussi accompagnée pendant près de cinq siècles d'un processus de résistance culturelle et linguistique. Cette véritable stratégie de sauvegarde a permis de conserver les langues indigènes, appelées aussi langues vernaculaires, en leur réservant les champs de la communication intime et familiale. La langue véhiculaire, l'espagnol, domine dans tous les autres espaces de communication en particulier dans les moyens de communication (journaux, télévision, radio, etc.).

Pays de tradition plurilingue, le Mexique apparaît actuellement au cinquième rang des pays comptant le plus grand nombre de langues après la Nouvelle-Guinée, l'Indonésie, le Nigeria et l'Inde et au premier rang des pays du continent américain. Le nombre de langues parlées au Mexique varie selon les sources consultées, le Summer Institut of Linguistic¹ dénombre deux cent quatre-vingt-quinze langues vivantes alors que le recensement mexicain de 1990 en compte quatre-vingt-douze et que l'Institut National Indigéniste (INI) en dénombre soixante-deux. L'hétérogénéité des résultats est considérable et renvoie à la conception de ce qui s'appelle *langue* et de la différence entre une *langue* et un *dialecte*. Les résultats révèlent aussi l'importance des moyens mis en place pour comptabiliser les langues et des manipulations politiques qui dépendent d'intérêts et de conflits existant dans différents secteurs de la société. Les notions de *langue* et de *dialecte* ne sont pas aisées à définir, l'évolution des dialectes d'une langue peut aboutir à la création de langues nouvelles. Le critère déterminant est celui de l'intercompréhension : deux dialectes dont les locuteurs ne peuvent se comprendre deviennent deux langues. Ce phénomène n'est pas nouveau. En effet, le manque de connaissances des langues et de données linguistiques fiables ne permettent pas toujours un discernement rigoureux et une application stricte du critère.

La classification des langues en différentes familles dont les frontières ne sont pas géographiques mais linguistiques permet de regrouper ensemble les langues qui présentent des parentés génétiques. On distingue alors des familles de langues qui sont parfois divisées en sous-familles ou en groupes, là aussi, comme pour les langues, on peut obtenir des classifications différentes en fonction du degré de parenté qui est privilégié. Deux grandes familles se distinguent par le nombre de leurs locuteurs et des langues qui les composent : la famille uto-aztèque et la famille maya. La famille uto-aztèque compte plus de soixante langues qui se localise sur un territoire s'éten-

dant de la frontière canadienne jusqu'au Salvador. Au Mexique, on trouve différentes langues de cette famille dont les plus connus sont le nahuatl, le raramuri (connu aussi sous le nom de tarahumara) le huichol et le cora. Les langues de la famille maya s'étendent du sud du Mexique jusqu'en Amérique centrale, le maya yucatéque, le tenèque (appelé aussi huastèque), le tzeltal, le tzotzil et le lacandon sont les plus notoires au Mexique. Une autre famille importante, la famille otomangue, est divisée en différentes sous-familles : en premier lieu, l'otopame qui comprend différentes langues en particulier le ñaïu (connu aussi comme l'otomi) et le mazahua et, en second lieu, l'otomangue concentré dans l'état de Oaxaca qui comprend officiellement six langues : le mixtèque, le zapotèque, le trique, l'amuzgo, le chatino et le cuicatèque. Les études actuelles qui tendent à privilégier la diversité linguistique démontrent qu'en réalité, cette sous-famille ne compte pas six langues mais plus de quatre-vingts, cet écart est un remarquable exemple des différences de traitement des notions de langues et dialectes. D'autres sous-familles appartiennent à cette famille, comme le chinantèque, le popoloca et le tapanèque. Il existe d'autres familles linguistiques plus réduites comme le mixe-zoque, le totonaque-tepehua, le purepecha (nommé aussi tarasque) et le huave. Ces deux dernières familles représentent des exemples de langues isolées, autrement dit chaque famille ne comprend qu'une seule langue. Finalement, existent dans le nord du Mexique des langues appartenant à deux familles beaucoup plus présentes aux États-Unis et au Canada : la famille algonquienne (langue kikapu) et la famille hoka (langues kiliwa, paipai et seri).

La vitalité actuelle des langues

Le recensement de 1990 évalue la population indigène de plus de 5 ans à 5 282 347 personnes, soit 7,5 % de la population totale². Le pourcentage de la population parlant une langue indigène était de 16,2 % en 1895, cette proportion a présenté une courbe décroissante jusqu'en 1960 (3,8 %), puis elle s'est stabilisée en 1970 (7,8 %) et a décliné progressivement jusqu'à nos jours. 13 % des locuteurs de langues indigènes sont monolingues, la grande majorité est par conséquent bilingue. De plus, en analysant la répartition entre les locuteurs bilingues et les locuteurs monolingues, on peut conclure que le nombre de locuteurs bilingues a triplé alors que le nombre de locuteurs monolingues est resté stable. En 1930, les locuteurs monolingues représentent 53 % et les locuteurs bilingues 47 % des locuteurs de langues indigènes. La chute des locuteurs monolingues est énorme par rapport au reste de la population. En 1940, il y a pratiquement égalité entre les deux catégories de locuteurs. L'écart se creuse progressivement et en 2000, les monolingues ne représentent que 16 % de la population parlant une langue indigène et les bilingues 84 % des locuteurs d'une langue indigène. En comparant les données de la population monolingue et bilingue avec la population générale du pays, en 2000, on s'aperçoit que seulement 1,1 % des habitants ne parlent qu'une langue indigène et 6,2 % sont bilingues.

Par ailleurs, la répartition linguistique des langues reflète un déséquilibre puisque 80 % des locuteurs appartiennent à douze langues différentes : le nahuatl (23 %), le maya (13,5 %), le zapotèque (7,5 %), le mixtèque (7,5 %), le ñaïu, le tzeltal, le tzotzil, le totonaque, le mazatèque, le mazahua, le tenek et le chol. Autrement dit, quatre-vingts langues se partagent 20 % des locuteurs. On compte vingt-quatre langues avec moins de quatre mille locuteurs dont certaines comptent un nombre très réduit de locuteurs : 24 pour le paipai, 90 pour le kiliwa, 93 pour l'ocuiltèque, 100 pour l'acatéque, 119 pour l'ixcatèque, 200 pour la lacandon, etc. Présentes dans tous les états de la République mexicaine, les langues indigènes sont

cependant majoritairement regroupées dans le sud du pays. Dix états comptent moins de 1 % de locuteurs de langues indigènes : ce sont uniquement des états du nord. Douze états comptent entre 1 et 3 % de locuteurs et dix états comptent plus de 10 % de locuteurs. Les états dans lesquels se trouve le plus grand nombre de locuteurs sont le Yucatan (44,19 %), l'État de Oaxaca (39,12 %), le Quintana Roo (32,23 %) et le Chiapas (26,41 %); tous les quatre localisés au sud. Les états du nord comptent une densité et une diversité moins importantes. Il s'agit de groupes ethniques bien définis (Yaqui, Raramuri Purepecha, Mazahua, Nafu, Nahuatl) qui tous sont métissés. C'est dans le sud et le sud-est que la population indigène est localement ou régionalement la plus concentrée. Des groupes de dimensions plus ou moins importantes sont formés en patchwork dans un tissu dont la trame est métisse notamment dans les états de Guerrero (13,4 % de locuteurs de langues indigènes) et de Oaxaca (locuteurs notamment des langues mixte, trique, mixtèque, zapotèque) et dans les états de Chiapas, Yucatan et Quintana Roo où sont parlées les différentes langues appartenant à la famille maya. Quelques-uns de ces groupes comptent un secteur urbanisé dans des petites villes ou des villes moyennes. Dans la quasi-totalité des groupes, une fraction de plus en plus importante participe aux flux de migration temporaire vers les États-Unis, vers la ville de Mexico ou d'autres grandes villes (capitales des états), et une partie s'y établit, formant des colonies urbaines indigènes.

En soixante ans la population a quadruplé. Dans le même temps, la population parlant une langue indigène a doublé. Ce qui signifie une baisse générale de la population parlant une langue indigène puisqu'elle n'a pas suivi la même courbe de progression que la population générale. De plus en plus de personnes utilisent l'espagnol pour la communication familiale, les langues vernaculaires se transmettent moins. L'espagnol déplace progressivement les langues indigènes de leur lieu de résistance. Une langue qui ne se transmet plus se perd progressivement. Le risque de voir de nombreuses langues disparaître et emporter avec elles la diversité culturelle et linguistique a fonctionné comme un moteur pour le réveil de ceux qui défendent les langues. Parlant une langue indigène, les leaders intellectuels et sociaux, parfois en collaboration avec des associations non gouvernementales ainsi que des personnes travaillant dans les communautés tels les ethnologues, sociologues et linguistes, mettent en place des actions qui défendent les revendications de reconnaissance officielle des langues ainsi que leur maintien au sein des communautés. La reconnaissance d'une langue réside dans la possibilité de pouvoir la transmettre au sein d'une société et de promouvoir au-delà de celle-ci son capital culturel et intellectuel. Une politique de reconnaissance et de maintien passe aussi par l'éducation interculturelle qui valorise les apprentissages scolaires en langues vernaculaires. Pour reconnaître l'existence d'une langue et la maintenir, il faut la connaître, l'accepter et la respecter. Il faut propulser de réelles actions dans lesquelles collaborent les locuteurs et les non locuteurs de la langue. Ce sont finalement les premiers qui décident du maintien de leur langue aidés souvent des seconds.

CNRS – Centre d'Études des Langues Indigènes d'Amérique

1. Les membres de cette institution américaine sont formés à la description linguistique des langues afin de mieux poursuivre leur objectif : la traduction de la bible dans les langues indigènes en vue du prosélytisme religieux.

2. Selon les premiers résultats publiés du recensement de 2000, le pourcentage de la population est de 7,3 % représentant une population de 6274418 personnes.

Jesús Salinas Pedraza

Récupération et développement des langues indigènes par la littérature

Entretien avec l'écrivain zapotèque Victor de la Cruz

Jesús Salinas Pedraza : Victor de la Cruz, qu'est-ce qui vous a incité à écrire en langue zapotèque ?

Victor de la Cruz : C'était une réaction aux lectures que j'ai faites après avoir appris un peu d'espagnol et à lire et à écrire dans cette langue, suivant le principe pédagogique que « la langue entre par le sang ». C'était tout aussi vrai des indigènes *binnizá*. Dans ma cinquième année, j'avais un livre de textes avec de nombreux poèmes des poètes d'Amérique, que j'ai appris par cœur, qui ont nourri ma sensibilité et m'ont montré comment une langue, lorsqu'elle est travaillée comme la glaise par le potier, peut exprimer des pensées, des sentiments. Ensuite, j'ai eu des contacts avec une maison d'édition de Mexico, par l'intermédiaire de catalogues qui me sont arrivés entre les mains, et je lui ai commandé des livres comme le *Don Quichotte* de Cervantes. Il m'a fallu jusqu'à 1962 pour le lire, parce que je devais recourir au dictionnaire, et qu'à chaque phrase je trouvais des mots espagnols inconnus. Cet apprentissage d'une langue étrangère, qui m'a fait entrer dans le monde de la littérature, a été très difficile. Toutes ces lectures se sont accumulées en moi et m'ont chargé d'énergie et de motivation, que j'ai commencé à exprimer en espagnol. Mais au bout de quelques poèmes je me suis rendu compte qu'en espagnol je n'exprimais pas ce que je ressentais au tréfonds de moi-même, dans ma sensibilité la plus intime; je me sentais entravé, parce que je ne maîtrisais pas bien l'espagnol et que je ne pouvais pas m'exprimer avec toute la profondeur que je souhaitais. Pour faire mes études secondaires, j'ai dû aller à Mexico. Ensuite, sous l'influence de la biographie des littérateurs mexicains, depuis Ignacio Manuel Altamirano jusqu'à Octavio Paz en passant par Carlos Fuentes, j'ai décidé d'étudier comme eux le droit à l'Université Nationale Autonome de Mexico. Là, j'ai commencé à éprouver le nostalgie de ma langue, de mes nourritures, de mon pays. De ce fait, j'ai rejoint un groupe de jeunes Zapotèques qui se réunissait pour parler de littérature, de poésie, de culture... nous nous sommes rapprochés d'un écrivain juchitèque du nom de Gabriel López Chifias. Ensuite, nous avons discuté avec Andrés Henestrosa, bien qu'en de rares occasions. Alors que je vivais chez Gabriel López Chifias, qui était mon grand-oncle et que j'ai connu à Mexico grâce à un ami, j'ai commencé à publier des poèmes dans des revues étudiantes, et en 1968, au début du mouvement étudiant, j'ai publié un recueil qu'il avait préfacé. Forts des succès de cet été-là, nous avons également commencé à tenter de récupérer notre langue, suivant en cela l'exemple des écrivains zapotèques de la revue *Neza*, publiée au milieu des années 30. Avec Macario Matus, nous avons publié à Mexico une revue, *Neza cubi*, dont le titre signifie «Chemin nouveau». Nous

avons la prétention de retrouver le chemin parcouru par les écrivains zapotèques qui nous avaient précédés. C'est aussi chez Gabriel López Chiñas que j'ai pris connaissance de l'œuvre de Pancho Nácar, ainsi que de celle de Jeremías López Chiñas, sa magnifique transcription des *Contes du lapin et du coyote*. Tout en rédigeant mon mémoire de fin d'études, j'ai donné des cours de zapotèque à la Maison de la Culture Juchitèque, et on m'a montré les poèmes de Pancho Nácar, qui étaient restés inédits. Lui aussi s'était créé un alphabet personnel. Il existait déjà un alphabet qui permettait de transcrire le zapotèque de l'Isthme, qui avait été approuvé par des linguistes et par des personnes qui parlaient cette langue. J'ai donc entrepris de déchiffrer les poèmes de Pancho Nácar et de les transcrire dans le nouvel alphabet. Ce travail a abouti à la publication de l'œuvre en 1973, en même temps que je terminais mon mémoire. C'est à partir de ce moment-là que j'ai éprouvé la nécessité de m'exprimer dans ma propre langue.

JSP : Est-ce que ce que vous avez écrit correspond aux objectifs que vous vous êtes fixés lorsque vous avez commencé à écrire ?

VDLC : Malheureusement non, surtout parce que je n'ai pas écrit autant que je le souhaitais, bien que j'aie la vocation d'écrire, de me consacrer à la poésie... Dans ce pays, pour survivre, nous sommes obligés de nous écarter souvent de notre vocation pour nous consacrer à d'autres activités et subvenir à nos besoins. J'étais chercheur, ce qui m'a empêché d'écrire autant et aussi bien que je l'aurais voulu. Avec cela, je suis exigeant avec moi-même. J'ai pu écrire très peu, c'est-à-dire que je n'ai eu ni les ressources ni le temps de m'adonner entièrement à la littérature zapotèque comme je l'aurais voulu.

JSP : Comment la littérature zapotèque a-t-elle contribué à développer cette langue ?

VDLC : Nous disions à l'instant que les langues indigènes en général, et le zapotèque en particulier, sont exposées ou menacées en permanence par la situation coloniale que nous vivons dans ce pays; tout d'abord par l'espagnol, qui s'impose par les écoles, les médias, et ensuite par l'anglais. Ceux qui nous gouvernent sont formés aux États-Unis. De ce fait, la langue quotidienne est pleine d'emprunts, tant au niveau lexical qu'au niveau grammatical. C'est le cas de ma langue, le *diidzazá*, et de toutes les autres langues indigènes.

Tout d'abord, la présence des écrivains permet de stabiliser la langue, d'éliminer les changements inutiles – non que nous les ignorions ou que nous nous opposions aux processus naturels de mutation qui affectent toutes les langues du monde. Le problème, c'est que ces changements ont été imposés par le processus de colonisation. Ils ne sont pas le produit du rythme propre à la langue, mais de l'intention d'imposer une autre culture, une autre langue... le problème est là : ces changements sont imposés de l'extérieur et dans un esprit de colonisation.

Le rôle de la littérature indigène a tout d'abord été de stabiliser un peu ces changements, de les rendre moins brutaux, bien que les emprunts soient présents dans le zapotèque comme dans toute autre langue. A d'autres époques, en d'autres circonstances, lorsque des objets nouveaux sont arrivés dans la région avec la culture occi-

dentale, les chemises, les tables, la messe, etc., ces emprunts ont été assimilés suivant la phonétique zapotèque, car en ce temps-là le zapotèque avait suffisamment de vitalité et de temps pour les assimiler. En revanche, les emprunts forcés ou imposés par les médias n'ont toujours pas été assimilés, peut-être parce que la langue a moins de vitalité, ou parce qu'il faut encore un peu de temps.

D'autre part, la littérature zapotèque a contribué au développement de la langue en cherchant une manière de l'écrire et de démontrer qu'au-delà du parler quotidien elle peut se manifester autrement, dans toute sa capacité créatrice, et sans recourir aux emprunts. Il semblerait que nous nous trouvions dans une situation de diglossie, avec une langue quotidienne et une langue littéraire, qui est le registre qui exprime le mieux la pensée, la mentalité et la sensibilité des Zapotèques d'aujourd'hui.

JSP : Quelle contribution la littérature zapotèque a-t-elle apportée à la société non indigène ?

VDLC : La littérature zapotèque a connu deux temps : vers 1935 d'abord, lorsque des écrivains zapotèques comme Andrés Henestrosa, Jeremías López Chifñas, Gabriel López Chifñas, Nazario Chacón Pineda, Pancho Nácar vivaient à Mexico et publiaient la revue *Neza*, qui avait de nombreux contacts avec le milieu culturel de Mexico. Ces écrivains fréquentaient des noms prestigieux, des musiciens comme Luis Herrera de la Fuente, Mauricio Magdaleno, Agustín Yañez, qui est l'auteur d'un livre, *Le mirage du Juchitán*, Luis Suárez, auteur d'un reportage sur le mariage dans le Juchitán; Miguel Covarrubias, peintre, archéologue et anthropologue important et auteur de *Le Mexique du sud : l'isthme de Tehuantepec*. Dans les milieux politiques, ils connaissaient Luis Echeverría.

Tous ces contacts avec les milieux culturels de Mexico, depuis le milieu des années 30 jusqu'au début des années 40, ont eu lieu grâce au fait que ces hommes qui se consacraient à la culture se sont rendu compte que la langue zapotèque pouvait s'exprimer avec autant de sensibilité que la langue officielle qui avait été imposée dans le pays. Ensuite, il y a eu le milieu des années 70, avec la création de la Maison de la Culture Juchitèque et la création de la revue *Guchachi' Reza*. La Maison de la Culture et la revue ont toutes deux constitué des ponts entre la culture de l'extérieur et la culture zapotèque. *Guchachi' Reza* a publié des écrivains de renommée nationale et des œuvres de peintres mexicains célèbres, qui ont également exposé à la Maison de la Culture. C'était une façon d'attirer la culture et la sensibilité extérieures vers la culture zapotèque. Par ailleurs, la Maison de la Culture et *Guchachi' Reza* ont fait connaître au niveau national des écrivains et des peintres zapotèques, ce qui a eu un grand retentissement en raison des événements politiques au Juchitán et du mouvement de renaissance culturelle chez les *binizzá*. Pour résumer, la littérature zapotèque a influencé la société mexicaine à deux reprises, et lui a ouvert la voie de la connaissance de l'une des littératures indigènes du pays.

JSP : Quelles sont les perspectives de la littérature indigène contemporaine ?

VDLC : Cela dépendra des perspectives du Mexique. Nous vivons une crise où nous ne savons pas si nous allons progresser ou reculer. Avant le soulèvement indigène

zapatiste de janvier 1994, le projet politique de ce pays nous venait tout droit des gouvernements *criollos* de l'Indépendance : imposition d'une uniformité linguistique au Mexique, négation de la pluralité culturelle, expropriation du passé, du riche passé indigène. Le soulèvement zapatiste a créé la possibilité de faire un pas vers l'avenir, vers une société plurielle et démocratique, où les groupes indigènes pourront s'épanouir, se développer, connaître des opportunités qui leur ont été refusées jusqu'à présent.

Si le modèle de l'uniformité culturelle et linguistique vient à triompher au Mexique, les littératures indigènes n'ont pas d'avenir. En revanche, si l'on peut développer un nouveau projet politique qui tiennne compte de la pluralité culturelle, linguistique et religieuse, la littérature indigène aura des perspectives, car les indigènes ont fait leurs preuves lorsqu'on leur a donné l'occasion de développer leur créativité.

Je pense que l'avenir et les perspectives des indigènes dépendent des perspectives du Mexique : irons-nous de l'avant ou allons-nous revenir à l'ancien schéma, aux conditions d'avant le soulèvement zapatiste de janvier 1994 ?

JSP : A votre avis, quel est l'avenir de la littérature indigène actuelle ?

VDLC : Ces derniers temps, j'ai eu beaucoup de contacts avec la littérature indigène, ce qui n'était pas le cas auparavant. En tant que conseiller du Programme de langues et de littérature indigènes du Fonds national pour la culture et les arts, j'ai pu constater que les littératures indigènes suscitent de l'intérêt, et ne sont plus uniquement étudiées par les anthropologues et les ethnologues, qui les considèrent peut-être comme un exemple de survivance culturelle.

Actuellement, la littérature indigène est aussi l'affaire des littérateurs indigènes, qui se sont consacrés à la création et à la récréation dans leur langue d'œuvre littéraires dont la validité est universelle. Il m'a semblé à un moment que la poésie mexicaine stagnait, qu'elle était devenue aride, qu'elle manquait de fraîcheur. Au contraire, dans la littérature indigène, nous assistons à l'émergence de jeunes poètes de très bon niveau, qui commencent à montrer leur travail, un travail qui vaut celui des meilleurs écrivains contemporains du monde; il y a quelques années seulement, une telle situation n'était pas concevable. Des poètes comme Juan Gregorio Regino, Briceida Cuevas Cob (maya de Calkini (Campeche)), Roselia Jiménez (tojolabal du Chiapas), des romanciers comme le Zapotèque Javier Castellanos et le Huichol Gabriel Pacheco Salvador. L'œuvre de ce dernier n'a pas encore été publiée, mais elle démontre ce que peut nous réserver l'avenir si le Mexique vient à changer. Voilà quelques exemples de la richesse et de la fraîcheur des voix qui se trouvent dans ce pays. Cela se traduit dans les livres de la Collection de littérature indigène publiée par les Editions Diana.

JSP : En quoi la littérature indigène se différencie-t-elle de la littérature «indigéniste» ?

VDLC : Nous avons commencé à aborder ce sujet dès le premier congrès d'écrivains de langue indigène, qui a eu lieu à Ciudad Victoria (Tamaulipas). L'un des problèmes était de faire la distinction entre la littérature indigène et la littérature «indigéniste», parce qu'au moment du congrès de nombreux écrivains ne la faisaient pas

encore très bien. Beaucoup d'entre eux ont présenté des travaux en espagnol, et n'étaient donc pas des écrivains de langue indigène. Le fait d'être écrites en espagnol sur des sujets indigènes, même très bien, ne faisait pas de ces œuvres de la littérature indigène.

La littérature «indigéniste» qui s'écrit dans ce pays depuis la Révolution l'a été en langue espagnole. On pense à *La terre du faisan et du cerf* d'Antonio Mediz Bolio, à *Les hommes que la danse a dispersés* d'Andrés Henestrosa, à *Canek* d'Ermilo Abreu Gómez, ou encore à des œuvres de moindre envergure comme *L'Indien* de Gregorio López y Fuentes, ou l'ouvrage anthropologique de Ricardo Pozas, *Juan Pérez Jolote*. Bien qu'elle touche à des thèmes indigènes et dans certains cas utilise des mots en langues indigènes, cette littérature est d'expression espagnole.

La littérature en espagnol qui traite de thèmes indigènes est donc la littérature «indigéniste». La littérature indigène est celle que créent les jeunes écrivains dans leur propre langue et que nous pouvons comprendre lorsqu'elle a été traduite en espagnol. C'est à ce moment-là que nous nous rendons compte de sa qualité. Évidemment, tout ne se vaut pas, je ne peux pas dire que tout ce qui s'écrit en langues indigènes est excellent, mais c'est également vrai de l'espagnol : toute la littérature qui s'écrit en espagnol, ou dans n'importe quelle autre langue du monde, n'est pas excellente. Il existe de jeunes écrivains mexicains très bons et d'autres qui le sont moins; il en va de même pour la littérature indigène, mais les écrivains de langue indigène sont au même niveau que les meilleurs écrivains des autres langues du monde.

Nous n'en sommes plus à nous émerveiller des écrits «folkloriques» d'un Indien du simple fait qu'il les écrit; à présent, nous admirons la qualité de ce qu'il écrit.

JSP : A votre avis, quelles sont les œuvres les plus représentatives de la littérature indigène contemporaine ?

VDLC : Malheureusement, je ne me rappelle pas tous les noms, mais je citerai Briceida Cuevas (maya de Calkini (Campeche)), Roselia Jiménez (tojolabal), auteur d'œuvres de théâtre, et dans l'état d'Oaxaca Juan Gregorio Regino et Javier Castellanos. L'œuvre de ce dernier me plaît beaucoup, car elle s'est développée en peu de temps. L'œuvre poétique de Juan Gregorio Regino est une œuvre mûre, qui ne s'est pas cantonnée dans le régionalisme ou le folklore, mais va jusqu'au fond de la langue, dans ses lieux les plus secrets, pour exprimer sa pensée et sa sensibilité. On peut dire la même chose de Javier Castellanos, qui a écrit le premier roman en langue indigène; je ne connais pas de roman écrit en langue indigène avant le sien, et je le trouve excellent.

J'ai lu un roman inédit de Gabriel Pacheco Salvador, très bien écrit. Tout ce que nous lisons, nous le lisons en traduction, et c'est de cette manière que nous nous rendons compte de la vigueur, de la richesse, de la fraîcheur de l'original, parce qu'il ne peut y avoir tant de différence que cela entre la traduction et l'original. Bien qu'on ait dit que d'une manière ou d'une autre le traducteur est une sorte de traître, dans la mesure où il ne peut transmettre tous les sous-entendus d'une langue, car c'est impossible, les langues indigènes sont très différentes du point de vue phonétique et grammatical.

J'ai recréé des poèmes de langue espagnole en zapotèque, des poèmes de Jaime

Sabines, des *Hérauts noirs* de César Vallejo, et d'autres encore que je ne me rappelle plus. Leur beauté fait que je voudrais être celui qui les a écrits, mais comme ce n'est pas moi qui les ai écrits je les recrée dans ma propre langue. Je fais mon possible pour que ma traduction soit à la hauteur de l'original.

Il n'existe pas de traductions exactes, mais des créations, des interprétations de ces poèmes. C'est ainsi que nous connaissons toute la littérature mondiale, pas seulement la littérature en langues indigènes. Nier la valeur des traductions reviendrait à nier celle du Prix Nobel: les jurés ne lisent pas les œuvres dans leurs langues d'origine. Elles sont traduites, mais on peut se rendre compte à partir des traductions de la richesse de la langue dans laquelle l'œuvre a été écrite.

C'est ainsi que nous sommes en train de prendre conscience de la richesse de la littérature en langues indigènes. En ce qui me concerne, je ne lis que le zapotèque de l'Isthme, mais les traductions réalisées me permettent de dire qu'une œuvre est grande et que cela se sent à travers la traduction.

Carlos Montemajor

Ce qui va devoir changer

Bien des choses vont devoir changer prochainement si l'importance quantitative et qualitative de ces écrivains vient à augmenter. Tout d'abord, peut-être, l'attitude discriminatoire généralisée à l'encontre des peuples indigènes, depuis le Chiapas jusqu'au Chihuahua. Il faudra aussi accepter le développement culturel des communautés indigènes : avant d'entreprendre leur éducation dans une seconde langue, ils devront se développer complètement dans leur langue maternelle.

Il viendra un moment où les Indiens du Mexique ne seront plus les Indiens du Mexique. Ils seront Mexicains, avec un nom qui les définit : Purépechas, Tzotziles, Chinantèques, Nahuas, Mazatèques, Mazahuas, Nāhñius, Teneks. Des appellations anciennes telles que «zapotèque» pourront disparaître au profit de «binnizá», peuple des nuages (le mot «zapotèque» s'est formé à partir d'un mot náhuatl, «pochtéca» (commerçant) et de du préfixe «zá» (nuage), pour désigner les commerçants binnizá).

Toutes les langues tendent vers le même but : former la conscience des peuples. La langue est la mémoire du paysage, de l'histoire, de la divinité à laquelle aspirent les hommes. C'est la voix qui pousse comme poussent les fleurs et les arbres sur les terres de ceux qui la parlent. Elle est la mémoire des combats qu'ils ont gagnés ou perdus, et ce qui fait de nombreux peuples une seule famille, au destin unique. Aucune langue n'est supérieure aux autres. Le maya, le náhuatl ou le mazatèque ont autant d'importance que l'anglais, le français, l'hébreu, l'allemand, l'espagnol. Les langues sont l'une de nos grandes richesses. Une richesse que nous devons défendre, car elles sont l'âme de tous les peuples qui vivent au Mexique. Il faut chanter, écrire, penser dans ces langues, noter les histoires qui naissent et se conservent en elles.

Il faut se rappeler aussi que le Mexique est l'âme de ces langues. Qu'il coule en nous un sang qui peut reconnaître ses rêves et ses souvenirs dans la profondeur de ces mots. Nous avons été injustes à leur égard. Je sais que ces cultures, ces peuples, ces langues profondes et précises sont le véritable Mexique, que nous n'avons pas encore découvert en nous-mêmes.

Mexico, décembre 1998-janvier 1999

Nazario Chacón Pineda

Le défilé de tortues
simule un collier
de tortues grandes
et de tortues petites
au bord de la mer.

Tortues petites
tortues grandes
et grandes et petites
où a-t-elle laissé son enfant
où a-t-elle laissé son enfant
la déesse de la mer ?

Déesse de la mer, déesse de la mer,
regarde la tortue petite
regarde la tortue grande
où a-t-elle laissé son enfant
où a-t-elle laissé son enfant
la tortue grande,
la tortue petite ?

Natalio Hernández

Xocoyotzin parle avec son cœur

Voici venu le jour où tu dois parler avec ton cœur
il contient beaucoup de choses, ton cœur;
et cela t'irrite: tu deviens colérique,
parfois tu pleures d'émotion,
d'autres fois ton cœur se répand.

Ne sois pas triste,
ne pleure pas d'émotion,
ton cœur est noble,
tes pensées sont belles.

Ris de nouveau,
que ton cœur se remette à sourire,
réveille-toi: regarde au loin,
regarde avec joie.

Regarde l'aube,
contemple la beauté des fleurs;
observe les oiseaux, les papillons,
et toutes les choses qui existent sur terre.

Tous, nous sommes éphémères,
tous, nous nous en irons;
elle est difficile, notre vie sur la terre,
elle est difficile, notre existence.

C'est pour cela que tu dois travailler
c'est pour cela que tu dois respecter;
vis avec joie,
de peur que la tristesse ne t'envahisse.

Angoisse

Il m'arrive de pleurer d'émotion,
parfois aussi de marcher orphelin,
elle est triste, ma vie:
je travaille chez les Blancs, les métis.

De tout mon cœur, je voudrais
écouter la musique des fleurs et le chant,
danser la danse des fleurs :
rire avec mes frères indiens.

C'est triste, ce qui nous arrive
à tant d'entre nous, les Indiens,
nous travaillons chez les Blancs, les métis
nous habitons dans les villages des Blancs, des métis.

Eux, ils se rient de nous, quelquefois,
parfois aussi ils se moquent de nous,
lorsque nous portons leurs vêtements,
lorsque nous parlons leur langue.

Il est arrivé, le jour où nos cœurs
se remettront à être forts,
nous nous remettrons à rire,
nous écouterons le *huehuetl* et le *teponaztle*,
nous nous enchanterons du son de la flûte.

Qu'ils renaissent, les artistes indiens,
qu'ils approchent, les scribes,
récupérons nos livres,
construisons la maison des codex.

Qu'elle finisse, cette peur,
que passe ce tourment,
que s'efface la tristesse,
que règnent la joie
et la force de nos cœurs.

Je suis indien

Je suis Indien :
parce que c'est ainsi que les hommes blancs m'ont appelé
lorsqu'ils sont arrivés sur cette terre nouvelle.

Je suis Indien :
à cause de l'ignorance des hommes blancs
lorsqu'ils sont arrivés sur la terre que gouvernaient mes ancêtres.

Je suis Indien :
parce qu'ils m'ont décrit ainsi, les hommes blancs
pour justifier leur domination et leur discrimination.

Je suis Indien :
parce les hommes blancs ont donné ce nom
à tous les hommes de ce continent.

Je suis Indien :
à présent je suis fier de ce mot
qu'utilisaient jadis les hommes blancs pour se moquer.

Je suis Indien :
à présent je n'ai plus honte qu'on m'appelle ainsi,
parce que je connais l'erreur historique des Blancs.

Je suis Indien :
à présent je sais que j'ai mes propres racines
et mes propres pensées.

Je suis Indien :
à présent je sais que j'ai mon propre visage,
mon propre regard, mes propres sentiments.

Je suis Indien :
A présent je sais que je suis un vrai Mexicain,
parce que je parle la langue mexicaine,
la langue de mes aïeux.

Je suis Indien :
à présent mon cœur se réjouit très fort
parce que vient un jour nouveau, une aurore nouvelle.

Je suis Indien :
à présent je sens que cette tristesse finira bientôt,
que mon cœur pourra rire de nouveau, être plus fort.

Je suis Indien :
à présent je peux voir comme la danse est belle,
écouter la musique et le chant.

Je suis Indien :
à présent je peux écouter
la parole des anciens.

Je suis Indien :
à présent la terre m'enracine :
notre terre mère.

Chant pour Quetzalpapalotl

Je t'ai vue à la fête de Xochiquetzal
nous nous sommes revus à la fête des fleurs;
bien des jours plus tard,
je me suis rendu compte que tu errais sur le Naucampan
que tu voyageais, que tu voletais dans le ciel étoilé.

A présent, je te contemple à nouveau
belle lumière, tu resplendis
et tu donnes des fleurs en saluant
à tous les hommes d'Anahuac.

Il tombe des fleurs de mon cœur
lorsque je te regarde;
en vérité tu resplendis comme le noble papillon,
à ton côté, répandant des fleurs, volent
beaucoup d'autres papillons.

Tu voyages dans l'immensité papillon,
le soleil et la lune t'éclairent;
tu ne viens chez toi que pour te reposer
et répandre des fleurs,
tu quittes notre mère la terre
pour aller saluer notre père le soleil.

En vérité, mon cœur se réjouit,
se réjouit de te contempler :

tu répands de petites fleurs,
des fleurs qui enivrent,
tu inventes des papillons.

Tu possèdes l'esprit de Quetzalcoatl,
l'encre rouge et noire est ton bouclier,
tu portes l'ombre d'Ipalnemoani,
Tloque Nahuaque marche avec toi.

Vole, vole, papillon,
répands des fleurs dans le jardin des hommes,
que naissent quatre cents papillons
ici, sur les terres d'Anahuac :
lieu des champs de cactus, terre des aigles,
où est passé en pèlerin
le grand Seigneur Quetzalcoatl.

Dernière rencontre

D'abord apparut un jeune homme,
puis ce fut un homme,
enfin, le vieux, le sage.

Nous nous sommes rencontrés sur les terres du Michoacan,
nous nous sommes salués sur les terres du Michoacan,
et nous avons pris congé.
Ce fut la dernière rencontre !

Ensemble, nous saluions les jeunes,
les jeunes Indiens de la terre d'Anahuac,
«ne pleurons plus,» crièrent-ils,
«soyons forts
et marchons tous unis.»

Le sage Tec Poot nous a abandonnés
c'est le tremblement de terre de 85 qui l'a enterré
maintenant il repose au Mictlan;
de là, il créera l'énergie
pour renaître avec le soleil nouveau.

Victor de la Cruz

Carte postale de Tzararacua

Pour Isabel

Toute la journée, c'est l'automne. L'après-midi,
nous gravissons une côte,
derrière nous, nous laissons une rivière
qui tombe dans l'abîme
comme un voile blanc sur le visage d'une mariée.
Arrachées par le vent,
les feuilles jaunissantes des arbres
à terre deviennent roussâtres,
sans savoir que c'est le printemps.
Ou un hiver chaud, peut-être ?
Dans les calendriers, on peut le voir,
par les dates,
et dans les pétales que déploient les rosiers
dans certaines maisons de Patzcuaro.

Aie peur de tout cela

Aie peur de la solitude
comme d'un chien enragé,
aie peur de rester seul
sans personne pour t'aimer
ou pour dire ton nom dans la nuit
entre les draps moisis
par la sueur de l'ennui.
Aie peur que seul le vent ne te nomme
ou la rumeur des feuilles abandonnées
par l'automne à ta porte.
Aie peur de tout cela et plus encore
lorsque tu arrives
sans trouver personne qui fasse écho à ta voix.
Les chats guettent sur les terrasses,

pleins de rancoeur,
le poil hérissé de colère ou de rut,
pour te rappeler que seul l'homme
reste seul avec sa conscience
dans le désert d'une maison,
pendant que dans la rue passe un fleuve
de gens rassasiés de soleil.

Cette rude tâche

Elle a été dure, cette longue tâche
de devenir un homme.
D'avoir bu, jour après jour,
la gorgée douce-amère
de la vie quotidienne,
la gorgée douce-amère
de la vie domestique.
Il a été dur de s'endurcir
dans cet édifice qui s'écroule.
N'entends-tu pas comme grincent à nos pieds
les vieilles structures,
depuis la cave humide des tortures
jusqu'à la hampe du drapeau du palais ?
Notre monnaie roule sur la pente du dollar,
poussée par le poids de la corruption.
Notre pays est en train de s'écrouler,
et nous y vivons comme si de rien n'était.
Il a été dur de s'endurcir
pour vivre dans les ruines.

La troisième élégie

A l'aube de ce jour,
lorsque j'ai su qu'ils t'avaient tué,
mon frère,
j'ai eu envie de pleurer.
Qui a pu armer ceux du dehors,
ceux qui t'ont tué
ainsi que nos obscurs compatriotes paysans
cette après-midi-là, alors que la terre s'obscurcissait
comme la lumière s'en allait de vos yeux
pour ne plus jamais revenir.
Qui a provoqué les chiens enragés
à déverser leur rage sur toi,
mon frère, et sur nos compatriotes.
Toi, tu ne voulais pas te noyer,
tu voulais même voir les fleurs éclore
dans notre village.
C'est là qu'ont pris fin toutes tes douleurs,
et toute ta douceur,
et celle de ces paysans,
comme sept étoiles éteintes
au-dessus d'un chemin, une nuit quelconque.
C'est là que la vie les a obscurcies,
que le ciel s'est couvert,
comme les jours où la tempête nous recouvre.
Ici, de temps à autre, le jour se lève
avec le chant des oiseaux,
sur la ramure des arbres verts,
et tu n'es pas là pour les entendre.
Il y a des nuits où la lune brille
et jette son éclat
comme si elle pleurait de solitude.
Je traverserai le grand fleuve
que tu as traversé, mon frère,
et devant la déesse de la mort
nous nous rencontrerons.

Alfredo Ramirez Celestino

Un beau pied de maïs

A présent ton visage est proche du mien.
C'est un beau visage.
C'est un visage tendre comme un champ de maïs qui frémit,
ton visage est un tendre champ de maïs,
tendre, tendre, tendre.
Parce que lorsqu'il frémit
tu voudrais le regarder
et le caresser
et c'est ainsi que je voudrais
caresser ton visage,
ce tendre visage,
parce qu'il est beau comme ce champ de maïs
lorsqu'il s'attendrit et frémit presque.
Tu es un champ de maïs tendre
et beau.

Étincelle

Je t'ai vue quand il y avait le champ de maïs.
Tu es née comme une étincelle
et tu volais haut.
Tu tombais et tu mettais le feu à mon fourrage, à mes ordures.
La fumée s'étendait et devenait brouillard
elle montait et couvrait les montagnes et les rivières
les maisons et les chemins.

Dans la nuit, tu montais et tu t'approchais de moi.
Tu écoutais tout
tu abandonnais tout
tu marchais doucement dans ma maison
tu entrais doucement en moi.
Je te voyais aussi lorsque je brûlais et que je devenais fumée
et tu t'en allais tôt
tu riais comme une étincelle
tu t'envolais comme un étincelle :
je te voyais.

A présent
je ne te vois plus
tu n'es plus dans le brouillard
tu n'es plus dans l'étincelle
je ne te vois plus.

A présent tu es partie
tu t'es éteinte
A présent
je ne suis plus qu'une cendre de terre.

J'ai rêvé ton chemin

A présent personne ne crie
personne ne se plaint
personne ne se blesse
nous allons là où personne ne va,
nous marchons là où nous ne pouvons pas marcher,
personne ne peut marcher
et nous voulons marcher.
A présent tu vas ton chemin
et je vais mon chemin.
A présent je nettoie mon chemin
car il y a poussé beaucoup d'épines
c'est toi qui les y a fait pousser
et personne ne voulait marcher
à présent ils marchent.
A présent, il vit.
Et laisse-moi
nettoyer mon chemin,
laisse-moi détruire
tout ce que
j'ai construit dans mon rêve.
A présent je me suis réveillé
je me suis réveillé et j'ai vu
j'ai regardé ce chemin
que j'ai rêvé,
et j'ai observé que là
je ne pourrais jamais marcher.
Voilà pourquoi je te demande de me laisser

nettoyer mon chemin,
et aide-moi
à détruire tout ceci
que j'ai construit dans mon rêve.
Et si je l'ai détruit
et si j'ai nettoyé mon chemin,
je pourrai te dire
marche sur ce chemin
où j'ai construit moi-même
et ce sera aussi ton chemin
parce que tu m'as aidé
lorsque je l'ai construit l'autre fois.
Ainsi donc, tout ce
que j'ai rêvé s'effondrera
et je ne rêverai jamais
ce chemin, où je ne pourrai jamais marcher.

Un seul chemin

Ami,
que nous arrive-t-il ?
je ne pars pas, je suis ici
et je ne veux pas m'en aller.
Mais un jour
peut-être que je partirai.
Quand ?
Je ne sais pas.
A présent,
je vais, je marche, je marche,
sur un chemin long et large
et, si un jour je me perds comme toi,
sur ce chemin long et large,
et si un jour tu te souviens de moi,
cherche-moi, je serai là.
Je serai là et je t'attendrai,
je ne m'en irai pas, je marcherai par là.
Lorsque tu arriveras où je vais,
nous bavarderons bien,
là où je serai, m'égrenant le cœur.

Mario Molina Cruz

La terre

Tu as ouvert ton ventre obscur
et je suis sorti.
J'ai connu la lumière, l'air;
j'ai vu la grandeur du ciel
qui berçait l'univers.
Lorsque je rampais, tu te collais à moi,
et ainsi...
peu à peu j'ai appris à te fouler aux pieds.
A chaque sottise chute,
infatigable, tu me recevais,
à chaque plainte de mon être,
tu déplaçais tes stations;
avec le temps et entre tes mains
j'ai acquis le droit de vivre.

A présent que je suis grand...
je ne fais que te salir,
t'enterrer sous le ciment dur
ou te regarder depuis la terrasse.

Chaque jour je te fais du mal,
en retardant ma fin;
mais nous le savons tous :
lorsque ta bonté de mère prendra fin,
tu ouvriras de nouveau ton ventre
et nous serons rendus au néant.

La bruine est femme

La bruine est une femme tendre
la pluie une maîtresse exigeante.
La bruine douce
est un sérénade qui germe
cherche les nids sans bruit
c'est un murmure du ciel.

A l'aube, la bruine s'en va
mais laisse sa trace :
humidité entre les pierres
humidité sur les feuilles
humidité sur les fleurs
humidité dans les âmes.

La pluie, par contre,
est une maîtresse exigeante
elle recherche le sol, abrupte
arrive par le toit
saute de l'arbre sur la cabane
si on ne lui barre pas le chemin
si on ne la courtise pas
elle s'en va par le chemin le plus facile.
Une autre après-midi, elle revient
attaque avec ardeur
avec des balles de glace
furieuse, elle déverse sa jalousie
pour se mettre ensuite à pleurer.

La bruine est une femme tendre
douce et silencieuse le jour
sérénade la nuit.
La bruine est une femme fidèle
la pluie une maîtresse exigeante.

Pluie et pleurs

Le jour s'est levé avec des nuages
mais le ciel se contient,
comme quand on a envie de pleurer
et qu'on résiste aux larmes.

Un nuage cendreau guette à basse altitude
le Zempoaltépetl s'est assombri.
Comme lorsque mes yeux se voilent
et que ma gorge s'irrite.

Les oiseaux retournent à leur nid
et les champs de maïs assoiffés s'agitent,
la terre attend un tonnerre assourdissant.

Les gens mettent des cruches et des pots
pour recueillir l'eau des toits,
tout comme mes mains se préparent
à recouvrir mon visage et son torrent.

Il est humain de pleurer
comme il est naturel de pleuvoir,
et même si la volonté retient les larmes
parfois,
sans éclairs et sans tonnerre,
l'âme comme le ciel
viennent à pleurer.

Mais où sont nos Dieux

Sans nos dieux
le monde est désemparé,
la terre est fatiguée,
comme un homme mélancolique,
avance sans yeux, sans rien sentir.

Le soleil, notre père soleil,
s'efforce de nous donner des jours,
mais il n'illumine plus les esprits
et nos chemins se perdent.

Mais où sont nos dieux ?
Ont-ils émigré très loin ?
Errent-ils, muets et accroupis ?
Les a-t-on tués ?

Si nos dieux sont partis
alors, c'est l'obscurité qui régnera,
il y aura l'abondance pour quelques-uns,
pendant que nous, fils du soleil,
agonisons, humiliés et orphelins.

Sans leur voix
il n'y aura plus la pluie opportune,
la terre durcira le ventre
et la semence mourra sans eau.

A présent nos bouches
ne connaissent plus un seul chant.
Sans nos dieux
nous sommes des hommes invisibles.
des hommes stériles, sans semence,
sans histoire, sans patrie.

Gerardo Can Pat

À ta beauté

Pour les beautés qui existent au monde
j'ai voulu faire une petite chanson.
Mais je n'ai pas su comment le faire;
la pensée n'est pas arrivée à mon cœur.

J'ai commencé à me rappeler les choses du ciel :
les étoiles et la lune belle.
Je me suis souvenu de beaux villages, de belles montagnes,
ou de l'aurore d'un jour nouveau.

Ensuite, j'ai pensé aux fleurs,
ou à chanter à la mer immense,
ou aux couleurs de l'arc-en-ciel.
Mais personne ne m'a aidé à imaginer.

Ensuite, ma pensée m'a rapporté ton souvenir :
parce que dans le monde ta beauté est parfaite,
il n'y a rien de beau comme ta beauté,
toi seule, entre toutes les femmes.

A cause de tes yeux magnifiques,
de ta bouche douce comme le miel des abeilles,
je ne puis dormir et tu me remplis de songes,
ta beauté me remplit de bonheur.

C'est pourquoi j'écris cette chanson pour toi :
je te donne mes pensées et mon cœur
pour que grâce à eux tu puisses savoir
l'amour que je te donne.

Ah, si ce que je rêve de toi était possible :
que tu m'aimes comme je t'aime !
Tu serais la Dame de ma vie,
de mon cœur et de mon amour.

Sois heureuse

C'est ainsi qu'un nouveau jour commence,
avec la beauté d'un ciel bleu
et des oiseaux heureux qui chantent;
le seigneur soleil surgit des fondations du ciel.

Ce nouveau jour commence
et je voudrais que tout soit beau.
Je vois venir les papillons sur la montagne,
qui se fondent dans les parfums des fleurs et de la terre.

Aujourd'hui, pour moi, se termine
un chapitre du livre de mon existence
qui a commencé à s'écrire à la saison des pluies
et se termine à présent que tu t'éloignes.

En ce jour lumineux où tu t'en vas,
nombreux sont ceux qui te souhaitent le bonheur.
Moi seul, je ne puis parler,
parce que la tristesse du salut me blesse.

Tu t'en vas et je ne puis parler avec toi.
Ce que je pourrais te dire n'est pas grand-chose :
que je te souhaite le bonheur,
oui, j'espère que tu sera heureuse.

Je pourrais te demander d'oublier aujourd'hui même
si un jour je t'ai offensée...
Je ne veux pas te voir triste.
Pense que je suis aussi heureux que toi.

Et si un jour tu devais apprendre
que je n'étais plus de ce monde,
tu n'aurais pas besoin de prier,
ni d'apporter des fleurs.

Je te demanderais simplement de te souvenir
de la première fois que j'ai parlé avec toi.
Et aussi de ce jour où tu t'éloignes,
des dernières paroles que nous avons échangées.

Que pourrais-je te dire d'autre ?
S'il est vrai qu'il y a une autre vie au ciel,
puissions-nous nous y revoir.
Ma dernière pensée : sois heureuse.

Toi et moi

Dans le monde, toi et moi,
l'amour nous a rendus inséparables.
Tout comme toi, je t'aime.
L'amour nous a unis.

Ensemble, nous rêvons beaucoup de choses :
un monde pour nous
ni grand ni petit
à la mesure exacte de cet amour.

Combien de fois avons-nous marché enlacés,
toi disant que tu m'aimais !
Je ne sais qu'une chose :
que tu ne dois jamais m'oublier.

Je t'ai donné la dernière chose qui me restait :
mon amour, sans aucune tromperie.
Aujourd'hui, la peur t'a vaincue
et à cause de cela nous paraissions étrangers l'un à l'autre.

Mais si un jour tu recouvres la pensée
et que tu vaincs la peur d'être heureuse, écoute :
je n'ai rien à te pardonner,
de nouveau nous ne ferons qu'un.

Tu t'en vas

Je sais que tu t'en vas et que tu ne reviendras pas.
Oui, va ton chemin, je ne te retiendrai pas.
J'espère qu'il y aura quelqu'un pour t'aimer,
si un jour tu en as besoin.

Ne pense pas que si je reste seul
il n'y aura personne pour me consoler.
Que puis-je désirer de plus pour toi ?
Que tu sois heureuse, que tu aies le bonheur.

Que tu t'éloignes me fait de la peine
mais je n'ai jamais pensé que tu le ferais.
Après de ma pauvreté, tu ne pouvais pas éprouver d'amour.
Si c'est pour cela que tu t'en vas, ne me regarde plus jamais.

Mais je voudrais que tu sois heureuse.
A présent, des larmes coulent de ces yeux
qui ne te verront plus jamais.
L'air me manque et la vie me fait défaut.

Tu t'en vas, je reste.

*

Tes yeux beaux comme la nuit,
beaux comme ta bouche rouge
et tes cheveux si noirs;
ta beauté est comme un tendre jouet.

Je parle de ta figure.
Mais tes pensées sont toujours belles
et ton cœur enferme la bonté.
C'est ainsi que tu me rends fou.

Comment libérer mes pensées de toi ?
En toi, je pense l'endroit où je me trouve.
Comme endormi, je rêve de toi
le jour et la nuit.

Je souffre, parce que tu ne me réponds pas.
Ne vois-tu pas comme mon cœur souffre ?
Ne comprends-tu pas que tu es ma dernière pensée ?
Mon amour est à toi, même si je meurs.

Maria Roselia Jimenez Perez

Terre mère

terre mère
aide-nous
grand-mère lune
père soleil

dialoguez dans les cieux
dialoguez sur la terre
nous sommes ici
terre mère
regarde-nous
fleuris
ô terre mère !

Les fusées et les fleurs
sont à toi
la musique des tambours
et ma voix
terre mère !
sont de toi

terre mère
grand-mère lune
père soleil
que la flûte
guide mon chant
mon cœur est ici !
terre mère !
ô notre terre mère !

Maïs

maïs force
maïs notre petite mère
nous sommes maïs
les fleuves jaillissent
du sommet de la montagne
la terre fleurit
tu parles au ciel
petite tête de soleil
la soif s'étanche
la terre reverdit
semence de femme
semence d'homme
je renais sans cesse
c'est écrit dans
l'histoire
notre fête
merci terre
la vie renaît
dans ton ventre
et ainsi nous serons
maïs toujours
tortilla blanche
tortilla jaune
noir
pozole
je te colore ainsi
le dieu rayon
petite fleur divine
maïs
notre petite mère
maïs
nous

Un seul cœur

une seule voix
un seul cœur
c'est notre force
c'est la liberté

nous savons marcher
nous vivons
qu'il viennent tous
qu'ils viennent

Que viennent les voix

que viennent les voix
toutes toutes
nous unissons
nos pensées
et nos cœurs
la main dans la main
nous parcourons ce chemin
qui nous mènera
récolter
le fruit
de nos courages

Juan Gregorio Regino

Vingt jours

Rangeons notre amour pendant vingt jours.
Vingt jours de paix pour commencer à nettoyer.
Rangeons notre sexe sur la natte
pour nous soulager, et ainsi conserver notre vie
pour voyager vers l'avenir.
Rangeons notre inquiétude du petit matin,
la nuit, faisons des prières qui l'éloignent,
et que rien n'entre ni ne sorte de cette maison,
pas même le soupir de la fumée
ou la brise que gifle le vent.
Mettons à mort notre chair avec de l'encens,
retenons la passion qui nous consume,
parce que la chair est un feu de joie qui brûle.
Condamnons ainsi la chair fragile et
que notre âme s'envole et parvienne
là où il n'y a ni limites ni abîmes.
Là dont nous seuls connaissons la porte,
comme si c'était notre maison.
Là où seuls arrivent
ceux qui font partie du monde;
ceux qui prennent soin de l'univers et l'emplissent de lumière.
Ceux qui peuvent porter un cierge pendant
vingt jours,
pendant que la lune a ses règles.

Laisse-moi mourir un instant

Laisse-moi mourir un instant,
au bout du compte rien ne dure.
La vie est parfois si fugace
que nous ne parvenons pas à la découvrir toute.

Laisse-moi mourir en compagnie
des visages qui me rappellent le passé;

ceux qui ont fait la fête avec moi
et m'ont ouvert un chemin à leur côté.

Laisse-moi mourir en compagnie
des rêves qui n'ont jamais été les miens;
ceux qui sont venus et repartis comme l'équinoxe
pour briser l'inertie du jour et de la nuit.

Ceux qui m'ont vu tordre les fils
sur le fuseau du ciel,
pour leur offrir mon chant et ma poésie;
mon aujourd'hui et mon demain.

*Devant la Très Sainte Croix Verte
(Prière désespérée)*

Mon Seigneur Magnifique,
Très Sainte Croix Verte,
en vérité je sais
que je ne suis personne pour me présenter devant toi
maintenant, ici, au milieu de cette sécheresse,
alors pardonne mon audace
mon Seigneur Magnifique.

C'est par la bouche du Prêtre maya
que devrait t'arriver ma parole,
parce que c'est lui que tu as nommé dans ce monde
pour qu'il me représente,
mon Seigneur Magnifique,
pour qu'il te nomme d'une parole douce
et que je n'aie pas à profaner ton Saint Nom
avec le poison de ma voix.

De plus, Mon Seigneur Magnifique,
et en vérité je ne l'ai pas voulu,
ce qui est arrivé, Père Magnifique,
c'est que je me suis trouvé si seul
au milieu du vaste champ de maïs.

Pardonne mon audace,
mon Seigneur Magnifique,
ma Très Sainte Croix Verte,
ce n'est pas pour moi que je parle, Mon Père,
ce n'est pas non plus pour mes enfants,
parce qu'en nous faisant venir au monde
c'est toi qui nous as donné le souffle,
la connaissance et la faculté
de travailler la Terre Mère Magnifique;
c'est que cela m'a blessé l'âme
de voir tes petits plants de maïs
qui grâce à mes mains
poussent entre les pierres
avec leurs feuilles ridées, jaunes et mortes.
Ce n'est pas tout, Mon Seigneur Magnifique,
il y a tant de petits papillons, de guêpes, d'abeilles
et d'autres insectes qui vont d'épi en épi
et tentent de boire un peu de nectar,
ou de recueillir un peu de pollen,
mais quel nectar mon Seigneur
quel pollen mon Magnifique
si tout est sec
si tout est mort.

Et comme ce n'est pas tout,
ma Croix Verte Sacrée,
mon Père Magnifique,
que d'invoquer ton nom Magnifique
comme tu m'as ordonné de le faire,
voici mes mains vides
devant toi.
Je n'ai que des cals sur mes paumes,
que des crevasses
comme celles du visage
de cette Terre Magnifique
- ma Mère Sacrée -
parce qu'elle est desséchée...
et moi je ne peux pas l'arroser
avec mon propre sang,
mon Père Magnifique,
parce que mon corps n'a que la peau et les os.

Certainement tu diras, Père Magnifique,
que j'ai oublié
la manière que tu m'as dictée
pour invoquer ton Saint Nom,
mon Père Magnifique...

Où as-tu mis la dinde,
demanderas-tu avec raison
où est la Soupe Sacrée,
où sont les *tamales* princiers,
où est la boisson sacrée,
la liqueur sacrée, l'*atole* et les grands *tamales*...
Ah, Mon Seigneur Très Magnifique,
tu t'en souviens, n'est-ce pas ?
Lorsque j'ai moissonné la dernière récolte
je l'ai présentée devant ta Magnificence,
je la comptais avec les doigts de la main.
Je les ai ici, mon Père Magnifique,
je les porte dans la paume de ma main,
il n'y a que treize grains de maïs,
rachitiques comme mes fils et comme moi,
troubles comme mes yeux.

Si d'aventure tu l'estimais nécessaire,
ma Sainte Croix Verte,
Mon Père Magnifique,
je te donne mon corps
pour nourrir
ma Précieuse Terre Mère,
pour qu'elle fasse fructifier
et produire le grain précieux,
qui sera offert au Ch'a'a Chaak
à ta bienveillance et à celle de ton entourage.

Ah, Mon Père Magnifique,
pardonne mon audace,
parce que j'ai été tenté de profaner
ton nom sacré,
d'avilir ton Nom Magnifique
avec ma bouche, moi, simple mortel.

Jours et nuits

Pendant quatre jours et quatre nuits
tu as été clouée dans mon esprit.
Tu y as fait ta demeure,
au milieu des images
collées aux murs.
Tu as effacé les absences,
les visages et les démons
qui se cachent dans ma peau.
Tu agites mon inconscient à chaque instant
comme si mon âme était la tienne.
Depuis que je suis venu vivre ici
personne ne s'était emparé de mon temps :
tu déplaces mon monde, tu voles mon silence.

JUAN GREGORIO REGINO

III

Que dit la fumée de l'encens qui accompagne
les paroles qui commencent leur voyage vers le ciel.
Quel est le message du maïs qui, lancé par la paume
de tes mains, cherche la vérité dans le mystère.
Dans quel lieu, quel chemin
et sous quel prétexte le gardien de la terre
s'empare-t-il de mon esprit.
Révèle-le aujourd'hui, maître :
devant mon corps,
devant les yeux de Dieu
et devant les témoins.

Le ciel change de bleu

Le jour n'est pas en vain,
le ciel change de bleu.
Les images écrites dans le ciel
se dispersent, annoncent
la chronique de notre cheminement.
Les feuilles et les graines tombées
pendant la tempête poussent :
les précipices naissent,
les feuilles et les amarantes poussent
et grimpent sur l'infini.
Résigne-toi à entendre la voix
des oubliés.
Toi qui ignores
et qui craches les lettres.
La langue qui est née avec le soleil
et qui ne perd pas son essence
clame son lieu dans le ciel et les livres.
Prends garde à ma parole, écoute-moi;
j'ai recueilli ta vérité tous les jours,
je la connais, en revanche toi,
tu ne connais pas la mienne.

Feliciano Sanchez Chan

Mon peuple

Mon peuple,
mon peuple est un vieillard
accroupi
sous l'ombre de la Ceiba.
Il porte avec lui sa Grande Calebasse Rouge
pour servir de l'eau fraîche au voyageur,
et une musette pleine de petits pains de maïs blanc
pour soulager les faims étrangères.

Ah, mon peuple,
je l'ai vu tant de fois oublier ses blessures propres
pendant qu'il soulage les souffrances des autres.

Mon peuple apporte au monde
le chant de ses oiseaux,
la verdure de ses bois,
le doux parfum de sa terre humide
- lorsqu'il reçoit ce don du dieu Chaak -
sans demander en échange autre chose qu'un sourire.

Si seulement il pouvait écrire sur son visage
une histoire nouvelle et différente.

C'est pour cela que je suis content,
avec la plume de quetzal
que j'ai dans les mains,
parce que je sais qu'elle ne crache pas de balles,
elle ne fait qu'écrire des histoires,
et les petits rêves
qui nous ont donné la vie pour des millénaires.

Mon peuple,
mon peuple est un vieillard
accroupi
à l'ombre de la Mère Ceiba.

Vent du sud

Qu'il ne touche à personne
ce vent qui vient
soufflant du sud.
Il est chaud.

Regarde s'élever sa fumée
sur la poussière de ma terre,
comme des langues de feu,
comme un ouragan en rut.

Qu'il ne touche à personne
ce vent qui s'arrache
par le sol.

C'est le vent du sud,
qui chante son hymne de mort,
il me l'a chuchoté à l'oreille.

Il est comme un rossignol
qui essaie en février
sa chanson de printemps,
sous le vert épais
des feuilles du chêne
qui se bercent
de ses notes douces.

Il affine sa voix.

C'est le vent du sud,
qui attend le moment
de me chanter à l'oreille.

Le silence des pierres

Comme il me fait mal,
le silence
des pierres
qui peuplent mon chemin,
si vieilles,
si avisées,
et pourtant
si muettes.

Elles qui ont bu
la goutte tombée de mes ongles,
elles qui connaissent l'écho
nocturne de mes pas,
pourquoi taisent-elles leur peine?

Le monde passe
sur leur visage
et je n'entends pas
un seul cri de douleur.

Comme il me fait mal,
le silence
des pierres
qui peuplent mon chemin.

Briceida Cuevas Cob

Chanson triste de la femme maya peu après la mort de sa mère

Yé'iiiiiiiin, yé'iiiiiiiin,
ma mère belle,
c'est la nuit qui pose le plus grand tourment devant mes yeux,
ou est-il vrai que ton corps s'est tendu,
cette petite colombe,
pour ne jamais reprendre son vol ?
Yé'iiiiiiiin, yé'iiiiiiiin,
Mon sein ouvert par les griffes de la douleur.
Mon esprit tendu par la tristesse,
tourmenté par la douleur.
Ici, mon âme
cramponnée aux pieds de ton âme qui s'élève comme la fumée de mon
foyer,
ma mère,
parce que le pivert de ton cœur
a cessé de tambouriner sur l'arbre de ta poitrine.
Yé'iiiiiiiin, yé'iiiiiiiin,
Où vas-tu, pupille de mes yeux ?
Où vas-tu, clarté de ma vue ?
Pourquoi m'abandonnes-tu dans la plus noire des nuits ?
Yé'iiiiiiiin, yé'iiiiiiiin.
Tes yeux se sont fermés
pour ne plus jamais me voir.
Ta bouche s'est fermée
pour ne plus jamais m'appeler.
Yé'iiiiiiiin, yé'iiiiiiiin.

Comme elle fait mal, cette souffrance qui se hisse
sur mon cœur.
Comme elle fait mal, cette douleur qui oppresse mon cœur.
Si un jour j'ai blessé ton regard par mon audace,
pardonne-moi, ma mère, pardonne-moi.
Si une fois j'ai blessé la délicatesse de ton ouïe
avec l'impureté de mes paroles,
pardonne-moi, madame ma mère, par pitié pardonne-moi.
Yé'iiiiiiiin, yé'iiiiiiiin.

Dans quel froid mon cœur se recroqueville,
comme le froid de ton corps qui repose.
Avec quelle amertume brûle la semence de mes yeux,
comme l'amertume de la salive que je retiens
dans ma gorge.
Yé'iiiiiiiiin, ma mère belle.
Yé'iiiiiiiiin, ma mère belle, madame ma mère.
Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin.

Pour l'Ève gourmande

Parce que tu as mangé une banane, Ève,
je suis chargée de ton péché.
Comme tu as donné du travail à ma mère pour me garder,
lorsqu'elle s'absentait ne serait-ce qu'un instant
elle laissait la bêche de mon père sous mon hamac.
Je dormais,
et le tranchant de la bêche dialoguait avec les démons qui voulaient s'emparer de mon esprit.
Jusqu'à ce que je sois baptisée par le prêtre qui venait au village.
Ah, Ève,
parce que tu as été si gourmande,
en enjôlant ce nigaud d'Adam,
tu as tourmenté jusqu'à mon mari !
A présent les paonnes courent à sa rencontre,
car de loin
il ressemble à un paon tout fier de son fardeau de bûches qu'il vend pour
nourrir mes enfants.
Et maintenant, Ève,
où te caches-tu lorsque j'accouche, et que mes entrailles s'enflamment de
douleur ?
Où es-tu, Ève ?
Depuis quel nuage guettes-tu le moment où je glisserai
sur la peau de banane que tu as jetée
sur mon chemin ?

*Chanson triste de la femme maya
pendant qu'ils portent sa mère à l'enterrement*

Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin,
ma maman jolie,
hier à cette heure tu parlais avec moi
avec la vie dans les yeux,
avec la vie dans l'âme;
tu mangeais avec moi.
Aujourd'hui
nous allons au lieu où tu resteras.
Aujourd'hui que nous t'emmenons dans ton cercueil,
tu pèses sur mon regard,
tu pèses sur mon âme.
Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin.
Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin.
Ma mère belle,
tu t'en vas,
tu me laisses avec la souffrance dans mon cœur.
Mais que dira mon âme
demain, lorsqu'elle ne verra pas ton visage ?
Demain, lorsqu'elle verra ton hamac vide et suspendu ?
Demain, lorsqu'elle verra les vêtements vidés de ton corps ?
Demain, lorsqu'elle verra les sandales vidées
de tes pieds ?
Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin.
Et que dira le soleil
quand il se glissera sous la porte pour te baiser les pieds
et que tu ne seras pas là ?
Yé'iiiiiiiiin.
Que diront tes poules
lorsqu'elle t'appelleront pour que tu leur prennes leurs œufs
et que tu ne seras pas là ?
Yé'iiiiiiiiin.
Que diront tes paons
lorsque comme des coureurs de marathon ils accourront
pour manger dans la paume de ta main
et que tu ne seras pas là ?
Yé'iiiiiiiiin.
Et que dira l'après-midi
lorsqu'il tardera devant la porte pour te caresser le front
et que tu ne seras pas là ?

Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin.

Je ne te verrai plus, ma mère.

Ni demain

ni après-demain,

jamais plus.

Je suis orpheline de mère en ce monde;

je suis seule au monde.

Je ne veux pas,

je ne veux pas de cette souffrance. Mère belle,

c'est que je ne la veux pas.

Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin.

Qu'elle se réjouisse, doña Felipa,

qu'elle se réjouisse, doña Anastasia,

qu'elle se réjouisse, doña Lorenza.

Elles qui ont répandu le venin de leurs bouches
sur le nom de ma mère.

Tout l'angoisse qu'elles lui ont causée,

elles la paieront un jour.

Maintenant, qu'elles dansent,

qu'elle rient,

qu'elles sautent,

qu'elles fassent des pirouettes;

qu'elles fassent la fête, la danse de l'homme volant.

Moi, je fais confiance à Dieu Tout-puissant

pour qu'il me donne vie

afin que je sois là pour les voir se mordre la langue

quand la mort viendra les chercher.

Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin.

Nous approchons de l'endroit où tu dois rester,

ma mère belle;

mes oreilles n'entendront plus ton rire,

mes oreilles n'entendront plus tes conseils.

Demain, de grand matin,

avec qui déjeunerai-je ?

Demain, de grand matin,

qui verrai-je ?

Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin.

Yé'iiiiiiiiin, ma mère belle, madame ma mère.

Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin.

*Chanson triste de la femme maya
à l'enterrement de sa mère*

Yé'iiiiiiiiin, ma maman jolie.
Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin.
Yé'iiiiiiiiin, ma mère belle, madame ma mère.
Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin.

Ainsi, mon Dieu,
elle demeure à ta droite.
Tu prends celle qui m'a aimée sans mesure
sur cette terre.
Quoi de plus ?
Je ne te demande, Seigneur,
que de toucher du regard la plaie de mon cœur
et de calmer ainsi sa douleur.
Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin.
Quoi de plus, ma mère belle,
tu restes ici,
et pendant que tu dialogues avec le silence
je dialoguerai avec ma douleur.
Quoi de plus,
tu t'es couchée comme le seigneur Soleil,
mais demain il se lèvera encore
et toi non,
et à cause de cela une grande souffrance étreint mon cœur.
Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin.
Je t'embrasse pour la dernière fois, ma mère belle,
je t'embrasse pour la dernière fois.
Toutes tes paroles se blottissent dans mes oreilles comme de petites
colombes.
Je regarde tes yeux
et on dirait que tu dors.
Je vois tes lèvres
et on dirais que tu vas te mettre à rire.
C'est donc vrai que l'air ne glisse plus dans ton nez ?
Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin.
A présent ils te mettent dans la tombe.
Et toute ma joie s'y met avec toi.
Ma mère,
je te jette, avec toutes les larmes

de ces yeux qui t'aiment,
une poignée de terre;
moi,
ta fille dont la douleur transperce à présent le sein.
Tu dois savoir que tu emportes mon cœur,
tu dois savoir que tu emportes mon esprit,
tu dois savoir que tu emportes mon amour.
Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin.
Quoi de plus, ma mère,
à jamais.

Mon adieu à ta beauté,
mon adieu à ton visage,
mon adieu à la semence de tes yeux,
mon adieu à la douceur de tes cheveux,
mon adieu à tes oreilles,
mon adieu à ton nez,
mon adieu à tes lèvres,
mon adieu à ta poitrine,
mon adieu à tes seins,
mon adieu à tes mains,
mon adieu à ton ventre que j'aime tant,
mon adieu à tes pieds,
mon adieu au bout de tes doigts,
mon adieu à ton amour.
Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin.
Quoi de plus, fille de mes yeux,
quoi de plus, mon âme,
tu restes dans ta tombe,
je m'en retourne au village, affligée et seule;
mon cœur est lourd de tant de solitude;
mon cœur est endolori de tant de solitude;
Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin.
Ma souffrance n'a pas de fin,
ma souffrance n'a pas de mesure.
Yé'iiiiiiiiin, yé'iiiiiiiiin.

Notices Bio-bibliographique

Natalio Hernandez

Né en juillet 1947, dans l'état de Vera-Cruz. Poète et prosateur de langue nahuatl. Professeur bilingue. Essais sur l'indigénisme et l'éducation indigène. Nombreuses activités de promotion des langues, littératures et cultures indigènes. Plusieurs ensembles de poèmes.

Victor de la Cruz

Né en 1948, dans l'état d'Oaxaca. Poète zapotèque, il a fondé et dirigé la revue bilingue (langues indigènes/espagnol) *Guchachi'Reza*, à Oaxaca, et *Cantera*, au Chiapas. Il a occupé et occupe diverses fonctions dans l'enseignement et dans le domaine de la culture, notamment par rapport aux questions indigènes dans la zone de langue zapotèque. Il a publié de nombreux essais, des traductions et des recueils de poèmes.

En français

Revue *Caravanes*, n° 6, Phébus, 1997.

Alfredo Ramirez Celestino

Né en 1954, dans l'état de Guerrero. Vit à Mexico. Anthropologue et historien. Travaux sur les *Códices* nahuatl. Poèmes en langue nahuatl, publiés dans diverses revues.

Mario Molina Cruz

Né en janvier 1955, dans les montagnes de l'état de Oaxaca. Poète et prosateur de langue zapotèque. animateur bilingue. Membre fondateur de l'Association nationale des écrivains en langues indigènes. Il a publié une anthologie de la littérature zapotèque et des recueils de poèmes.

Gerardo Can Pat

Né en 1957. Poète de langue maya. animateur culturel bilingue pour la direction générale des Cultures populaires dès 1980. Voyage en France. Mort dans un accident de voiture en août 1994. Un recueil de poèmes.

Maria Roselia Jimenez Pérez

Née dans le Chiapas où elle vit et travaille. Professeur, détachée auprès des services éducatifs du Chiapas, pour la promotion de la culture indigène.

A participé à de nombreuses rencontres, en Amérique et en Europe, notamment en 1997 à la grande *Rencontre Continentale des Écrivains de Langues Indigènes*, au Venezuela. Elle écrit en langue tojolabal. Plusieurs livres de poèmes, d'essais et de littérature pour les enfants.

Juan Gregorio Regino

Né dans l'état de Oaxaca. Poète et écrivain de langue mazatèque. Auteur d'un alphabet spécifique pour le mazatèque. Animateur de l'Association nationale des écrivains en langues indigènes. Plusieurs recueils de poèmes. Traductions dans plusieurs langues étrangères.

En français

Revue *Caravanes*, n° 5, Phébus, 1997.

Feliciano Sánchez Chan

Né en janvier 1960, dans le Yucatan. Poète et prosateur de langue maya. Animateur culturel bilingue. Nombreuses interventions en Revues. Plusieurs recueils de poèmes.

Briceida Cuevas Cob

Née en 1969, dans l'État du Campeche. Poète de langue maya. Elle a publié dans diverses revues et périodiques. Elle est présente dans plusieurs anthologies (notamment dans l'anthologie de la poésie contemporaine de langue maya, en Espagne). Plusieurs recueils en bilingue maya-espagnol.

Populations et langues indigènes du Mexique (Nombre de locuteurs par langue)

1. Aguacaleco	24	42. Mixteco de la Costa	114
2. Amuzgo	32940	43. Mixteco de la Mixteca Alta	1 629
3. Cakchiquel	278	44. Mixteco de la Mixteca Baja	1 338
4. Chatino	34042	45. Mixteco de Puebla	137
5. Chichimeca Jonaz	1 431	46. Mixteco de la Zona Mazateca	6
6. Chinanteco	116906	47. Motocintleco	239
7. Chinateco de La Lana	1	48. Náhuatl	1 325 440
8. Chinateco de Ojitlan	44	49. Ocuilteco	492
9. Chinateco de Usila	15	50. Opata	5
10. Chinateco del Valle National	37	51. Otomi	283 263
11. Chocho	819	52. Paipai	219
12. Chol	141 747	53. Pame	7 275
13. Chontal	627	54. Papabuco	3
14. Chontal de Oaxaxa	5 605	55. Pápago	132
15. Chontal de Tabasco	36430	56. Pima	821
16. Chuj	1 859	57. Popoloca	14 390
17. Cochimi	113	58. Popoluca	34 684
18. Cora	14 017	59. Purépecha	107 950
19. Cupaca	141	60. Quiché	300
20. Cuicateco	12 605	61. Seri	482
21. Guarijio	1 609	62. Solteco	25
22. Huasteco	127 500	63. Tacuate	2 095
23. Huave	1 221 3	64. Tarahumara	625 55
24. Huichol	28 001	65. Tepehua	8 942
25. Ixcateco	284	66. Tepehuan	22 651
26. Ixil	143	67. Tlapaneco	74 448
27. Jacalteco	648	68. Tojolabal	37 181
28. Kanjobal	135 32	69. Totonaca	214 192
29. Kekchi	787	70. Triqui	18 715
30. Kitapu	339	71. Tzeltal	283 260
31. Kiliwa	44	72. Tzotzil	263 611
32. Kumiai	172	73. Yaqui	130 61
33. Lacandon	59	74. Zatopeco	415 247
34. Mame	10 739	75. Zatopeco de Cuixtla	6
35. Matlatzinca	894	76. Zatopeco de Ixtlán	1 206
36. Maya	776 824	77. Zatopeco de Istmo	801
37. Mayo	39 382	78. Zatopeco del Rincon	36
38. Mazalrua	120 727	79. Zatopeco Sureño	718
39. Mazateco	180 130	80. Zatopeco Vallista	571
40. Mixe	101 489	81. Zoque	44 398
41. Mixteco	389 957		

Ces chiffres, publiés en février 2001, par l'Institut national indigéniste, sont à interpréter prudemment. Ils sont basés sur un document officiel (INEGI, *Conteo de Publicacion y vivienda*, 1995, Mexico, 1997), ils évoluent souvent très vite et ne tiennent pas compte des langues et des populations difficilement classifiables. Ils ne donnent qu'un ordre de grandeur très approximatif.

Natalio Hernandez

Les langues mexicaines et la langue espagnole

Aucune langue n'est supérieure aux autres. La langue maya est aussi importante que l'anglais, le français, l'allemand, l'hébreu ou l'espagnol, tout comme le nahuatl, le purépecha, l'otomi, parce qu'elles sont toutes égales entre elles. Les langues sont l'une de nos grandes richesses.

Une richesse que nous devons défendre, car elles sont l'âme de tous les peuples qui vivent au Mexique.

Carlos Montemayor

L'année 1992 a marqué cinq cents ans de présence de la langue espagnole en Amérique. Elle était la langue de la conquête. Depuis, il s'est imposé, au point de devenir la langue nationale de tous les pays d'Amérique latine.

Au Mexique, jusque dans les années soixante-dix, le gouvernement mexicain a appliqué une politique d'hispanisation forcée, au détriment des langues indigènes. Heureusement, les divers secteurs sociaux (chercheurs, universitaires, les organisations indigènes elles-mêmes) ont exigé l'arrêt de cette politique, qui menaçait l'avenir des langues indigènes. Ce mouvement devait aboutir en 1992 à la réforme de l'article 4 de la Constitution politique, qui reconnaît actuellement le caractère multiculturel et multilingue de la nation mexicaine et engage l'État à en promouvoir le développement.

D'autre part, en plus d'une reconnaissance officielle de la diversité linguistique et culturelle du pays, le plus important, à mon avis, est que la société mexicaine commence à traiter avec respect les plus de 56 langues indigènes qui ont survécu à plusieurs siècles de colonisation. Le conflit armé du Chiapas a contribué à réaffirmer dans la conscience nationale les droits culturels des populations indigènes.

En particulier, il faut souligner qu'actuellement les peuples indigènes reconnaissent la nécessité d'apprendre la langue espagnole comme moyen de communication entre tous les Mexicains, sans pour autant renoncer à leur propre langue. Dans cette optique, l'espagnol est appelé à jouer le rôle d'un grand arbre qui nous unit et nous identifie; les langues indigènes doivent être les branches et les feuilles de cet arbre, l'enrichir, le renforcer et lui assurer une longue vie.

C'est bien ce qui s'est passé. Ce processus n'est pas encore reconnu largement et consciemment par la société mexicaine, mais dans chacune des régions du Mexique l'espagnol « local » est imprégné par les langues indigènes, qui lui donnent une empreinte, une nuance, une personnalité propres.

Force est donc de reconnaître l'importance des diverses initiatives et propositions actuellement mises en œuvre en faveur des langues mexicaines. Je citerai quelques exemples : l'inauguration le 5 décembre 1996 de la Maison des écrivains en langues indigènes, soutenue par l'UNESCO et le gouvernement mexicain par l'intermédiaire de la SEP; la création en décembre 1996 du Centre d'État de langues, d'art et de littérature du Chiapas. Certaines universités du centre du pays ont également ouvert des espaces universitaires, telle l'Université du Michoacan, qui a créé un diplôme pour les professeurs purépechas; en 1996, l'Université de Campeche a inauguré sa chaire permanente de maya. Pour sa part, le Conseil national de la culture et des arts a mis en place depuis 1993 un programme de langues et de littérature indigènes ainsi qu'un programme de bourses pour écrivains de langues indigènes, et a institué en

1994 le Prix Nezahualcoyotl de littérature en langues indigènes. Ces projets d'encouragement, de développement et de diffusion des langues mexicaines, et d'autres encore, qui sont menés par les institutions, la société civile et les projets communautaires des organisations indigènes, contribueront à créer un nouveau tissu social, basé sur une nouvelle conscience nationale, qui reconnaît la richesse de la diversité culturelle et linguistique du Mexique.

Dans ce contexte, le premier Congrès international de la langue espagnole devrait créer les conditions nécessaires à l'amorçage d'un nouveau dialogue culturel, d'une nouvelle relation entre l'espagnol et les langues mexicaines, pour surmonter l'asymétrie et la politique linguistique mexicaine qui ont prévalu pendant plusieurs siècles. Les paroles de Don Miguel Leon Portilla et de Carlos Montemayor, membres distingués de l'Académie mexicaine de la langue et de l'Association des écrivains de langues indigènes, serviront sans doute à donner le coup d'envoi à ce nouveau rapprochement et à une coexistence égalitaire de l'espagnol et des langues mexicaines. C'est dans cet esprit que je reprends les paroles de mon maître Leon Portilla, extraites de sa conférence présentée dans le cadre des activités du premier Congrès international de la langue espagnole, qui s'est tenu dans la noble ville historique de Zacatecas :

La pluralité des langues n'est pas un châtiement comparable à celui de la Tour de Babel. Non seulement elles représentent un droit inaliénable pour ceux qui les parlent ; elles sont une richesse inestimable pour notre pays et pour l'humanité tout entière. Chaque langue est comme un ordinateur qui, comme dirait le grand Fray Bernardino de Sahagun, connaisseur du nahuatl, permet de percevoir et de définir de plusieurs façons « les choses naturelles, humaines et divines » ; en somme, l'univers tout entier. C'est pour cette raison que lorsqu'une langue meurt c'est une des parties les plus intimes et des plus précieuses de l'humanité qui s'en va. La sauvegarde et l'encouragement des langues indigènes doivent être confiés aux gouvernements des divers états où elles se parlent, aux institutions chargées de les enseigner, et bien évidemment à ceux qui les parlent, voire à tous.

C'est pour cela que je salue le premier Congrès international de la langue espagnole, organisé à l'initiative des souverains d'Espagne et du Président du Mexique, qui a inauguré une réflexion plus vaste sur l'avenir de cette langue en Amérique et la possibilité d'une coexistence égalitaire avec les langues indigènes.

Enfin, cela vaut la peine de citer les mots de Gabriel Garcia Marquez, Prix Nobel de littérature, qui nous dit « apprenons les langues indigènes, auxquelles nous devons tant, qui portent en elles tant d'enseignements et de richesses... ». Puissent-ils être un présage du XXI^e siècle, et que se constitue dans chaque pays un concert de voix indigènes qui, avec les voix espagnoles, entonnent un nouveau chant de joie, de paix et de justice.

Déclaration des écrivains en langues indigènes concernant la diversité ethnique, linguistique et culturelle du Mexique

- À la société nationale et internationale
- Au Gouvernement de la République
- Aux médias
- Aux institutions gouvernementales et non gouvernementales
- Aux partis politiques

Nous, écrivains en langues indigènes, qui avons eu le privilège de communiquer avec nos peuples et avec la société non indigène, lançons un appel à la conscience la plus profonde de la société mexicaine, afin de partager nos réflexions et nos propositions relatives à la diversité ethnique, linguistique et culturelle de notre pays.

Le Mexique est une mosaïque culturelle. L'article 4 de la Constitution le définit comme un pays multiculturel, et donc multilingue, qui s'appuie sur la présence ancestrale de nos peuples indigènes. Aujourd'hui, avec notre propre voix et notre propre pensée, nous affirmons que nous avons conscience du passé, du présent et de l'avenir, nous semons des paroles, nous cultivons la pensée. À l'orée du XXI^e siècle, nous restons exclus du monde moderne ; et malgré cela nous sommes là, avec notre pensée et notre histoire ; nous parlons depuis le cœur de la terre qui nous a vus naître et nous nous demandons : « qui est en droit de décréter la mort d'une langue ? quelle pensée rationnelle peut effacer une culture ? »

Nous faisons partie de ce pays et sommes citoyens du monde. Nous nous sommes développés dans une société de l'exclusion, qui nous a poussés vers l'oubli et méprisé nos valeurs. Malgré la domination culturelle dont nous avons souffert, nous continuons d'être des peuples, nous conservons les langues qui nous donnent une identité, une présence, une cohésion, une dignité. Nos peuples savent chanter, rêver, lutter pour leurs droits, et souhaitent ouvrir de nouvelles voies vers le développement humain.

Nos langues continuent de vivre dans le cœur de chacun d'entre nous, de chaque famille, de chaque peuple. Elles prennent un sens lorsque nous parlons avec nos semblables et lorsque nous nous tournons vers la nature. C'est cette vérité qui nous pousse à lutter pour leur épanouissement, car c'est par la parole que nous construisons notre identité, que nous reproduisons et recréons notre identité.

Nos peuples sont en train de retrouver leurs voix. Le passage du temps a renforcé notre mémoire. Si nous surmontons l'oubli et la marginalisation, et si nous sommes capables de reconnaître notre diversité et les droits culturels de l'humanité, nos langues s'épanouiront.

Aujourd'hui, nous nous adressons au Mexique et au monde pour leur dire qu'en tant que peuples nous voulons la garantie de pouvoir exercer notre droit de posséder une voix qui soit la nôtre dans tous les domaines de la vie de la nation, le droit de préserver et de développer nos langues, le droit à un enseignement qui tienne compte de nos valeurs ethniques, linguistiques et culturelles, le droit de nous faire entendre dans les médias, le droit d'exprimer notre vérité et notre droit d'obtenir la paix, l'égalité et la justice. Nous croyons au dialogue culturel et à la richesse créatrice des langues et des cultures indigènes, qui sont aussi mexicaines et patrimoine de l'humanité.

Au cours des dernières années, nous avons participé sans succès à divers projets en faveur de nos langues et de nos cultures. Ces programmes restent soumis à la volonté des institutions, qui n'est pas toujours compatible avec le temps dont nous disposons, ni avec nos besoins. Néanmoins, ces efforts ont porté des fruits : l'utilisation de manuels en langues indigènes dans l'enseignement élémentaire et la réalisation de divers ouvrages techniques et littéraires bilingues, produits par les peuples indigènes eux-mêmes avec le soutien des institutions culturelles, des associations et des académies de langues indigènes. Ces réalisations et la présence de personnes polyglottes dans notre pays constituent une base pour la définition d'une politique linguistique qui encourage une culture de la diversité, et par là transcende le système éducatif national et l'ensemble de la société. Les Accords de San Andrés sur les droits et la culture indigènes contribueront à ce projet, pour peu qu'ils soient mis en œuvre jusqu'au bout par le gouvernement fédéral.

Notre projet, c'est la diversité. C'est pour cela que nous estimons qu'il ne peut y avoir d'égalité tant que nos langues et nos cultures restent subordonnées; qu'il ne peut y avoir de vérité tant que notre existence continue d'être niée; qu'il ne peut y avoir de raison tant que nous ne comprendrons pas que la diversité est une richesse; qu'il ne peut y avoir d'équité tant qu'une culture est privilégiée et domine les autres. Il ne peut y avoir de respect tant que la discrimination persiste, et il ne peut y avoir de justice tant que le fléau de la discrimination sociale, économique et culturelle continue à faire partie du lot quotidien de nos peuples.

En ce moment exceptionnel de l'humanité, nous sommes là, avec nos langues et nos cultures. Nous souhaitons que toutes les générations d'hommes et de femmes sachent que nos cultures sont vivantes. Nous voulons mettre un terme à un chapitre douloureux de l'histoire et inaugurer un nouveau millénaire, l'esprit et le cœur ouverts, où la solidarité et la fraternité entre les peuples nous guident vers le bien de tous, afin qu'il y ait une paix et une justice pour tous. Aujourd'hui comme hier, nous appelons toute la société mexicaine à s'unir, à se réjouir de nos langues et de nos cultures, comme dit le Chilam Balam : « Ne soyons ni un, ni deux, ni trois, que tous se lèvent, que personne ne reste en arrière. »

Mexico, le 3 octobre 1997

Pour le Comité directeur des Écrivains de langues indigènes

Juan Gregorio Regino, Président

Eustaquio Celestino, Secrétaire général

Maria Roselia Jimenez, Trésorier

Miguel May May, Secrétaire à la formation professionnelle

Fausto Guadarrama, Secrétaire aux relations

Alfredo Ramirez, Secrétaire aux publications

Juan Julian Caballero, Secrétaire aux affaires juridiques et aux droits d'auteur

Flor Marlene

La femme indigène dans la préservation de la langue maya

Et ces fourmis qui riaient, chantaient, dansaient et jouaient à la ronde se mirent à pleurer. Une fille était née, qui jetterait sur elles de l'eau bouillante si elle les voyait dans la cuisine. Il n'était pas né, le garçon qui leur donnerait à manger le maïs dans le champ.

Briceida Cuevas Cob

En principe, parler du maya dans notre société, qui est manifestement dominée par les hispanophones, c'est parler d'une structure sociale où ceux qui parlent le maya occupent l'échelon le plus humble. Si nous parlons des femmes, force est de reconnaître que la situation est encore plus complexe, parce que nos possibilités d'étudier sont moindres et que notre opinion ne pèse pas dans les décisions familiales et sociales.

En plus des obstacles multiples que nous devons affronter du simple fait d'être femmes, nous en connaissons d'autres, que nous devons à notre origine ethnique, car dans le contexte de la culture maya nous nous trouvons soumises au bon vouloir des hommes, si bien qu'il nous manque la liberté de nous développer de manière autonome.

Malgré la situation des femmes mayas, leur rôle dans la préservation de la langue est déterminant, car elles sont les principales protagonistes de sa reproduction au sein de la famille et de la communauté. Au prix de grands efforts, elles ont su vaincre les obstacles, et à présent elles sont nombreuses à avoir pénétré et à s'être distinguées dans le domaine intellectuel, renforçant chaque jour leur engagement vis-à-vis de leur propre langue, qui continue de servir pour la communication orale, en famille et au sein de la communauté. C'est-à-dire que le fait de faire tomber les barrières n'entraîne pas l'oubli de la langue.

Et elles n'ont pas préservé que le maya parlé. Ces dernières années, sa forme écrite prend de l'importance, et avec elle l'expression littéraire qui consolide sa préservation et son développement. Récemment, les femmes mayas ont développé une autre manière de contribuer à la conservation du maya, l'écriture, qui représente un moyen idéal d'exprimer leur expérience, leurs sentiments et leurs visions du monde. Ainsi, elles créent un patrimoine culturel qui renforce la valeur linguistique de leur langue et lui confère le prestige de la langue officielle.

Dans les rares ateliers où se créent des matériaux littéraires de divers genres, des femmes participent aux activités de création. Parmi eux, on peut citer l'atelier « Yajol Kin » de Valladolid, qui se compose de sept personnes, dont trois femmes.

Dans cet atelier, nous développons un travail de création littéraire, et en même temps en faisons un espace de promotion et de valorisation de notre travail et de la femme au sein des groupes familiaux. Dans le cadre de l'inauguration de l'atelier, nous avons organisé une conférence à laquelle ont participé des étudiants et des enseignantes, ainsi qu'un récital de poésie maya dans la commune de Yalcoba, auquel ont assisté des enfants, des adolescents et des mères de famille. Il serait souhaitable que les manifestations comme celles-là se multiplient avec l'appui des instances compétentes, car avec nos propres ressources nous ne pouvons que peu de chose.

S E P T I È M E
B I E N N A L E
I N T E R N A T I O N A L E
D E S P O È T E S
E N V A L - D E - M A R N E

Novembre 2003

Poètes du Népal, du Viet-Nam,
de la Haute Sibérie, des républiques
Baltes, du Chili, de France, etc.

11, rue Ferdinand-Roussel, 94200 Ivry-sur-Seine
Téléphone : 01 49 59 88 00 – Télécopie : 01 46 72 72 71
biennaledespoetes@wanadoo.fr

Claude Minière

Josée Lapeyrère

Alain Frontier

Éric Suchère

Jean-Baptiste Naudi

Tony Lopez

Claude Minière

Le Sens de l'Avalanche

Vers le bas (relativement)
ou plutôt: déclencher
déclencher est le sens d'avalanche

trajet glissé
graphique invisible
expérience intérieure (sans limites)
ligne nette
vies croisées

rideaux

grondement silencieux

Silouane: « mon propre salut est indissociable de celui de tous les hommes »

toutes les lettres au pied
dans le nom trois fois le début (bégaiement)
comme s'il y avait toujours un avant

oublié

ce que les Grecs appelaient catastrophe
(aucune aversion)

viré sur la hanche
la tombée d'un manteau

en mieux
nudité dans la nudité
couverte de bienfaits

fleurs rouges
feuille sur feuille
corps sur corps

quelque chose a crié trop fort
(oublié)

la volonté était de déchirer un voile
de toucher directement

des chiens nous cherchent

(car les bêtes sont bonnes)

mais nous sommes habillés de blanc
seule la respiration

en ce moment-même

d'un seul mouvement

qui tombe sous le sens
lentement déposé

de gauche à droite
de droite à gauche
 en descendant
ou peut-être en montant (dans le rêve)
 comme la chute des anges
à vrai dire vers le haut balayé

chacun mène une lutte
certains portent des combinaisons de survie
 – mais pourquoi sont-ils partis en groupe?

riches en moyens techniques
ils sont pris cependant
 un peu plus loin
dans des difficultés qui les dépassent

(je rattrape la phrase *in extremis* au bord du ravin)

Josée Lapeyrère

Supplément

1. tout d'un coup je ne savais plus a t'elle dit tout le monde l'a comprise mais personne n'a compris ce qu'elle voulait dire tout le monde portait des moustaches sauf les femmes pour la plupart je reconnaissais tout le monde a t'elle dit mais je ne reconnaissais personne est-ce qu'elle reconnaissait les femmes? elle savait - elle croyait savoir - qu'ils étaient commerçants militaires avocats ou fonctionnaires et tout d'un coup elle ne savait plus

lui il le disait autrement peut-être le disait-il mieux puisqu'il disait qu'il les reconnaissait sans pouvoir les identifier l'histoire remontait comme une couverture de plus en plus lourde des formes de plus en plus générales pas de traits particuliers des hommes politiques avec des chapeaux des hommes sans chapeaux ou en uniforme militaire avec des casques tout le régiment s'était lancé à l'assaut ils tombèrent tous l'un après l'autre parfois l'un sur l'autre oui il les reconnaissait c'était tous des soldats

il est si beau cependant de voir un regard dans la foule parmi la foule il est si agréable de distinguer et il est si agréable d'être distingué mais pas toujours mais qui nous choisit? qui choisissons-nous?

au milieu de tous ces hommes sur la photo qui portent des chapeaux feutres et qui marchent dans les rues un peu avant la guerre ou un peu après il me semble qu'il y a toujours mon père parmi eux avant que je sois là avant que je ne le connaisse

2. vaut-il mieux dire
tout ce qui m'appartient je ne le possède pas
ou je ne possède pas tout ce qui m'appartient?
pas tout pas tout mais un peu beaucoup chéri pas tout passionnément

car il est bien vrai - il le dépose dans le vide de l'oreille -
que ce qui m'appartient le plus c'est ce qui m'échappe

lui il ment c'est ce qu'il a de plus vrai

mais qui voudrait croire que l'on se contente de la vérité?

j'oublie souvent comme tout le monde que je ne sais pas
que je ne peux pas savoir ce qui va arriver aujourd'hui
je l'oublie presque toujours le matin quand je me lève

ils disent que c'est à son ombre sur le mur qu'il reconnaisse celui qui va entrer

car sinon rien ne transparaît de l'instabilité des frontières
une n'en montre plus une autre
ce n'est pas mais c'est comme la longue troupe hivernale des patineurs
qui traverse la ville en plein été à l'heure de la sieste

elle adorait quand il la grondait : "où étais-tu? avec qui?
tu as vu l'heure?" qu'il l'imagine
toujours désirée par un autre toujours prête
à succomber elle lui disait s'il te plaît gronde-moi
encore comme un papa demande-moi (insiste) ce que je fais
imagine que je suis une femme faible menée pas les sens
et que j'ai besoin de toi

lui ils l'ont fait descendre du pommier où il se lamentait
c'était dans une jolie lumière sa masse douce le tissu vivant de la vie

cette scène a eu peut-être une valeur explicative

3. j'ai les plumes a t-elle dit c'était Liliane
j'ai les plumes sous le lit dans de grands sacs
j'ai deux valises pleines de plumes à côté du lit plumes de poules de pintades
de grives de cailles tout ça au féminin et
moi je vais aller près des plumes qui s'échappent
des sacs qui montent dans les airs qui volent sur le lit qui volent

et je vais rester là toutes les nuits toute la nuit dans la nuit
toute noire la toute noire nuit et je vais rester là la nuit
pas toute si noire mais je vais rester là dans la nuit jusqu'à
l'heure où blanchit la campagne
jusqu'à l'heure où les roses s'empourprent

beaucoup de taches rouges là-bas au loin le matin
le temps – c'est moi je l'incarne - avance avance avance sur le chemin
puis tourne autour du massif de fleurs le temps de les reconnaître
– elles sont rouges ce sont des roses – en s'approchant

tout aura été violemment approximatif tout aura été
à peu de chose(s) près tout aura été flanqué de légers abîmes
de quoi maintenir une direction rester en alerte faire glisser
le long ce qui doit tomber ici tout ce qui n'est pas une rose doit tomber
tout sauf les roses qui sont rouges

cette année les coquelicots refleurissent d'un bout à l'autre de l'Europe
a dit le contrôleur qui regardait les champs le long de la voie ferrée

c'est alors que devant la petite gare la pluie posa – ça tremblait -
le néon rouge sur le capot jaune

4. à six heures le vent tomba le matin fut extraordinairement calme
le capitaine resta longtemps sur le pont à regarder dans sa lunette
les singes dans les grands arbres de l'île puis il s'enferma
dans sa cabine on ne le revit plus jusqu'au soir

que faisait le capitaine? chacun y pensait chacun y pensa

quand on entendit la porte de la cabine claquer chacun y pensait
ne pouvait s'en empêcher chacun n'était pas calme
le capitaine n'avait rien dit à personne il avait simplement disparu
quelle négligence! mais après qu'il eut parlé
chacun y pensa quand il entendit la porte claquer chacun resta calme
et chacun y a repensé à un moment ou à un autre

"le mariage est une institution narrative" a dit la mariée au photographe
"enlevez la maison blanche derrière le cheval et laissez juste le ciel
c'est plus juste ça ouvre des possibilités dès le premier chapitre"

elle voulait être femme de chambre dans un grand hôtel
pour surprendre la légère épaisseur des chambres surtout
la première fois elle était émue lorsqu'elle voyait d'un seul regard
les journaux sur les tapis les plis des draps le rouge sur le verre
et surtout le linge de soie tous ces signes délicats de l'incarnation

c'est alors que du fond de l'autobus est arrivé le jeune homme

c'est ainsi

à travers les branches tout à coup est apparue la statue du maréchal Ney
mille fois par là nous sommes passés sans le voir
le bras portant l'épée levé le ventre plat
sous le tissu de son pantalon sans pli comme à l'époque
et le visage embrassant du regard l'avenir grandiose
parmi les feuilles ensoleillées du marronnier ils disent tous
qu'il était doux d'être l'ami du monarque se jeter dans le feu
sous son regard loin du bruit des arbres dans les salons

5. je peux dire:

c'est froissé
ou *elles sont froissées* mais ça c'est déjà trop
car peut-être je ne sais pas encore que ce sont des montagnes
on ne me l'a peut-être pas encore dit c'est froissé donc
je le vois depuis l'avion (l'avion?)
c'est une étendue de plis
irréguliers et convergents
vers le sommet
des petits monticules
autour du trait noir des plis
les ombres sont blanches et bleu très pâle

à côté ils disent que c'est de la neige mais
je ne veux pas le savoir d'abord je veux y arriver
par le détail matériel le poids des sons et les couleurs des choses

oui ce sont des traits des touches des glissades
oui c'est froid c'est
tout ça est froissé
un très long lent froissement figé dans une main patiente
la main a le temps elle aime elle est amoureuse parfois
ou alors un violent violent tremblement de terre

comme au premier plus que plus que premier jour
le sens arrive après se détache pas à pas après bien après
dernier pas avant l'apparition d'une forme
dernier pas avant l'absence de forme

oui ça y est ce sont des montagnes
je vous l'avais bien dit!
(le voisin de hublot commençait à s'énerver)

ça a l'air doux
certains disent que ce sont des nuages
là au-dessous de nous nous volons sur eux
c'est bleu autour certains disent que c'est le ciel cette couleur étendue
rondement rondement est de trop car c'est plat c'est très plat
est-ce le ciel?
(le voisin de hublot lentement devenait fou)
que voulez-vous que ce soit? si ce n'est pas le ciel!

6. le lien est sûr le lien est imperceptible mais je peux le décrire
et les phares autour des fontaines
oui il est vrai que nous aurions du le faire et que nous l'avons fait

était-ce le début du printemps - doux acide poignant - à chaque retour?

le hasard fut-il généreux? là c'est la main qui boit sans arrêt
quand le voisin taille les arbres de sa haie
sa femme le caresse à travers les branches

place de La Concorde je me sens mortelle
en regardant l'Assemblée Nationale, je sens le temps
plus fort que tout et qui s'engouffre avec moi
dans le Boulevard Saint-Germain c'est ainsi à chaque fois
que je passe le plus souvent possible sur cette place
mais aussi en longeant le palais du Louvre

"écrivez de temps en temps quelque chose qui fasse pleurer
parce que les larmes comme la jalousie célèbrent ce qui n'est pas possible"

mais ici c'est interdit ici on ne pleure pas
ici nous n'avons aucune chance d'être russes
ici on entend parler les bergers
ils disent qu'ils vont arrêter l'élevage des moutons
ça ne sert qu'à nourrir les loups

Alain Frontier

Brouillard

Impasse

Les hommes recueillent les morceaux du suicidé dans des sacs plastique. La maison est au fond de l'impasse. Le suicidé s'approche de la maison, quelques pas seulement, il est au fond. Le suicidé avance la fourgonnette au fond de son impasse. Il hésite. Ne sait plus très bien. Ne remarque rien d'anormal et remonte se coucher. Le suicidé est dans l'impasse. Il branche deux câbles aux cosses de la batterie. Le suicidé est assis sur le sol, à mi-chemin de la maison. Il tient le mécanisme de sa mort dans ses bras. Le serre contre lui. Le suicidé explique ses raisons et signe les raisons de son nom. Il explose. Il est dans la rue devant la maison. Se fait sauter la caisse. Le suicidé explose. Pulvérisé. Le suicidé n'a pas le temps de hurler dans sa mort. Le bruit ne réveille pas la nuit. Il ne s'est rien passé. Aucun événement ne vient troubler la nuit. Le jour se lève. Les hommes recueillent les morceaux du suicidé. Ils trouvent le nom dans la fourgonnette. Parcourent le secteur avec leurs sacs plastique. Les enquêteurs examinent les raisons, enregistrent le nom. Le suicidé a seulement quelques pas à faire pour atteindre la maison qui est dans l'impasse. Il ne remarque rien. Il a oublié ses raisons. Il continue de s'approcher de la maison. Il est seul dans la rue. C'est une impasse. Personne, pas même le suicidé, ne peut voir l'aveuglante lumière. Le suicidé arrête sa fourgonnette à l'entrée de l'impasse et s'avance en direction de la maison sans l'atteindre. Au moment de l'explosion il est assis par terre, à quelques pas seulement de la maison.

Difficulté

Le sexe de la victime n'a pu être déterminé. La victime est un cadavre sans sexe. Plusieurs témoins assistent à l'altercation dans l'escalier avec un tournevis. Aucune blessure par balle n'a été relevée. Aucune trace. Il est possible que le cadavre ait été victime de violences dont on ignore la nature. La cause précise de la mort n'a pu être déterminée. Cette mort est une mort suspecte. Elle n'a pas laissé de traces ni d'indices. La victime est une personne qui n'a pas de sexe. Les objets qui l'entourent non plus n'ont pas de sexe. On ne doit négliger aucune piste. Même la question du sexe de la victime est importante. Les enquêteurs font de molles hypothèses sur le sexe de la victime. Disent que la victime est une personne, avec un sexe, mais que la

personne n'existe plus. Il est impensable que la personne ait été piétinée dans l'escalier. On ignore si la personne avait un sexe au moment de l'altercation. On ignore aussi la date et l'heure de sa mort. La victime est retrouvée à une certaine distance de l'immeuble, ayant perdu son existence et son sexe.

Affaire classée

L'explosion arrache la tête de la victime et la jette loin du corps. La victime est surprise par sa mort. La victime n'a pas le temps de voir l'explosion et comprend mal comment sa tête a pu être ainsi séparée du corps. La victime s'étonne de sa mort. La victime est surprise à cause de sa tête qui n'adhère plus au reste de son corps. Les enquêteurs fouillent dans les débris, recueillent les premiers éléments et concluent à la mort. La victime s'affaire dans la pièce, procède à quelques derniers rangements avant de se laisser surprendre. Le colis explose dans ses bras. La victime est seule dans la pièce et ne voit pas sa mort. Sa mort est étonnante. Sa mort suscite une émotion. Les enquêteurs s'affairent pour comprendre la mort. Ne peuvent la comprendre. La tête est détachée du corps. Il n'y a plus de victime. Les enquêteurs s'étonnent de constater que la victime n'existe pas. Ils classent l'affaire.

Garde à vue

Plusieurs femmes déclarent qu'elles ont été victimes de pratiques sexuelles étranges. Le suspect principal est extrait de sa cellule pour être entendu sur ses pratiques sexuelles étranges. Les pratiques sexuelles du suspect principal sont indiscutablement des pratiques étranges. Il est hors de doute que plusieurs femmes ont été enlevées ou assassinées par ses pratiques sexuelles étranges ou monstrueuses. Le suspect principal prétend qu'il agissait sous le coup de pulsions incontrôlées après avoir eu des relations sexuelles normales et qu'il a enterré les corps dans plusieurs endroits différents. Il indique les endroits. Les enquêteurs pensent que certaines pratiques sexuelles sont considérées à juste titre comme des pratiques sexuelles étranges. Certaines pratiques sexuelles normales sont aussi des pratiques sexuelles étranges. Le suspect principal pensait qu'il ne serait pas inquiété pour ses pratiques sexuelles. La plupart des enquêteurs déclarent avoir eux-mêmes des pratiques sexuelles étranges mais normales, alors que les pratiques sexuelles du suspect principal sont des pratiques sexuelles monstrueuses ou anormales. Ils pensent qu'il n'est pas normal d'avoir des pratiques sexuelles monstrueuses. Le suspect

principal est réintégré dans sa cellule. Il reste seul dans sa cellule. Il se masturbe. Il se dit qu'il ne sera pas inquiet pour se masturber tout seul dans sa cellule.

Vie scolaire

L'adolescent enfonce rapidement le couteau. Le professeur donne la parole à l'adolescent tue le professeur. L'adolescent ne veut pas qu'on lui donne les mots la parole. L'adolescent ne trouve pas ses mots et tue le professeur. Il n'a pas de mots les mots sont trop difficiles. Dit que les mots lui prennent la tête et qu'il ne comprend pas. Les psychologues scolaires s'appuient sur des statistiques. Ils sont d'avis que le professeur a tort. Le professeur aurait dû donner la parole à l'adolescent au lieu de lui laisser le couteau pour se faire tuer. Ils sont d'avis que le professeur a tort de se faire tuer par l'adolescent au lieu de calmer le jeu de l'adolescent en lui donnant des mots. Le professeur a tort de regarder l'adolescent. Le professeur est mort ne peut écouter l'adolescent qui le tue. Le ministre et les parents d'élèves insultent le professeur. L'adolescent tue rapidement le professeur avec son couteau. Le professeur écoute l'adolescent ne dit rien. L'adolescent ne parle pas n'a pas de mots. L'adolescent n'est pas tranquille. Il se demande s'il ne sera pas exclu de son école. Il fait signe qu'il ne peut pas dire pourquoi il a tué le professeur. Il n'a pas les mots. Il ne sait pas. Dit seulement que le professeur lui prenait la tête avec ses mots et que les mots du professeur le regardaient. Le professeur n'aurait pas dû regarder l'adolescent avec ses mots. Il aurait dû écouter l'adolescent n'a pas de mots. L'adolescent tue le professeur avec son couteau. Le ministre insulte le professeur.

Mauvais procès

La cliente est crucifiée par l'accusation qui l'examine d'avoir frappé l'enfant. Elle est examinée pour cela mais il est faux qu'elle ait heurté violemment la tête de l'enfant contre le bord de la table. La cliente est victime d'accusations mensongères qui la crucifient. La cliente croit devenir folle quand elle entend qu'on la soupçonne d'avoir heurté plusieurs fois la tête de l'enfant sur le bord de la table jusqu'à la mort. La cliente ne manifeste visiblement aucune émotion quand on l'accuse et pourtant elle est crucifiée par l'accusation. Elle est accusée parce qu'elle ne manifeste aucune émotion quand on l'accuse et que son visage demeure impassible et froid, les jurés

pensent qu'elle est insensible. La cliente sans doute a tort de rester impassible quand on la crucifie avec des accusations mensongères. La cliente donne l'impression d'être insensible qu'elle est incapable d'éprouver des émotions des sentiments. Il est fâcheux de ne pas éprouver des sentiments. Le tribunal attend des émotions des sentiments. Son visage a donc tort de rester impassible quand on la crucifie en prétendant qu'elle a heurté violemment la tête de son enfant pour le faire taire. Car il est monstrueux de ne pas éprouver d'émotion quand on maltraite un enfant en heurtant violemment sa tête contre la table pour le faire taire. La cliente ne pouvait pas dormir à cause de l'enfant qui pleurait et ne sait pas pourquoi l'enfant est mort. Elle est maintenant crucifiée par des accusations qui la rendent folle. En réalité la cliente ignore la cause de la mort. Il était impossible de dormir à cause des cris de l'enfant toute la nuit ne restait pas tranquille dans son berceau la réveillait. Jamais la cliente n'aurait frappé l'enfant pleurait toute la nuit l'empêchait de dormir et la cliente croyait devenir folle à cause de l'accusation mensongère qui la crucifie.

Blanche

La population descend dans la rue pour publier son innocence. Le tribunal demande au tueur présumé s'il est innocent. Le tueur présumé répond qu'il n'aime pas ce mot. Le tribunal demande au tueur présumé s'il se souvient d'avoir découpé les sous-vêtements avant de s'acharner sur la victime avec son couteau. Le tueur présumé répond qu'il ne sait pas. Le tribunal demande aussi au tueur présumé ce qu'il pense d'un homme qui aurait fait cela. Le tueur présumé répond qu'un homme qui aurait fait cela est un tueur. Il dit que le mot tueur est le mot qui convient pour désigner un homme qui se serait acharné sur sa victime après l'avoir violée en lacérant le corps avec son couteau. Il dit qu'il ne se souvient pas si lui-même est un tueur mais qu'il ne prononcera jamais le mot qu'il n'aime pas. Les gens dans la rue sont pâles à cause de l'innocence. Ils agitent des drapeaux blancs devant le tueur présumé. Toutes les rues sont blanches à cause de l'innocence de la population tout entière. La population tout entière est tétanisée à cause de l'innocence. La population sait qu'elle n'a jamais quant à elle découpé les sous-vêtements des jeunes filles avant de les violer dans le sous-sol des immeubles. Jamais la population ne s'est vraiment chargée quant à elle de découper les sous-vêtements de ses victimes. Le tueur présumé n'aime pas employer le mot qu'il ne comprend pas et la population est tétanisée par la réponse du tueur présumé. Les journalistes photographient la population

tétanisée. Le tribunal retient son souffle. Le tueur présumé a le regard fixe et le corps tendu. La ville est blanche.

Explication du texte précédent

La partie civile est pétrifiée à cause du couteau. Le tribunal supplie le psychopathe présumé de dire le poids des mots et de sortir l'émotion. L'assistance palpe le silence. Le psychopathe présumé ouvre enfin la bouche et se demande pardon à lui-même. Aussitôt ses mains se couvrent de sang devant le tribunal. Le tribunal remercie le psychopathe présumé de lui montrer ses mains et de lui donner l'innocence. On demande au psychopathe présumé d'expliquer sa singularité. Le psychopathe présumé répond qu'il n'a rien à dire. Le psychopathe présumé n'est pas malade, si le psychopathe présumé était malade, il ne serait pas un psychopathe présumé mais un malade. On dirait qu'il a tué ses victimes à cause de sa maladie et ne serait nullement coupable d'avoir tué ses victimes dans sa maladie. Ce qu'on reproche au psychopathe présumé n'est pas sa maladie mais sa nature. Le psychopathe présumé est naturel. Si le psychopathe présumé était malade on comprendrait qu'il est un homme, car un homme peut être malade et tuer ses victimes dans sa maladie. Mais le psychopathe présumé n'est pas un homme, parce qu'il traite les autres hommes non comme des hommes mais comme des choses. Si le psychopathe présumé était un homme il serait malade et anormal. Car il est normal de tuer ses victimes quand on est malade. Mais le psychopathe présumé est un tueur insensible et naturel, alors qu'un homme normal est toujours sensible quand il tue ses victimes. Si le psychopathe présumé était malade et anormal, il serait pardonnable. Mais le rôle du juge n'est pas d'accorder le pardon, il est de juger l'homme qui n'est pas un homme et qui n'est pas malade mais naturel et différent des autres hommes et qui tue pour se protéger de sa folie et de sa mort. Le psychiatre explique au psychopathe présumé qui il est et pourquoi, dit qu'il est incurable. Le psychopathe présumé écoute le jugement. Il ne fait pas appel.

Éric Suchère

Le souvenir de Ponge

1. *Le souvenir de Ponge*

À l'évoque des aiguilles, du son et tonalité de leur tapis, l'élongation fibreuse de l'écorce, la vue que le groupe d'arbres provoque, lointain même l'idée que l'odeur en associe, claque, le souvenir de Ponge soudain – le Carnet du bois de pins – à nul pense prépare ou n'attend. D'ajoute de sec, la chaleur où plombe le midi en perpétuel, s'évoque l'envie du lieu en seul, en vie constante, trouve le bonheur défini calme, à la posture de l'écrivain au son des cigales, insouciant en quiétude, apaise. Le travail qu'effectue nomme la composition avec la perte – plus que confronte si le subis – en surpasse mais non souffre nécessite: dans l'habitude la volonté dépasse, enfin se dit dans la solitude plus, comme le malaise de l'accompagnatrice augmente sans décision le veuvage, s'effectue, malgré la doux de l'homonyme. Rétrospectif, à distance, des jours d'avant où quelques images en autoportrait redisent à mémoire de toutes pertes, à chaque salle de bain se confronte le vécu du sentiment brusque en montée. La conscience dit: reviens à l'ébahit des végétations où les odeurs passent – celle, la lavande, émerge sans prépare ni l'attentif de l'observant à l'olfactif – rapide au dissimule, se tente de ressaisir, le vif de la concentration, comme l'ancre de Proust, retrouve mais sans, alors questionne: de quelle nature le plaisir se compose en dehors du commun naturel que l'habitude impose? Le souvenir de Ponge, indissocié de la vue des pins, replonge ou inverse, le plaisir de l'arbre antérieur, dans le souviens, de celui du texte où ce dernier provoque. Comme s'inaugure le voyage en contraste au précédent, dans le convainc d'alors de libère l'image et de trouve l'amour, j'effectue le déceptif du voyage en attente de: retrouve le même. Au maintenant, la fin établit, en premier sensitif sans attente, affirme le non voyage, seul volontarisme au lieu qui ne puisse m'évoquer l'une, que je ne connais qu'en seul.

5. Le platane

Reste en dehors de l'idée dans, la raison revient – une remonte que bouleverse – l'allée des platanes centenaires jusqu'au bord du fleuve. La rémanence de quelques, sensitif encore, non pas d'un mais en somme, de souvenirs imprécis: les jours d'été où les cimes, se rejoignent en ogives, donnent la fraîcheur dans l'encadrement régulier du bord de route, en marche le long du

canal, sur les graviers des berges, sur le côté en externe, dans le talus herbeux, sous la voûte, en sens et l'autre, de, à pieds ou bicyclette, dans le confondu des jours, dans le décis de l'heure, non changeante de toute année, à trois heures de l'après-midi et sept heures du soir, l'immuable des vacances, en baignade annonce, cueillette des écorces pour le feu du poêle, réduit le répétitif des années à un chemin ou quelques, qui résume, plus, ramasse, en indifférent du temps, toute félicité que au point que ne connais ou n'imagine, si ne souviens un mauvais temps ou maussade, au pire, l'orage des grandes chaleurs. Donc, en contenu du lieu, passerelle enjambant une rivière; chemin de campagne dénomme des oiseaux, passe entre les haies et sous-bois des champs; gargote au bord du fleuve où mange dans nuit, sous la tonnelle, au son des grillons et quelques... mais seul, le contient: le platane – ramène à l'image toujours que je décide ne plus vérifier. L'olivier en moins donne la reprise du réel, fin de l'écart mémoriel, par le jaune-vert acide des feuilles en perçu aiguisé de la surface couleur de toutes choses... surprend. Dans le sombre complet, le dos à la maison, j'allume une lampe derrière moi, me prépare à la posture en regard de nuages rose jaune sombre: une masse.

7. *L'ascension*

D'abord sur le cou, le mordant du cuit en piqûre de l'après-midi, des rues, en partage d'ombre et soleil, en vif, je choisis, pour la marche, dans l'impulsif du départ, l'itinéraire en hésite, l'estime des distances, la reconnaissance pédestre, du refus de trajet collectif, aux suites de ruelles entortillent, le chemin bifurque, d'impasses en retours, reviens ou s'enroulent, de maisonnettes à l'architecture sans pareil, le communique la chaleur des bras aux aisselles, en dureté progressive des muscles, le sac à dos en calorifique. Dans le parcours maintenant étale du bord de la nationale en rien à voir que persiste seul l'effort de la marche à la rythmique assumée du vers devant, sans cesse au, repos à, destination, sans faiblir, sens chaque, muscle pour: éprouve le sentiment de continuité infini de chaque geste. Le départ des routes, les chemins de montagne, l'ascension émerge, en apparu d'un, d'encadre de deux pentes, la mer, du milieu du fragment, en compose l'instantané, l'île, détache de l'eau en base de brume, image la vision mythologique des îles. Plus haut, le continu de l'ascension, visionne la mer à l'éloigne maximal du visible horizontal, le ciel surface l'eau, de gris-argent mouchette de bleu cobalt, du ciel se regarde des nuages filtres tachent, obscurcissent, des roches détachent en acéré brillant gris, du vent encore. D'autre promontoire, sans ébahi, le port en contrebass, de bateaux, des gens, au relève de la tête évanoui en panoramique de la somme de paysage modifie de la lumière en approche nocturne. Un absolu commun – Pétrarque en souvenir – saisit toujours seul

en haut où dit corps disparaît, hors d'atteinte à l'annule du sentiment de solitude, en calme du total plein, en oublieux par la vue, offre l'absence de pensées, en nul mouvement, sans envie sinon que n'effectue un geste et. Le repart à l'énergie du réchauffement des muscles dans l'effort repris de la marche, au rythme retrouve sans interruption sur des kilomètres que n'arrête : au soleil perpendiculaire projette, mon ombre sur un mur rose – soutenu violent – de la couleur de la lumière à celle du mur à l'image du corps surprend de l'éruptif brutal de ceci, l'apparition, ne comprend mais s'effondre en sens, dans le banal de la marche, un moins qu'une seconde révèle.

10. L'odeur de nuit

Dans l'instant, quelques secondes après, l'identifie, du passe, au moment ne notifie, la reconnaît, cette, la maintient, si nomme, perçoit, en force, définit de l'attache au temps, unique : de nuit – à l'endroit n'importe – en dehors de saisons ? Lie à elle, de l'expérience d'elle retrouve, vient : une plante aromatique – ou plusieurs – en deux éléments d'ajoute – une trace, résistante : la chaleur du jour, résiduelle, en notes persiste, du jour reste l'estompe, sans remarque en diurne, résume le dense, en effleure, par la différence désigne : le familier – se modifie en chimie de l'écart atmosphérique, aménage, dans le baisse calorifique, sa substance vivifie, plus du mobile, la brise donne, perçu du frais de l'heure, en neuf, n'appartient qu'à – ni le jour, en moins même que le matin avant l'exhale – le soir en vient, ou, s'explique perceptif, non d'un mais en nombre par mélange, la température dit : s'éviterait ou s'effectue, l'arôme. Sans doute, que leurre l'involontaire mémoriel – l'estival enfantin en revient et le retrouve s'effectue après l'occlusion persistante de la cigarette dans le bref interrompt d'une heure saisit encore unique par bouffées. Ou, l'illusionnisme du lieu provoque le sensitif en obligé suggestif. A moins, le s'établit en deux, du lieu en l'instant isole le particulier géographique.

13. La tension

Tous ces jours, soit dans l'isole du même, ou l'esseulé du contemple naturel – du paysage en identique effet par écran, n'est en soi – ou le déambule pavillonnaire revient semblable en désert. Tous ces jours, sans doute l'émotif soudain de précédent implique, ce de la tension sexuelle impose. Tous impulsent le retour à l'urbain en décide exploratoire enfin en seul : de la ville. La marche redit en fond de l'émerveille – à guette l'habituel oppose de

l'approfondi du sensitif en peu – ce perceptif multiplie de toutes, les augmente en bombarde à mesure du progresse: l'anime des rues et l'insignifiant des actes de chaque – un ethnologue ou misanthrope? Au fur du naturel de l'obsessif repris en évidence du guet que fixe aigu: une jeune femme dans une cabine téléphonique (exemple), en même monte dans le bus que moi, reprend assis de l'observant en détourné ou de quelques (rapides) faces perçants – efforce de ne pas regarde – sort du bus et: dans le vite du défilement simultané de mouvement d'elle et la suite prolonge l'observation du pas vu par la position respective et l'intimidé du face à, vois: cheveux descendent jusqu'aux fesses, petit haut en coton laisse l'apparaître de ventre et taille, colle à la poitrine et dessine ferme... de reste n'importe le descriptif (anecdote) – sinon que l'inhabitude donne le frais perceptif, ce qu'autrement ne se remarque – mais de l'évidence sexuelle affiche, en multiplie de l'immerge citadin de décolletés en nombre, encore de visions de toutes en chaque courbe des seins en visible, jambes nues à jupes fendues et l'inimaginable de sensitif là préfère l'évite – la cause du motif rompu et d'un trop sentimental – car ne peut se comble ce, soumet qu'au voir, l'insupporte de l'abstenu prolonge: de tout ce que je peux, imagine. Et se conclut de chaque ramène en ombre permanente du motif albertine, cause le choc du remémore sans fin de l'assouvi.

16. Pierres tombées et glaïeuls

L'assis d'équilibre sur l'arête d'un rocher en deux de elle le domine haut à l'étend loin de mer que le résiste au vent du pousse et plaque étouffe ce force du bruit blanc que fait l'isole et ce même de l'autre en sensations, suppose. Long du sentier de garrigue, un arbre mort mène le simule de l'enchanter dans l'instable assure de la pose où, du même, revois en contrebas le singulier d'un cadre que mémorise: le concave haut de l'horizon à la pente en surface vert de gris que de blanches vers craie pierres parsément, centre un olivier en seule de verticale à ne comprend mais sens l'évidence, impressionne – une émulsion. Lors de marche par la voie ferrée dans le prolonge de rails et l'alterne au successif de noir/lumière que les tunnels installent, à l'immerge au jour du viaduc que suit le premier va le tend du fixe de l'un à l'autre, surprend de son visage en moi que constitue en assourdi du balaye latéral de souffle en surimpression des gris de ciel et roches, amène l'empoigne du bouleverse en trop dans le corps que s'expulse par le force musculaire, nécessite. La reprise de route en vent qu'assourdit encore, à sentiment d'isole de la distance de chaque, accentue dans le précède ou suit d'elle, allons intense encore de tunnels et viaducs à l'atteinte du long Pierres Tombées et Glaïeuls, poursuit le communique de passion à l'augmente atmosphérique

enserre – du ciel en fond tenu et l'enveloppe venteuse – ne résiste que le leurre du vent en bruit de train, le son résonne de pas sur ballast et le reste rien du tactile d'elle de sa main, en suppose à un sépare que la marche seul en noir s'estompe par l'acéré de rails en courbes, à la sortie projecte.

17. Définitif de lumière

Le condense vit de suites interruptives éphémères de situations où l'inattendu s'image en fugitif: de dos en silhouette, une, l'ensemble de plis droits et courbes en drapé de sa jupe – longue rouge – l'aplomb trace d'un corps, modernise le déhanche de Puvis de Chavannes; le soulève brusque d'un pull – lors d'elle allonge – au dévoile que naît de poitrine ce raffine de blanc à dentelles juste saisi, cesse, en début d'ébauche suffit l'éclat; le nu debout d'elle tandis que sers, au tactile du plein en contact, à l'observe de reflets, par-dessus l'épaule de son dos et fesses dans la laque de l'armoire, maintient l'image en loin fixe d'une plaque photographique ancienne. À ce théâtre sur la ville au balcon, de l'observe prolonge de la forme de visage, encore de face plus de celle et couleur de ses yeux et le trouble transforme en synchrone progressif du jaune-orange sur vert à orange-beige à beige-rose au rose total, désigne le juste moment d'apothéose en définitif de lumière avant fin d'elle, correspond le trouble simultané de l'évoque d'ancien, alors, de regarder ne le sais que; la marche de ville en tombée de soir, le chemin est l'augmente tension de désir manifeste, prépare le suit de folle qu'empare: le soulève de valse imprévue et cris et faux brutal de touchés en signe du ressent et le pas du prononce même si presque de chaque. Au départ, si seul ne reste, quelque difficile de l'immerge d'absence renvoie l'irréel du croît s'est passé, s'est. Si me tente le souvenir dans la faculté de l'image du visage à faire en mental alors, m'échappe, n'ai d'elle que le flou du sans fixe, brouille d'immédiat, tente la sensation mais ne forme même quelques traits, si unique que le général formel d'attitudes et vêtements. Suppose que ce produit par le trop de l'attentif prolonge, fait l'empêche du représente par ne consiste plus que les mots en notes de sensations lors que l'observe sur la terrasse de vert-amande des façades et volets car ne tente l'image naturelle mais seul à partir de l'allongement des yeux, formes et couleurs, donc un sans contour au trop particulier détail – en contraire du souvient du général et global – produit la rage de n'y arrive, augmente le distant d'elle au moment.

Jean-Baptiste Naudi

VIVE LA THALASSOTHERAPIE! *ou Les Mots disent toujours la vérité*

Dans un destin alloué, l'épervier-destrier fond, fond, à la musique des « P'tits
Champs », et c'est comme cela, pourpre et le reste
Au revoir – je dis en riant– au revoir
Qui sait où je dors – pas toi – dans la peinture croupie et sucrée du nouveau
piano, son nouveau piano Point Virgule

Un fugitif partisan de la fuite en arrière Un chantonneur gai qui a perdu sa maman
Traduit de l' par X.Y.Z.
La porte est fermée

cotonneuse
filandreuse
blameuse
chieuse
cafteuse
radiouse
girofleuse
cascadeuse
miteuse
mitrailleuse
blablateuse
déchiffreuse
vaseuse
rimeuse
pègeuse
mangeuse
de calumets
églogueuse
pisseuse
fameuse et fumeuse Déesse carnivore.

« Oh! Mon Dieu! »

– « Qu'est-ce que c'est que ce regard éteint ? » dit-il

– « J'ai perdu mon porte-clefs » dit-elle

PROSES, à l'envers, ça fait SESORP, mais ça fait aussi POESIES (en chuchotant j'ai menti)

Je n'avais jamais remarqué avant que chez ces gens-là deux points-tiret-parenthèse fermée c'était le bonheur

Ni même dois-je le dire que deux points-tiret-parenthèse ouverte c'était le malheur

Ils ont un VALHALLA de communiant en droit des affaires (option hypothèque des clous pour prédestination éternelle) et je ne met pas de point

– Non mon cher, pas une Saison, une Vie...

LES MOTS DISENT TOUJOURS LA VERITE

Où Sarpédon Pithus sonorise :
Que ma voix te ramènera de l'enfer.
Pugnace, l'écrit du jour de réalité.
Olibrius du Tonnerre, sois.
Épilogue inachevé : libert...

Où Sarpédo Pythus, préparateur de mots, originaire de Monffaucon, s'écrie sans cris (facile!) :

Que ma voix te ramènera de l(es)' (E/e)nfer(s)
Pugnace, l'écrit du jour (mais aussi de la nuit, de réalité (cf. Reality Show
Olibrius du Temps, erre.
Épilogue qui commence : lib...

Où S.P.dit :
Reviens.
Combats.
Marche.
Libère.

LES MOTS DISENT TOUJOURS LA VERITE OU CONTROVERSE AUTOUR DE MA
REVOLUTIONARITE

Ils ont tous des dieux et des maîtres. Ils ne demandent que ça...

Mais ne serai-je pas un fruit contingenté, et même si je me sais non-prophétique, j'espère que je ne suis pas un être qu'ils désirent parce qu'ils voudraient des ennemis.

Je ne me veux pas ennemi, je me veux peste, je suis peste, la Peste.

Une peste bubonique et excavatrice, tortionnaire et cruelle, rageuse et fiévreuse, malsaine et glauque, celle que l'on craint, dont le seul nom évoque la peur, la crainte, TIMOR PESTA, celle qui glace le sang par sa seule éventualité.

Je voudrais qu'ils me craignent mais ils se foutent de moi, je ne les fais pas même rire.

Ils ne me voient pas...

Je voudrais que mon regard les terrasse, mais pas même une once de peur dans leur yeux... Je suis pour eux une chose curieuse.

Un être hagard.

Sans le pouvoir d'Asgard.

Sans rien.

LES MOTS DISENT TOUJOURS LA VERITE, un point c'est tout.

Cette nuit, mon lit était sur la place du Panthéon. Les gens me regardaient dormir en flânant. Nul besoin de préciser mon absence d'indisposition.

Dans une foudre, l'épervier vint.

Longtemps il m'a regardé.

Longtemps pour un oiseau.

Longtemps.

Et il est reparti.

Pas de cadeau.

LES MOTS DISENT TOUJOURS LA VERITE OU LA RAVISSANTE PETITE HISTOIRE DU DENOMME BATEAU

C'est l'histoire d'un homo sapiens qui s'appelle Jack Bateau, et quand on s'appelle Jack Bateau, pas besoin de palabrer, on est déjà héroïquement mythologique.

LES MOTS DISENT TOUJOURS LA VERITE OU MODESTE PROPOSITION POUR UNE NOUVELLE MANIERE DE SE SALUER ENTRE COLLEGUES DE TRAVAIL

Il s'agissait pour le jeune homme de se glisser à nouveau dans l'ancre du vieux maître, enfin de mieux percevoir, si ce n'est percevoir, tout du moins tenter, ce qui, dans une existence somme toute liée, que dis-je liée, scellée dans sa plus pure quintessence à une volonté telle qu'elle lui avait été décrite par celui-aux-cheveux-rouges, pouvait être mis sur les bras d'une part, il faut malheureusement ordonner une réponse qui ne peut l'être qu'abâtardie, de ce qu'on appelle dans la tradition judéo-chrétienne la culture, ici considérée plus d'un point de vue d'hagiographe parapsychicien que d'un autre point de vue, ou d'autre part, de ce qu'il a bien fallu supporter depuis maintenant de longs siècles, et qu'il est devenu usuel de nommer la nature propre de celui qui cause tant de soucis aux misérables phycocytères, l'homme, dans son sens d'être humain résidant, par moments, sur la planète que nous appelons très stupidement Terre, à moins qu'il ne s'agisse, comme le subodorent certains sensibles au sensorium hypertrophié, d'une machiavélique coordination des nouveaux technocrates avides de surdéterminations comme de probabilismes, entendus comme les résurgences constitutionnelles du panpsychisme délesté de trois entités fort distinctes : la sagesse (au sens philippique...), la souveraineté (dans une approche critique et anhistorique), et la subsomption du sujet-moi, univocation thétiqne de la double nationalité, ce à quoi, sans vouloir contrecarrer les usages et les mœurs de nos plus brillants pélagianistes, on pourrait aisément ajouter l'opinion de la majorité des pédologues quiétistes et schématiques, à savoir que la transcendance s'exhale dans la verbomanie voluptueuse du vouloir-vrai vitaliste, volitionique et vertueusement indépendant du visum marc-aurélien. Je crois que je n'ai rien oublié.

Tony Lopez

Quand tu rêves...

Leurs boîtes peuvent ressembler à des cadeaux
Mais les barres te donnent le poids
De cette émulsion solidifiée,
La marque moulée en négatif.
Elle se renverse et ferme les yeux
En couleurs soyeuses et excrémentielles –
Soit trente livres de chocolat
Parce que c'est sucré et plus facile à gerber
Ça fait des taches de sang sur la porcelaine vitreuse.
Et le premier signe de cette anxiété
Est de faire une demande au fonds de solidarité,
Des jours qui se suivent comme ça :
On pourrait aussi bien rester couché.

Du rouge ombre ses pommettes,
Les yeux élargis de franges de nylon,
Minois blond, étonné. Elle aime
A marcher droit devant à travers le parc,
Fait quelques pas en courant, se risque à ralentir.
Petites bottes de cuir blanc et minijupe.

S'enferme quand il n'y a personne
Pour essayer les jeans trop petits.
Déjà allongée sur le lit
Quand le visiteur entre
Une gravure de Patrick Proctor
Intitulée *Mon Gardénia*.
De légers plis sur la peau des lèvres
Se dressent fièrement à la surface
Du tissu étalé jusqu'à la douceur
D'une émotion juste solide
Moulée dans un bloc de parfum
Pour lui donner des vertiges
Comme des huîtres fendues.
Des points de caviar sur la crème aigre.
Des cèpes séchés qui ont macéré toute la nuit.
Céderas-tu ou non?

L'image du corps passe
Des publicités au regard de la rue
Jusqu'en haut des coutures tissées dans le nylon.
Je suis une formation émergeant
A l'intérieur de ce monstre de cellulite où
Ce qu'on avale devient corps instantanément
Et doit se payer en privé
En s'appuyant sur des carreaux blancs parfaits.

Elle se promène et tourne et se promène encore un peu,
Voit sur qui son regard désirant
Pose un éclat spécial ;
La magie svelte de la beauté assoupie,
Enveloppée de fourrures, touchée par la neige.
La démarche légère, elle avance
Sur un ruban de dalles tip tip tip.
Une dactylo travaille tard, rentre par la ligne South East
Dans sa propre classe, à la maison, apeurée
Met de la nourriture dans des récipients pour micro-ondes –
Comme tout père qui a une fille
Craint le monstre perfide et ivre,
Tapi dans son antre, empêché,
Qui peupla le reste de l'île de sosies.
Ainsi ils attendaient dans le jardin
Sous l'ample vigne, secrètement,
Craignant la face du singe dans le miroir.

Ainsi étais-je juste à cet instant cloué
D'étonnement par un cerisier en fleurs
Si chargé de fleurs,
Les pétales roses et blancs
Mouchetés de rouge, tombant sur les épaules
Qui brillent sans bretelle pendant un jeûne de cinq jours,
Mâchant des coupe-faim enrobés,
Gomme à la nicotine, masse liquide parfumée
De colle à l'algue et de fibre de pomme.

Sur le sentier forestier où les primevères pointent,
Un coureur passe au bord du champ visuel.
Des sortes de minces jambières de tissu,
L'estomac rentré, ressemble à rien.
Une partie des lèvres enlevées

Ou cousues ensemble avec un tube ou roseau
Inséré pour aider l'écoulement des fluides.
Des fils passés pour fixer les mâchoires
Après chirurgie, seulement de la nourriture liquide
Par un tube ici inséré
Et ouvert au moment du mariage
Avec un couteau, ils sont moins nombreux à rechuter
Après ce nouveau régime.

Un homme en oreillettes et salopette
Débroussaille du cerfeuil sauvage dans l'ombre
Des jacinthes et des têtes de serpentaires fritillaires
Dans la prairie replantée de fleurs sauvages.
Une corde de nylon traverse les tiges pleines de sève et juteuses
Arrangée en clairière auto-fécondée,
Avec un geste chirurgical adroit
Laisant une bouffée de pétrole dans la brise.
Des visages affamés dans l'enclos regardent
Des réclames multiethniques à la télé.
Les traits parfaits remodelés sur écran,
Des sacs de secours alimentaire entassés au bord du quai,
Un convoi de camions calcinés sur la route.

Qui dit que blanc signifie innocent ?
Sucre et vanille une idée espagnole
Qui garda cent ans le secret
Volé à la cour de Montezuma.

Traduction Chantal Bizzini

Tony Lopez, poète anglais, a publié de nombreux livres et des plaquettes de poésie, parmi ceux-ci: *Abstract & Delicious* 1982, *A Theory of Surplus Labour*, 1990, *Stress Management*, 1994, d'où est extrait ce poème, et *Negative Equity*, 1995. Son premier recueil paru aux Etats-Unis est *False Memory*, *The Figures*, 1996. Deux livres: *Devolution: New and Selected Poems* (*The Figures*) et *Data Shadow* (*Reality Street*) sont parus en 2000. Ses écrits prennent place dans des anthologies: *Conductors of Chaos*, Picador, 1996, *Other: British and Irish Poetry since 1970*, édité par Richard Caddel et Peter Quatermain, Wesleyan University Press, 1999, ainsi que *Twentieth-Century British and Irish Poetry*, édité par Keith Tuma, Oxford University Press, 2001. Il a reçu le prix de poésie Wingate pour son long poème *False Memory*, en 1996-1997. Il enseigne la poésie à l'Université de Plymouth, en Angleterre.

ADA LOVELACE BYRON
STACY DORIS
HENRI LEFEBVRE
SYDNEY LEVY
GESSICA REICHMAN
VICTOR SERBSKY
FARHAD SHOWGHI
SEBASTIEN SMIROU
ANNE TALVAZ
CHET WIENER
+ COSMETIC COMPANY [R]
AVEC MARI E. DARRIEUSSECC
ET NICOLE TRAN RAVAN

2001 / n° 19



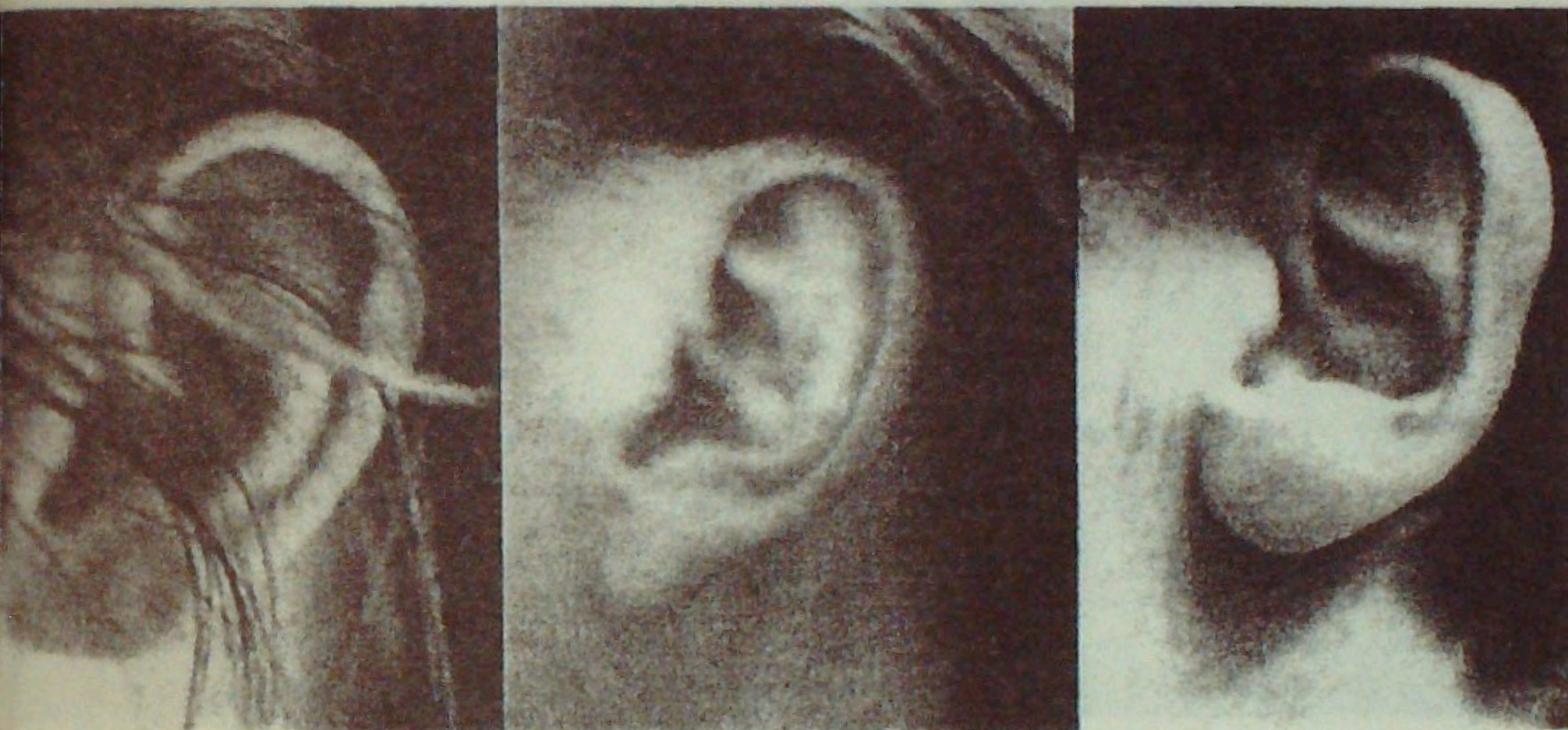
Liliane Giraudon
Henri Deluy
Jean-Jacques Viton

32, rue Estelle
13006 Marseille
Téléphone et fax :
04 91 80 39 18

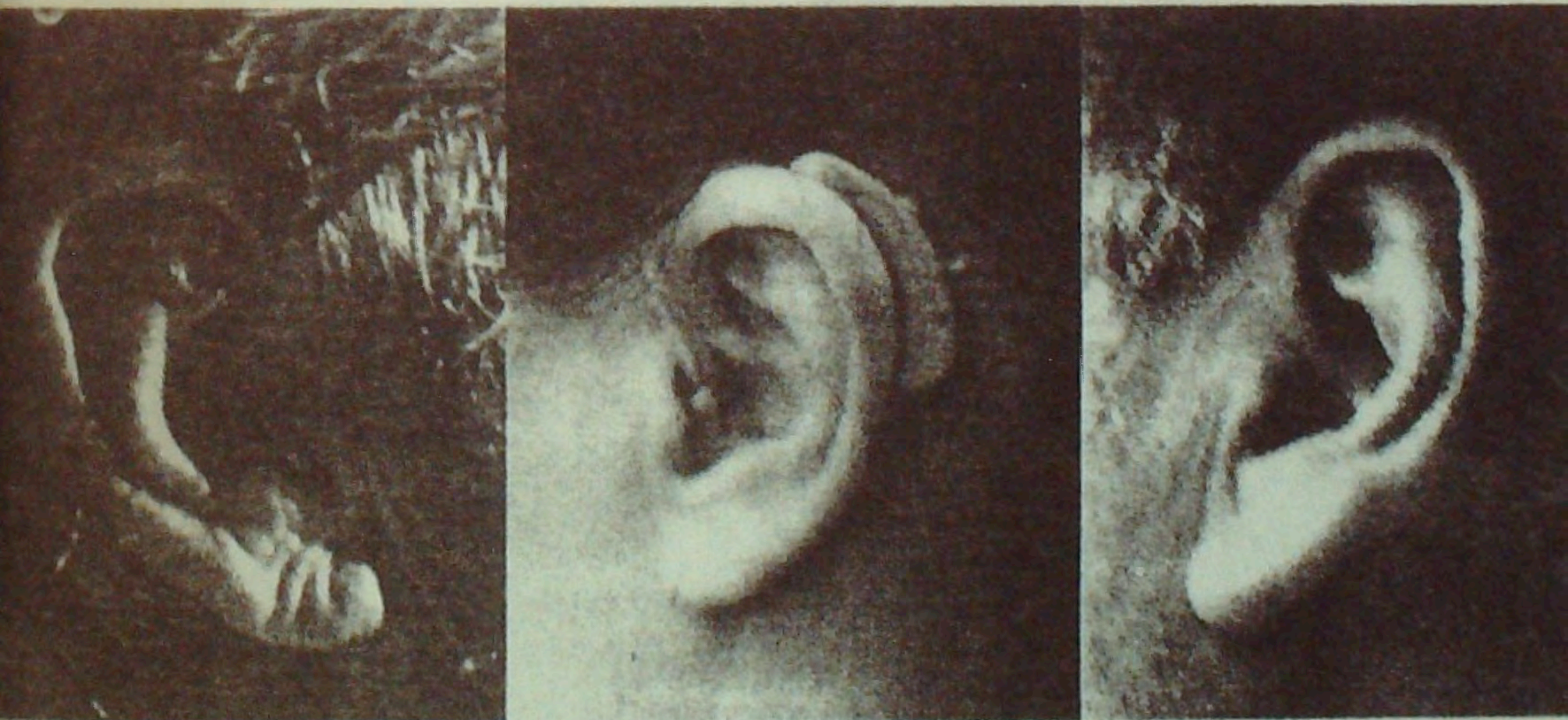
Abonnement :
2 numéros
23 € / 150 francs

makhâzin

Les OTORIGÈNES



Série d'otoportraits de feuilles de poètes
en désordre J. B. J.-F. B. C. L. F. G. -L. B. H. P. C.



Il y a un otorigène caché. Comment le reconnaître?

Réponse : à son protégé-feuille en plastique

Chamue

Jardinière. Serre.

Pétiolée

Citée

Épi/grammes.

Marée/cage.

Limbes. Fleur t'es...Enfourir

Pincer

Effeuille



Je.F.B.

Ph. C.

Fr. G.-L.

Ju. B.

Cl. L.

Ba. H.

Ramée



In/sinuée

Comée

Escarpe-pin.

Gemmation.

Cueillette. Silons.

Tonne: "Elles!". Inciser

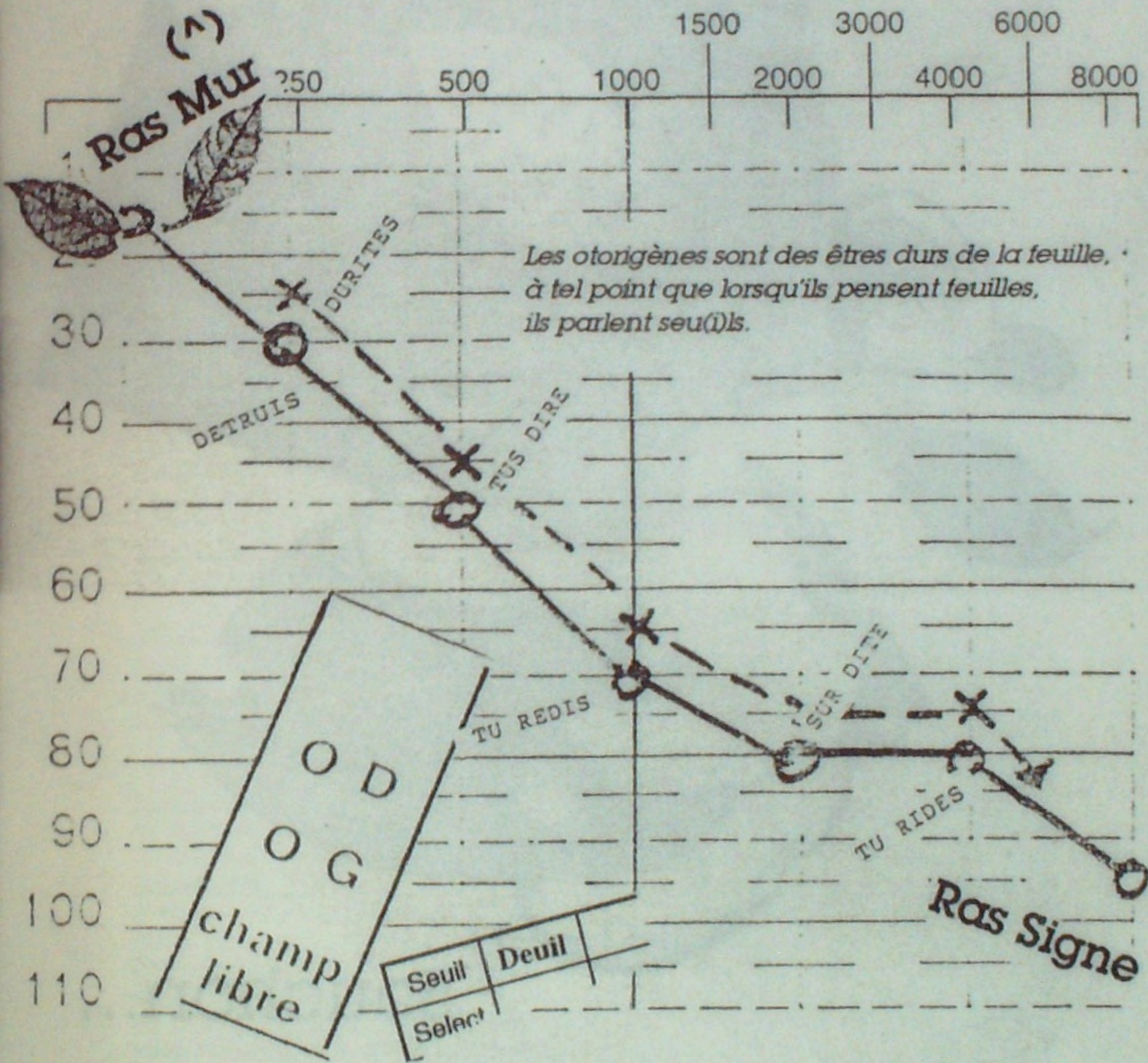
Pot. À gra/effer

Creuser

Les OTORIGÈNES

Claudie LENZI

Peuplade à mutation invisible.
Elle se développe dans les limbes de l'Antre-deux, sur un arbre à gène à logique interne, au milieu des végétaux, plus particulièrement ceux à feuilles dures et surs.



COA-COR = INDICE "0" =

Quoi ?
Corps...

Les otorigènes se génèrent grâce à la prolifération d'une unité feuillue, localisée en désordre à l'intérieur d'unités secondaires nommées:

"Durites", "Tus dire", etc...

Toutes ces unités s'assemblent en noeuds de mémoire persistants.

"Conduit !!!"



Bouchon...

EMBOUT / (R)EILLAGES...

à claire voix

Actualités, chroniques & notes

Michel Deguy

Michel Plon

Liliane Giraudon

Nadine Agostini

Christophe Marchand-Kiss

Dominique Buisset

Véronique Vassiliou

Jean-Pierre Cometti

Didier Garcia

Yves Boudier

Bruno Cany

Henri Deluy

Michel Deguy

Un serial killer : Henri Meschonnic

Henri Meschonnic a encore frappé. Je demande la levée de son immunité.

Mon article est terminé. Son titre l'épuise et la première phrase résume son propos. Mais faisons un peu durer le déplaisir.

*

Un jour à Munich, c'était un colloque il y a bien longtemps (quatre ou cinq lustres), à l'invitation de Michaël Krüger et de la revue *Akzente*, il arriva ceci que Henri Meschonnic en train de discourir fut interrompu par Pierre Pachet, qui, se levant brusquement de sa place, indigné, lui lança du haut de l'amphithéâtre : « Henri, arrête tes conneries ! »

Hélas, cette injonction ne fut pas obéie, on s'en est bien aperçu. Meschonnic sourit suavement à son habitude, et reprit de plus laide. Et cela fait trente ans que ça dure ! J'ai autant d'anecdotes que vous (ne) le souhaitez (pas), après ces décennies d'Université (Paris 8) et de « vie littéraire » ! Je pourrais vous raconter des soutenances de thèse où le professeur Meschonnic foudroie l'impétrant parce qu'il s'appuie sur Genette ; ou vous rapporter telle meschonniquinerie de couloir, celle-ci un jour de rentrée : « J'ai lu Husserl cet été ! » (sic). Ou, plus récemment, ce rapport qu'on me fit au Caire où je lui succédais pour une conférence à l'Université : « Meschonnic est venu en Égypte pour parler deux heures contre Paul Ricœur, à la stupeur générale. »

Meschonnic ou la nuisance : comment le mettre hors de cet état, c'est la question. La liste des victimes (indemnes) ne cesse de s'allonger, de Husserl ou Heidegger à Benjamin, Jabès ou Berman ! d'André du Bouchet à Derrida ou à votre serviteur, et à tant d'autres. On me dit que son dernier, chez Verdier, passe la démesure. La bibliothèque est en larmes ; carnage à l'Université, dans les colloques, les rencontres...

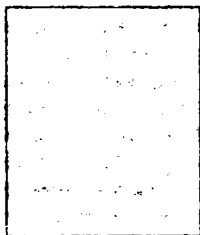
Quelques voix se sont élevées, trop timides : Hedi Kaddour dans la *NRF*¹, qui a su replacer Meschonnic poète dans la jolie postérité de Samain et de Géraudy (*Toi et moi ; Elle et lui*). Fabienne Durand-Bogaert dans la revue *Critique*², mais trop timide qui n'osait pas imputer à « l'incompréhension ou à la méconnaissance » de Henri Meschonnic ses tentatives de meurtre (sur Steiner, sur Serres, et tutti). Il faut oser. Tout récemment (octobre 2001), il y eut à Beaubourg une joute à l'occasion de la nouvelle traduction de la Bible (Bayard), entre Roubaud et Meschonnic : il arriva ceci, de pas si étrange pour qui connaît le comportement de la personne Henri Meschonnic, qu'il fit la *victime* ce soir-là et capta la faveur d'un public ignorant, au point que Roubaud fut contraint de s'exclamer que l'Agresseur titulaire et ordinaire, c'était Meschonnic. Il faut savoir qu'Henri alterne une paternelle bonhomie *orale*, frisant la modestie, et une outrance *vésanique*, scurrile et suicidaire *écrite*. C'est le chaud-froid (le brûlant-glacé) du parano. Le *cas* intéresse la nosographie, et c'est un œil clinique qui peut seul relire sans rire la quatrième de couverture de sa récente traduction des *Psaumes* intitulée « *Gloires* ».

Je cite : « Voici le vocabulaire (de la Bible) débarrassé de son académisme pieux. » Quant à sa syntaxe, elle « *n'était jamais passée* en traduction ». Car « ce qui fait la force

du texte (= la Bible) *disparaît* dans les traductions qui ne se posent que des problèmes de sens ». Et le héraut de sa propre traduction proclame que « la vérité du religieux /.../ détruit sans le savoir l'objet même de son adoration » !! ajoutant : « ce malheur touche *toutes* les traductions confessionnelles ». Et enfin « Ici (= dans ma traduction) c'est comme si le rythme de la Bible *entraîne enfin* dans notre culture » !!!? En *gloire* en effet. Car il n'y eut jamais de « Gloires », mais les *Psaumes*

Voici donc ce que je me proposais de composer :
un

Avis aux Rectorats



Cet homme est recherché...

Et le rappel des faits incriminés, motifs d'inculpation, eût consisté seulement en citations – enchaînant par exemple avec celles dont Kaddour fait exergue pour son article : « Les rues sont pleines de structuralistes en civil ». Diable, quel talent! Quelle prouesse de pamphlétaire!

– tantôt d'aménités publiques, comme celle-ci perçue par de nombreux auditeurs au Québec en 1979, et qui aurait pu conduire son auteur au tribunal : « Il y a dans l'œuvre de Pierre Oster des éléments tels que l'on peut dire qu'il mit ses pas dans ceux des assassins de Polivanov et de Mandelstam ».

- tantôt, et principalement ici, de prélèvements au hasard dans ses publications. Dont ces quelques échantillons : à propos d'Antoine Berman : « Se détourner de la poétique ramène inévitablement à l'herméneutique et à Heidegger, comme il apparaît chez Berman. Position faible et affaiblissante; celle des idées brouillées. Encore un test de l'acritique contemporaine. Ce n'est pas impunément qu'on méconnaît la réussite de la poétique. »

Voici maintenant le paquet pour Derrida :

« C'est dans son sens mou analogique que Derrida prend la traduction (sic) /.../ Les voies de la philosophie sont impénétrables » ;

le bilan de Heidegger :

« Heidegger rejette le sujet psychologique, mais il n'en connaît pas d'autre (sic). Il reste sur ce rejet. Et le super-sujet devient la langue. »

Sur Mallarmé dans le numéro anniversaire du *Magazine littéraire* de 1998, un pot vraiment pourri de sottises belliqueuses en particulier contre Rancière et son beau *Mallarmé*.

Mais je suis déjà las d'avoir recopié ces insanités et j'aimerais savoir abrégé comme fit Pacht. Tellement las que je ne les localise pas bibliographiquement : vérifiez, pour vous ennuyer autant que moi!

Car c'est ce qui m'arriva! Je me suis arrêté, accablé comme Flaubert, parce que l'instruction de tout le sottisier contraindrait à (re)lire tout Meschonnic, et le florilège serait presque aussi volumineux que son œuvre. Un moment je m'encourageais en songeant : « Est-ce que *pour une fois* le ridicule va tuer? » Peut-être...

Insurmontable ennui. Je me borne en fin de compte à ce roulement de tambour : tout lecteur qui aurait le courage de collecter les « propos assassins » de cet auteur pour sa mise en examen, est prié de s'adresser à la revue. *Poésie* offre une récompense pour les plus remarquables de ses sentences.

Henri Meschonnic est l'homme qui écrit de telles choses — qu'on ne tolérerait pas d'un étudiant aux concours. On dit des professeurs qu'ils interdisent qu'on fasse mention de tel ou tel auteur ou théoricien dans les copies, qu'ils jugent nuisibles ou avant-gardistes ou « trop philosophiques » etc., etc. Et on supporte sans broncher dans la sphère sérieuse de l'Université, dans les milieux « académiques » au sens intéressant du mot, et, plus largement, dans l'aire de l'intelligence littéraire en général, les dégâts causés par cet irascible intarissable Louis de Funès de la « critique »...

Car comment *écrit-il*? J'espère que des analyses, des « micro-lectures », étudieront de près ce que je traite ici en fatras fatrasique. Pour moi : la barbe! Je ne dis rien de ses poèmes, et me contente de souligner les traits les plus grossièrement apparents :

La phrase nominale : la saccade meschonnicque, asyndétique, ataxique, concentre l'intention de nuire : boules puantes; venin condensé. Henri Meschonnic « décor-tique » ; il déchire en mille morceaux les textes de ses petits camarades¹, parfois de ses grands aînés. Il picore, il dépiaute, il se couvre d'épluchures, de confertis qu'il tient pour des citations! Singe parmi ses noisettes (tiens, j'écris comme lui!).

Son texte est une corbeille à papiers.

La phrase titube, s'étrangle, ricane, pilorise, s'écourte, se suicide entre deux citations : on ne peut donc la citer.

Sentence, suivie de fusillade. Bruit de pétoire dans les chapitres cimetières. L'*index nominum* de chaque ouvrage est un charnier, un mur de la honte.

Réfuter Henri Meschonnic, ce serait, selon le mot de Barbey, entrer dans les écuries d'Augias pour y ajouter.

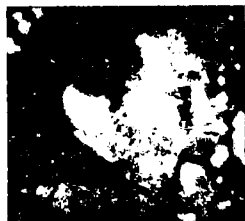
Je reste donc à la porte. Cela obligerait à remuer toute cette rangée!

À Dieu ne plaise (Il avait commencé par « Écrire Hugo » ! Je lui avais dit : « Mais Henri, c'est déjà fait! »)

1. N° 458, mars 1991.

2. N° 643, décembre 2000.

3. Pour mon tome I de *Poésie*/Gallimard, cette chance donnée par l'éditeur à un jeune poète, Georges Lambrichs avait voulu une préface — et l'avait demandée à Meschonnic, alors aussi largement inconnu que moi. Je fis l'erreur d'accepter, bien que je me fusse étonné *déjà* de sa manière et matière : un crépitement de citations; comme un de ces colliers de petits bonhommes de papier que les enfants se font d'un coup de ciseaux. Trois heures de travail. La relisant plus tard pour une réédition, je demandai sa suppression. Quelques années passèrent, et du coup (de pied de l'âne), j'eus le (non)-étonnement de trouver dans le n° 114 de la revue *Littérature* - Larousse consacrée à mes livres la post-face cette fois de Meschonnic à mon travail, et son aveu de *mépris* et de rancune. Même procédé, même saccade, une exposition de prélèvements, mais maintenant d'échantillons jugés suspects ou infects. Depuis, bien d'autres sont passés au hachoir. À qui le tour?



MICHEL PLON

LIBRES ASSOCIATIONS

Aline Tauzin,

Figures du féminin dans la société maure (Mauritanie),
Karthala

On voudrait pouvoir revivre les minutes et les instants d'avant, lorsqu'il n'était encore que 8h46, 8h47 etc., ce 11 septembre 2001, lorsque pour nous rien n'était encore arrivé mais que sans doute, pour les passagers des avions fonçant vers la mort, quelque chose d'indicible se déroulait. Aujourd'hui, trois semaines après, qu'on le veuille ou non, c'est déjà du passé et l'on ne peut pas ne pas se demander ce qu'il restera, en décembre ou en janvier, lorsque paraîtra cette chronique, de l'émotion ressentie? Que restera-t-il de cet horrible fracas dont les médias, télévision en tête, nous ont fourni les images à satiété en se chargeant par ailleurs de la bande son sous la forme de commentaires allant des plus saugrenus aux plus judicieux, première vague bientôt suivie des réflexions, opinions (libres, cela va de soi), débats, rebonds et idées de tous ceux, ils ont été et seront encore nombreux, auxquels cet impensable a inspiré une pensée.

Il a été dit, entre autres choses, que rien, pour certains qui estimaient devoir raison garder il ne s'agissait là que d'un espoir, que rien ne serait plus jamais comme avant. À voir! Comme si, en matière de cruauté, de brutalité et de destruction, il n'y avait pas des antécédents dont l'ignominie eut dû faire limite. Faut-il rappeler ici, au risque de paraître lassant et démuné de toute pensée un tant soit peu novatrice, qu'il y a un tout petit peu plus de quatre-vingts ans, Freud identifiait l'existence, à ses yeux prépondérante dans le fonctionnement du psychisme humain, d'une pulsion de mort susceptible aussi bien de se manifester à l'encontre de celui qui en est le siège, le sujet (aspiration à un retour à l'origine et recherche permanente de l'intangible, du même) que d'être dirigée vers l'extérieur, vers l'autre, les autres, les différents, Freud parlant alors de *pulsion de destruction* (à relire, en ces heures sinistres, l'*Au-delà du principe de plaisir*, texte difficile mais capital, ou encore, le *Malaise dans la culture*, ouvrage d'un abord plus aisé et d'une indiscutable actualité). Le scepticisme de Freud – à distinguer d'un pessimisme de bon aloi qui ne manque pas de mettre en jeu quelque chose de l'ordre de la jouissance – l'a toujours conduit à considérer avec beaucoup de circonspection l'idée d'un quelconque progrès (Lacan pour sa part récusait l'idée même de progrès) de l'humanité sur la voie de la paix et du dialogue (que l'on relise, encore, ce texte fulgurant, *Pourquoi la guerre?* échange de lettres avec Albert Einstein publié en... 1933). Ce qui est inédit, ce qui est susceptible d'avoir des effets psychiques encore difficilement identifiables, ce sont les techniques, la méthode, l'avion civil et ses passagers utilisés comme arme, comme projectile (on pense alors, bien plus qu'aux films catastrophes et autres bandes dessinées qui avaient anticipé l'événement, à l'idée, en quelque sorte symétrique et tout aussi atroce, de *bouclier humain*) et plus encore, surtout, la vision pratiquement en direct des instants d'avant le choc, puis celle de cette déchirure, véritable viol, par ces avions (ils paraissent tout petits) qui pénètrent dans ces tours aussi infiniment hautes qu'inf-

niment impuissantes, dans ces tours qu'ils lacèrent comme le serait du papier de soie par un couteau, dans ces tours qu'ils brisent comme du cristal. Images tout à la fois fascinantes et insoutenables dont on ne peut se détacher, images qui font retour et qui provoquent comme un besoin de les revoir, même trois semaines après l'événement, besoin sans doute sous-tendu par l'espoir insensé de pouvoir les croire vraies, de pouvoir les admettre.

Je traverse, il y a deux jours, le hall de la gare Montparnasse et tombe en arrêt devant une affiche annonçant la sortie prochaine d'un film américain dont la critique dit par ailleurs grand bien : le titre, *Octobre 1962 TREIZE JOURS qui firent trembler le monde*, se détache sur un fond de ciel noir où l'on aperçoit la coupole du Capitole à Washington vers laquelle se dirigent des fusées et autres bombardiers à réaction. Dans vingt ans, dans quarante ans, que restera-t-il du 11 septembre 2001 ? Peut-être rien d'autre qu'une affiche de film à grand spectacle, à supposer que le cinéma existe encore ! Je lis, dans le dernier numéro de *La Quinzaine littéraire*, une phrase, la dernière, d'un article de Robert Bonnaud – son nom, il le sait, maintenant que nous nous sommes vus autour de Maurice Nadaud, me fut familier au sortir de mon adolescence marseillaise alors que déjà la guerre d'Algérie faisait rage – consacré au livre de Raphaëlle Branche sur la torture et l'armée pendant cette guerre (ouvrage paru chez Gallimard) : « Il m'est arrivé de dire que tout finit par des thèses » écrit Bonnaud pas complètement satisfait de sa lecture, et il ajoute, « Les thèses ne sont jamais finies. » Les tours du World Trade Center, les milliers de tonnes de gravats et de chair humaine décomposée, cette cendre dont on a peine à imaginer la teneur, tout cela finira-t-il par une, par des thèses dans les décennies à venir ?

Pour l'heure, et quelles que soient les précautions oratoires prises par les gouvernants (soit dit en passant et sans s'y attarder plus qu'il ne convient, à ce Président Bush dont on a moqué, non sans raisons, l'attitude et les propos de cowboy attardé, l'Europe, l'Angleterre et la France plus particulièrement, n'ont pas grand-chose à envier) voici de nouveau la guerre, les bombardements, les missiles et autres jouets électroniques accompagnés, cette fois-ci, de parachutages humanitaires – voilà la nouveauté ! l'humanitaire ! une trouvaille cet humanitaire ! – afin que les innocents qui auront échappé à la mort lors de ces premières *frappes* (excusez-moi j'ai parlé à l'instant de *bombardements*, terme évidemment obscène) puissent se reconstituer dans l'attente des prochaines. La nouveauté, le changement véritable qui eussent permis de se convaincre que oui, oui vraiment, rien ne serait plus comme avant, qui eussent donné envie d'aller réveiller le père Freud à Londres pour lui dire que cette fois-ci quelque chose se passait qui justifiait son retour pour un commentaire, c'eut été que les gouvernements, américain et européens, parlent à leurs opinions publiques pour leur dire, au lieu de les chauffer à blanc sur le mode du *œil pour œil et dent pour dent*, que confrontés à ce désastre, au fait que des êtres humains avaient pu, de par leur histoire et l'époque qui les avaient façonnés, commettre de tels actes, ils étaient obligés de s'arrêter pour *penser* et qu'en conséquence, au-delà des sanctions et de la lutte contre les réseaux terroristes, ils allaient tenter, ce serait long et difficile, de modifier la situation, les conditions de vie d'une partie de la planète. Et l'on eut alors appris que l'essentiel des milliards de dollars débloqués par le Congrès allait être consacré à la mise en œuvre d'un vaste plan destiné à éradiquer la famine dans le monde et à sauver l'Afrique de son engouffrement par le sida !

D'une menace l'autre

Loin du vacarme de ces discours de croisés pressés d'en découdre avec les infidèles, loin de cette absolue méconnaissance du monde arabe et du désintéret de la plupart à son endroit, ferments de toutes les formes de racisme et d'exclusion pour un temps qui promet, lui aussi d'être long, au moins autant que la guerre annoncée par le Président des États-Unis d'Amérique, loin de ce désir de vengeance et de cet orgueil blessé de toute puissance meurtrière, les travaux existent qui permettraient de découvrir, à pas mesurés, ces sociétés arabes que seule notre ignorance nous autorise à qualifier d'obscurantistes.

Découvrir ces sociétés par le menu sans s'enivrer des grandes fresques géopolitiques dont les plateaux de télévision sont friands les soirs de crise (je me souviens de la manière dont Jean-Marie Cavada s'imposa à la télévision tel un chef d'état major d'un film de guerre américain distribuant ses ordres de mission le soir de l'assassinat du Président Sadate), apprendre avec lenteur et précision ce que les mots veulent dire pour telle ou telle de ces populations que sa lecture du Coran aussi bien que son mode de vie différencie de telle autre au moins autant que la Sicile peut l'être de la Lituanie. Alors, sans vouloir effacer le fracas évoqué, en gardant en tête l'horreur passée et sans doute encore à venir sous des formes auxquelles, de nouveau, on aura pensé sans y croire, sans le savoir, il faut se plonger dans des ouvrages aussi subtils et érudits que celui qu'Aline Tauzin consacre à la femme mauritanienne, à ce qu'elle représente, à son statut et à sa fonction dans une société en bouleversement. On découvrira, mais l'on se gardera de toute généralisation pour se rappeler qu'il faudrait sans doute une étude équivalente pour comprendre (pas pour justifier ou excuser) les racines profondes du sort que les Talibans font à leurs femmes, on découvrira donc comment en Mauritanie, comme dans l'ensemble du monde arabe, la femme est tout à la fois « séduisante et mortifère », comment elle est incarnation de la menace pour l'homme et partant pour l'ordre social. Mais on découvrira aussi, et c'est là toute la richesse incomparable de ce travail, comment la société maure répond spécifiquement, et non sans raffinement, à ce danger en développant « une véritable culture du désir », désir dont Aline Tauzin, qui sait remarquablement instiller de l'humour dans la texture de son érudition, précise qu'il s'agit « D'un désir, masculin bien sûr, qui n'a d'autre but que de rester inassouvi ». Femmes insaisissables, péril permanent, êtres de ruse, de séduction et de folie, femme castratrice et envoûtante, femme dont le corps doit être comme neutralisé, démuné de tout désir propre, qui pour cela doit être « rempli », « arrondi » mais aussi mutilé, il faut à l'auteur, et dans le même temps, une véritable familiarité avec cette société, avec les modalités de ses langues, de sa culture, de sa poésie notamment, et une armature théorique dont la finesse atteste de la solidité – je pense notamment au maniement remarquablement juste et jamais pesant qui est fait dans ce livre du corpus freudien et lacanien – pour nous faire saisir le sel et la portée des anecdotes, histoires contes et traditions qu'elle nous restitue.

Mais voilà, la fureur et le sang sont de retour, et aux ruines du World Trade Center font désormais écho celles de Kaboul ; déjà deux jours, au moment où j'écris ces lignes, que l'armada anglo-américaine (et les agents secrets français qu'il ne faut pas oublier !) sévit sur l'Afghanistan ! Voilà que l'ONU s'inquiéterait, paraît-il, de ce que des civils aient été tués à Kaboul, et l'on semble étonné, ici ou là, que les peuples des pays arabes, dans les rues d'Islamabad et d'ailleurs développent un anti-américanisme violent ! Plus rien comme avant ou rien de nouveau ?

La lettre à Sarah Jane W.



Moscou 28 IX 01

Dear Sarah,

Bref aller-retour ici, juste pour récupérer les textes concernant Alexandre Vampilov, cet écrivain bouriate noyé à trente-cinq ans dans le Baïkal. Il y a aussi les photos. Pour ce qui est de Victor Solomonovitch

Serbsky, la première fois que je l'ai vu, c'était dans les couloirs d'un hôtel d'Irkoutz. Il avançait en souriant, une énorme canne à la main. L'espace d'une seconde, j'ai pensé « cet homme est aveugle »... Puis j'ai compris que je m'étais trompée. Par la suite j'ai souvent réfléchi à cette erreur. Je me suis dit que la mémoire avait peut-être quelque chose à voir avec la lumière. Toutes deux sont verticales. Trop. Et je me suis souvenue de Godard déclarant que l'Histoire de la Russie n'était pas faite et que c'était vraiment dommage par rapport aux historiens... « Même quand Furet fait l'*Histoire de la Révolution*, il y a des images, c'est-à-dire une pensée. Quand il fait l'*Histoire de la Russie*, il n'y en a plus, il y a du texte et même pas du texte sur du texte, alors que c'est étonnant toutes les images qu'il y a et qu'on commence à voir aujourd'hui, Furet n'a pas vu un paysan russe dans un film d'Eisenstein... »



Durant les rencontres autour du Baïkal, je prends plusieurs photos de lui. Parce qu'il est silencieux, souvent à l'écart des autres sibériens. On me dit qu'il est bibliothécaire... En effet, à la fin du séjour, après trois heures d'avion au départ d'Irkoutz, nous nous retrouvons à Bratsk dans un appartement où sont répertoriés 14 000 ouvrages de poésie russe. Cette bibliothèque « privée », sans doute la plus extraordinaire bibliothèque de poésie russe du XX^e siècle est celle d'un ingénieur mécanicien qui avait eu, à l'orphelinat, beaucoup de mal à apprendre l'alphabet. Le deuxième Festival de poésie du Baïkal s'achevait dans ce petit appartement modeste d'une ville construite en pleine taïga, près d'un immense barrage électrique.

Je pense à Chalamov et à ce livre aujourd'hui introuvable dans sa version française et où il est question d'une bibliothèque. Le lendemain, au cours d'une promenade en bateau, Victor Serbsky nous offre une revue où se trouvent certains textes et documents servant à éclairer sa bibliothèque parce que, dit-il, « C'est à Kolyma que maman m'avait appris des lettres de l'alphabet... »

Victor Serbsky est né en 1933 au camp de Kolyma. D'un père juif et d'une mère arménienne. Tous deux trotskistes et à ce titre fusillés en 1937. Ce n'est qu'à l'ouverture des archives du KGB que l'orphelin tractoriste collectionneur de livres de poésie a pu apprendre de qui il était le fils...

Voilà ma chère Sarah, pour le reste tu as les traductions dans le dernier IF (n° 19). Hier soir j'ai bu de la bière tiède dans un café turc de l'Arbat, triste cette fois de devoir repartir aussi vite... Jusqu'à quand es-tu à Rome?

Liliane Giraudon



Nadine Agostini

KOÂ-2-9?

Me lève. Un faux café. Ouvre des revues de poésie, des cahiers. Au réveil, ne comprends rien. Ni de ce que je lis ni de ce que j'entends. Tout est brume. Inverse les syllabes. Lis / entends de travers. Maintenant ça me fait rire. L'oreille ne saisit plus tous les sons. Il semblerait que l'œil en soit affecté. Et la langue. Parfois une journée durant. Oublie les mots / noms. Il faut des repères-souvenirs. Kaf(ard)ka(ca). Mal-armé. L'autre est Amon. Selon l'ac-

cent de l'interlocuteur, Gérard de Nerval devient Gérald Neveu. Je me souviens que je cherche un livre de (Henry) James (Joyce) parce que *Portrait de femme de l'artiste en jeune homme*. Je pense Viton-un-seul-T parce que Tennessee Villiams. Je confonds les noms de Raymond Jean et Jacques Roubaud. J'aime le livre de Caroline Dubois *Je veux être physique*. Ça fait battre le cœur ce regard qu'elle a dans ce livre. Je sais qui est C. D. Je ne confonds jamais une femme avec une autre. Les écritures des femmes ne se ressemblent pas. Quand même Véronique Vassiliou ressemble à Sabine Azema. Maintenant la confusion est aussi au-dehors, dans la bouche des autres. Ma voisine ne comprend pas pourquoi les Américains chantent *God bless America*. Ma voisine ne comprend pas l'anglais. Certains medias utilisent *arabe / musulman / islamiste / terroriste*. À l'heure où Zeus est un système de robotique chirurgicale, nous voilà à nouveau gravissant la tour de Babil.



Christophe Marchand-Kiss

L'art plastic' et compagnie

World Trade Center, où? – Cette affirmation d'un New Yorkais, partagée par nombre de ses concitoyens après le double attentat contre le World Trade Center et l'effondrement de ses deux tours : « New York ne sera plus jamais New York ». Affirmation pour le moins ambiguë, car c'est confondre la permanence (certes toute relative) de New York et l'impermanence des choses de New York.

Que New York n'ait jamais connu la destruction est faux. Nombre d'immeubles ont été abattus au cours du siècle passé afin de faire place aux gratte-ciel les plus célèbres du monde. Des attentats ont déjà eu lieu, qui ont endommagé, entre autres, le World Trade Center (en 1993). Sans compter le gaz, la négligence etc. qui provoquent l'explosion, le feu etc. Une ville est une sorte de Phénix ; elle ne cesse de se détruire (ou d'être détruite : exemple des villes européennes — Dresde, Berlin, Varsovie etc. sur les ruines desquelles l'opinion internationale a peu ou pas pleuré...) et renaît, construite à nouveau, différente. Que New York ait connu un type de destruction (bien que très partiel) *différent* (l'attentat kamikaze) ne change rien en soi : New York reste New York, aussi *belle* que ce jour de 1973 où furent inaugurées les tours les plus hautes du monde (car, si l'on y songe : elles atteignaient aux proportions de Manhattan, la faisant dangereusement basculer vers l'ouest, telles les cheminées mal situées d'un énorme bateau)... On peut me parler d'un traumatisme (plus de 6000 morts) qui rendrait aveugle une population au point de ne plus reconnaître sa ville, et à défaut d'en désirer une autre, plutôt ne plus désirer que l'ancienne, celle qui, justement, est désormais inaccessible, ce *New-York-d'avant-la-destruction-du-Wall-Trade-Center*.

Ce New York : qui semble dans les commentaires lus et entendus ici et là pratiquement (en « termes d'image(s) ») mais surtout symboliquement s'arrêter à Manhattan. Et peut-être même à la 110^e rue. Notre New Yorkais aurait pu s'écrier : « Manhattan ne sera plus jamais Manhattan »... L'idée du « centre vital » est une expression usée (jusqu'à la corde) en politique, mais il semble qu'elle soit encore utile à la ville : rien n'est plus *beau* qu'un centre ; et surtout, rien n'est embelli comme un centre. Est centre ce qui vaut la peine d'être visité. Une belle ville est un beau centre-ville (la beauté d'Avignon, par exemple, réside pour beaucoup en un périmètre restreint où se situe le Palais des Papes). Images d'Épinal de la ville... Le « traumatisme » des New Yorkais et de l'Amérique (bien que beaucoup d'Américains détestent New York, pour beaucoup de raisons – et pour eux, ce n'est pas le cœur de New York qui est touché, mais celui de l'Amérique : l'attentat contre le Pentagone diversifie le point de vue) n'aurait-il pas été sensiblement différent si une usine avait explosé loin dans Staten Island (on le voit bien : l'avion qui s'est écrasé près d'une petite ville du Connecticut, ratant sa cible, n'est pas si *intéressant* – parce qu'il n'y a pas de symbole visible autre que le courage de ses passagers qui sont morts pour épargner d'autres vies, *héros*, certes, dans l'imagerie du moment, mais qui ont tout de même le défaut d'être morts, et d'être morts dans un champ, non loin d'un bourg, devenus, bien avant qu'on ne proclame leur héroïsme, des fantômes, des abstractions, ce qui ne saurait convenir aux vitesses ultra-rapides dont s'enorgueillit

l'Amérique et qui lui permettent de foncer, toujours plus loin, de dérapier, parfois, mais de foncer, toujours, toujours).

Les hommes réclament du symbolique, ceux qui perpètrent les attentats comme ceux qui les subissent – et que dire de ceux qui les commentent! Et la ville est un terrain idéal pour une irruption de symbolique. On trouve facilement des phrases toutes faites : « le temple du commerce touché au cœur! » L'idée de centre est là encore prépondérante. Des terroristes touchent le *centre* du commerce international dans le *centre* d'une grande ville qui est, internationalement, le *centre* géographique de tous les désirs occidentaux et d'occidentalisation, et aussi celui de la finance, *mais* aussi celui des arts plastiques. L'argent et la culture : quel attelage, un peu cahotant, mais ô combien réconfortant – ne peut-on ensuite s'écrier (car la culture est un écran protecteur commode, dont on se souvient parfois) : c'est l'humanité (ou le monde libre, dans une version amoindrie, bien plus stupide, mais beaucoup plus *sincère*) qu'on attaque!

Fait surprenant dans un pays qui n'a jamais caché sa prédilection pour la fructification de l'argent contre la préservation des sites, naturels ou immobiliers, on s'agite déjà dans quelques commissions pour la reconstruction, peut-être en plus petit (*sic*), du World Trade Center. C'est que ce bâtiment avait un avantage : site, il était une machine à produire de la valeur; demain, site préservé et bien plutôt monument, il le sera tout autant. Érigé à nouveau (si l'état des sols le permet...), il aura acquis cette dimension symbolique qui rend, *nolens volens*, la puissance des États-Unis indestructible; monument à la gloire, non de ceux qui y ont péri (ils auront, c'est déjà promis, leur plaque), mais de la vitesse et de la dissolution, des flux de toutes natures qui, quoi qu'il arrive, ne s'arrêtent jamais.



Dominique Buisset

À propos de poésie grecque et latine

O.P.A. de l'O.P.A. sur l'O.P.A. ?

« Le XXI^e siècle sera religieux... » A-t-on assez glosé – et ricané – sur cette phrase attribuée à Malraux? Et pourtant, ma foi, si j'ose dire, ça n'a pas l'air si mal

parti...

Les éditions Bayard (dont le principal actionnaire est l'ordre religieux catholique des Révérends Pères de l'Assomption) viennent de publier une nouvelle traduction de la Bible. On l'avait annoncée sous l'appellation provisoire de *Bible des écrivains*, celle-ci ne semble pas avoir été retenue pour le lancement qui vient d'avoir lieu et n'a pu échapper à personne.

Le mot de *traduction*, bien qu'il soit difficile à éviter dans l'usage courant, n'est peut-être pas le plus approprié : il vaudrait sans doute mieux parler d'une nouvelle *version française* de la Bible, puisque la plupart des « traducteurs » qui ont contribué à son élaboration n'avaient pas d'accès direct aux textes dans leurs langues originales :

les textes français sont le fruit d'une collaboration suivie entre un *écrivain* et un *exégète*, et la méthode est donc celle de la « traduction » par l'intermédiaire d'un « informateur ». C'est une pratique très répandue, bien qu'elle puisse paraître à bon droit paradoxale, voire discutable. Mais c'est une question difficile, et il ne serait guère profitable de prétendre lui donner une réponse simple. Elle ne se pose évidemment pas seulement à propos de cette version nouvelle de la Bible, mais on n'entreprendra pas d'en discuter ici d'un point de vue général. Disons seulement qu'elle n'est peut-être pas sans rapport avec la pratique, encore plus répandue qu'elle, qui consiste à ignorer purement et simplement que le texte lu ou joué a été traduit et à ne pas en faire état dans la publication, l'émission ou l'affiche du spectacle : c'est une illusion de transparence. À un niveau différent, une autre illusion d'imédiateté porte, elle, sur le statut et la transmission du texte à traduire : quand on parle d'Homère ou de Sophocle, qui se demande d'où viennent les textes traduits ? Assez souvent l'indication n'est même pas donnée ; bien des gens ne s'en soucient guère, ou la perçoivent comme un objet incongru, dont on ne sait pas trop ce qu'il fait là, et sur lequel on passe... On voit bien l'intérêt, chez Proust, des variantes d'auteur, on mesure beaucoup moins bien, pour les textes anciens, l'inévitable travail d'*établissement du texte* et d'étude de son *histoire*. Il pose, en particulier pour les textes de la Bible, toutes sortes de problèmes qui sont encore multipliés par le caractère *sacré* qui leur est attribué.

— En fait, et je suis le premier à le regretter, il ne sera pas question ici des textes français de cette nouvelle Bible, car je ne les ai pas lus... La réaction du service de presse des éditions Bayard, à l'énoncé du nom, manifestement un peu mystérieux, d'*Action Poétique*, tient en quelques mots : « C'est un livre cher ». Ah, bon... —

Il y a, entre autres, dans la Bible, des textes poétiques : ils ont été « traduits » par des poètes contemporains, et le peu qu'il m'a été donné d'entendre lire de ces textes français m'a paru assez réussi et de belle venue. Il faut s'en tenir là pour l'instant, mais autant profiter de l'occasion pour se livrer, par ailleurs, à quelques interrogations...

Un *exégète* n'est pas un banal « informateur » : c'est un savant spécialisé dans l'étude et l'explication des textes. Dans le cas dont il s'agit, si l'on comprend bien la méthode, l'« exégète » avait en charge tous les aspects philologiques, historiques (tant du point de vue du texte que des réalités de l'époque — dans la mesure du moins où l'on connaît l'époque de *rédaction* ou de *composition* de tel ou tel texte) ; naturellement, il avait aussi en charge l'aspect religieux de l'interprétation... De toute nécessité, puisqu'il était seul à connaître la « langue source », c'est lui qui proposait à l'écrivain une première traduction, un mot à mot, et il lui procurait tous les éléments, linguistiques, historiques, religieux permettant la « lecture » de l'original et l'« écriture » d'une version française ; il répondait aussi à ses questions et le texte français, dans son aboutissement, est le résultat d'un échange riche et complexe entre eux. On voit sans peine à quel point une telle collaboration a dû être passionnante pour des personnes qui découvraient là, justement, des disciplines avec lesquelles on est, en général, peu familiarisé de nos jours, depuis qu'on n'étudie plus guère au lycée le grec et le latin, et depuis que l'apprentissage des langues vivantes s'est réorienté vers l'efficacité orale et marchande. On comprend sans peine que des écrivains à qui s'offrait pareille aubaine, aient saisi l'occasion : c'est tout à leur honneur.

« Le terme d'exégèse (du verbe grec *exegoumai*), explique J. Hadot dans l'excellent article *exégèse biblique* de l'*Encyclopaedia universalis*, désigne l'art de 'faire sortir' d'un

texte les données qu'il contient. On l'utilise de préférence quand il s'agit de l'interprétation des livres de la Bible. » Nous y voilà déjà : cette définition est elle-même une exégèse, en proposant une interprétation étymologisante à partir d'un verbe grec qui signifie *guider, gouverner, conduire pas à pas, expliquer, interpréter*... Il s'emploie, lui, pour parler de l'interprétation des textes poétiques (chez Platon) ou de celle des oracles (chez Euripide), mais aussi pour exprimer l'idée d'*injonction, de prescription* : par un oracle, par un prêtre ou par la loi. Quant au nom d'*exégète*, Platon emploie le mot grec dont il est la transcription pour désigner le dieu *interprète et instructeur* par excellence : Apollon (*République*, 427c, 469a).

Et c'est là que les Athéniens se mettent à tousser d'un air gêné dans le pli de leur tunique : ils ne vont plus tarder – à l'exception d'un certain Denys, qui deviendra saint sous l'appellation d'*Aréopagite* – à dire à saint Paul qu'il se fait tard, et qu'ils ont la soupe sur le feu... Car enfin, tout en se gardant de caricaturer la démarche des *écrivains-translateurs*, il devient difficile de ne pas ressentir un peu de gêne. Je respecte infiniment – et bien plus que certains ne voudront le croire ici – la *vocation* et le *bonheur* qu'ils ont pu ressentir, de s'agréger par le plus intime et par le meilleur de leur travail à la tradition d'une parole sacrée – voire inspirée. Mais, s'il y a toujours, dans le contact même le plus « direct » avec un texte étranger, des médiations qui s'interposent – des dictionnaires, des grammaires, des apprentissages... – comment ne pas éprouver, au moins, quelque embarras – c'est peu dire – devant ce qu'il faut bien appeler le retour, dans le rapport aux textes, d'une *médiation sacerdotale*?

Voilà que pour accéder aux textes – réputés sacrés s'il en est – de la Bible, on semble trouver naturel de recourir à des exégètes, et par là de *dépendre* d'eux?

– Que faire? dira-t-on, nous ne pouvions tout de même pas passer dix ans de notre vie à apprendre l'araméen, le grec ou l'hébreu, ni devenir philologues et historiens!...

– Eh, oui, n'est-ce pas?... « L'art est long, la vie est courte, l'occasion fugitive... » comme dit le premier aphorisme hippocratique. Mais qu'est-ce donc qui a valu aux XV^e & XVI^e siècles en Occident l'appellation de « Renaissance » et à certains esprits de ces temps-là le nom d' « humanistes » ? Est-ce qu'ils ne se donnaient pas la peine, justement, ceux-là, d'apprendre le grec et l'hébreu pour lire eux-mêmes les textes, et tenter par là d'échapper à l'interprétation obligée d'une Église – catholique ou calviniste, n'importe –, c'est-à-dire à toute « Histoire sainte » ? Ils mettaient la main sur les livres pour les soumettre à un instrument qu'ils étaient en train d'inventer : la critique historique. Pour quelques-uns, ce fut au prix de leur vie : à Genève comme à Paris les bûchers flambaient sec.

Incontestablement, il est *économique* (économique de quoi?) de recourir, aujourd'hui, aux spécialistes disponibles... Mais qui sont-ils? À procéder à un relevé précis, quelle proportion trouvera-t-on, parmi eux, de clercs et de laïcs : combien de prêtres, de religieux, ou d'anciens religieux? combien de personnes – quel que soit leur degré de compétence scientifique, et il est, en effet, souvent très élevé – qui ont fait *vœu d'obéissance* ou sont *engagées* dans une église?

Oh, il n'est pas question d'en faire son dîner... J'entends bien que l'exégèse biblique n'est plus ce qu'elle était. De Richard Simon, qui fut exclu de l'ordre de l'Oratoire et dont l'*Histoire critique du Vieux Testament* (1678) fut détruite sur l'initiative de Bossuet, jusqu'à Alfred Loisy, qui encourut, en 1908, l'excommunication majeure, au chef de ce qu'on appelait alors *Modernisme*, et à d'autres... la liste serait longue des ecclésiastiques passés de l'exégèse religieuse à l'exégèse critique, souvent au prix d'un profond déchirement personnel entre la rationalité scientifique et la foi. Mais il suffit de se reporter – encore – aux articles *Bible* et *Testament (Ancien*

et Nouveau) de l'*Encyclopædia Universalis* pour constater que le débat n'est pas tranché, que l'institution ecclésiastique n'a pas encore – et sans doute loin de là – franchi le pas d'adopter la méthode critique. Que le lecteur essaie naïvement de trouver dans ces articles une indication claire de la date de composition de tel ou texte biblique, et de savoir à quand remonte la première trace écrite de lui que nous ayons en notre possession... je lui souhaite bien du plaisir! Il faut voir comme la contorsion rhétorique et le flou artiste permettent de se dérober à l'aiguillon de la rigueur scientifique et d'éviter, finalement, d'interroger le dogme... Et pourtant, pas de doute : les auteurs sont des érudits parfaitement au courant des disciplines qu'ils mettent en œuvre.

Peut-on en dire autant, dans l'entreprise des éditions Bayard, des écrivains et poètes qui apportent leur plume et leur enthousiasme? Pour quelques-uns, sans doute... mais pour tous?... N'y a-t-il pas une désinvolture particulièrement redoutable dans ce cas précis à déléguer à des spécialistes l'intendance du savoir? N'est-on pas en train de réinstaurer la bonne vieille coupure entre la forme et le fond? L'exégète assume la lecture et l'interprétation à partir de la langue source, l'écrivain met en forme dans la langue d'arrivée, qui est proprement son objet... N'est-ce pas dire que le sens vient d'ailleurs? C'est déjà une question assez grave à trancher. Mais, de plus, l'ambiguïté du statut de ceux qui le procurent, en pose une autre... *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* : « Entre tes mains, Seigneur, je remets mon esprit » chantent les moines à l'office du soir, les *complies*, avant le saut dans l'inconscience du sommeil... Un tel consentement, pour soi-même, à l'obscur, s'il a sa beauté pour des religieux, n'est-il pas plus préoccupant pour des écrivains, et surtout pour des « traducteurs » ?

À moins que l'on ne veuille envisager la chose par l'autre bout. Malgré les bons sentiments, la méthode, avec sa division du travail, risque fort d'introduire une inégalité entre les partenaires. Est-il bien certain qu'elle est toujours celle qu'on croit?

Qui est le plus engagé, qui se met le plus en danger dans le rapport au texte – de l'écrivain qui ne le lit pas et se trouve par là exclu d'enjeux essentiels, ou de l'exégète qui, tant du point de vue social que du point de vue personnel, s'avance dans un porte-à-faux qui exige l'affinement de sa compétence et de sa vigilance au point le plus aigu?

On peut en tout cas penser qu'il ne serait pas le plus mal placé pour nous expliquer ce qu'il peut bien y avoir derrière cette *O.P.A. de l'Ordre des Pères Assomptionnistes sur l'obscureissement philologique (et -sophique?) de l'avenir*.

*

Veut-on lire les *Satires* d'Horace? Bonne idée : on les trouve, depuis l'été 2001, en édition bilingue complète dans les *Classiques en poche* des éditions *Les Belles Lettres*; texte et traduction de François Villeneuve (1932, et non 1995, qui n'est que la date du dernier tirage) ; mais l'introduction et les notes sont nouvelles, procurées par Odile Ricoux. 49 F.



Véronique Vassiliou

De l'art et du texte (4)

Clandestins

La clandestinité en art et littérature est une posture. Et ne l'est pas. On devient clandestin. On est clandestin parce qu'on y est contraint. Par la société, la morale, la guerre, les modèles dominants... La clandestinité est en principe un état provisoire. On découvre a posteriori l'œuvre d'un tel ou d'un tel, les clandestins d'hier deviennent les héros d'aujourd'hui. Ou pire, clandestin du matin, héros de midi : voir

Catherine Millet. Les correspondances sont publiées et font partie intégrante de l'œuvre de Flaubert, de Beauvoir, de Tsvétaïeva... Vision idéale. Le clandestin l'est aussi parce qu'il choisit de l'être¹. Parce qu'il en a décidé ainsi, parce qu'il a choisi d'éviter de communiquer. Il choisit de continuer d'être, à part. De faire circuler en marge, sous cape. D'exercer son activité *underground*. De faire ce qui est interdit, ou ce qu'il serait facile d'exposer, en cachette. Le clandestin est celui qui est, pour partie, volontaire ou non, en train de se cacher. Souvent parce qu'il prend des risques. Le choix de cette posture aujourd'hui est résolument politique :

Je choisis de faire circuler sous le manteau ce qui me plaît comme il me plaît.

Ce qui est important à mes yeux, c'est la circulation, plus que la communication ou l'exposition.

Le choix du clandestin m'excite parce qu'il me rend libre.

Je prends le risque de rester en marge, d'y être inscrit et enfermé par les modèles dominants.

Je prends des risques.

Je cours le risque d'être découvert.

Je cours le risque d'éviter le regard des autres, de ne pas me confronter à leur jugement

Je suis peut-être un peintre du dimanche, un écrivain du samedi.

Ma posture est peut-être celle de la lâcheté ou peut-être celle du courage, je reste dans le doute.

J'ai fait, contraint et forcé, de la clandestinité une identité

La critique prend ici tout son sens

La question est de savoir si l'on doit ou non livrer au grand jour ce qui fut récemment ou non clandestin. Savoir porter seul sur la place publique ce qui en a été écarté. Et peu en importent les raisons.

*Conférence clandestine au musée Gustave Moreau*², de Laurent Marissal, éditions clandestines, s.l.n.d., vient tout juste de commencer à circuler. De manière clandestine. Cette conférence est par essence inscrite dans le clandestin. Elle est un geste clandestin. Où Laurent Marissal donne les clés de sa crypto-démarche. De son œuvre cryptée. Pour la saisir dans toute son ampleur, il vous faut avoir lu le bulletin syndical imprimé par la CGT dans lequel Laurent Marissal n'a cessé, depuis plusieurs années, d'inscrire son geste artistique entre les lignes. Ce bulletin, exposé lors d'une exposition de livres d'artistes à Mandelieu-La-Napoule puis à Saint-Yriex-La-Perche, était

anodin. Clef essentielle à la bonne marche du clandestin. Celui-ci se conforme, en apparence. Il est dans le moule commun. Sauf que pour qui sait lire ou regarder, pour qui fait preuve de vigilance, le clandestin a laissé des traces. Une description minutée, un excès de précision, une image retouchée, des lignes ambiguës. Le clandestin a tout de l'ordinaire (de ce qui est en ordre) et introduit, l'air de rien, le désordre. Cette *conférence clandestine* en est la narration, preuves à l'appui (les photographies). Laurent Marissal, à l'instar de Claude Rutault, est dans l'invisible, ce qui ne se voit pas au premier coup d'œil. Il pose la question du voir comme on devrait se poser la question du lire. Imaginons un texte qui aurait l'apparence de l'anodin, de l'ordinaire en contenant tous les éléments : le banal, la maladresse. Quelle en serait sa lecture? Est-on capable de voir? nous demande Laurent Marissal. Est-on capable de lire? est la question induite par sa publication, très soignée, et faite avec de tout petits moyens. Le clandestin a une autre caractéristique, il est souvent dangereux. Pour soi, par la prise de risques, pour les autres, parce qu'il existe et que son existence est un débordement (qui franchit les limites du cadre).

*Je fais ce qu'il ne faut pas faire
Je dis ce qu'il ne faut pas dire
Je vois ce qu'il ne faut pas voir
J'entends ce qu'il ne faut pas entendre*

OOP, Out of Print

Guy Schraenen a fondé l'Archive for Small Press & Communication (A.S.P.C.), en 1974 à Anvers. Guy Schraenen a collecté des documents négligés par les milieux traditionnels de l'art. « L'A.S.P.C. veut préserver le patrimoine construit par ceux qui sont actifs de l'intérieur et de l'extérieur de la scène artistique contemporaine, et se veut être la mémoire et le témoin d'actions, où passe encore le souffle du non-conformisme, de la liberté et de la création » dit Guy Schraenen, lui-même dans un tract accompagnateur du catalogue. Celui-ci, objet conforme à la non-conformité du contenu, succession de tracts, lettres, couvertures de livres, photocopies, montages photographiques, images, *between Poetry and Painting*, a été co-édité par le Neues Museum Weserburg, le Centre National de l'Estampe et de l'Art Imprimé (CNEAI) à Chatou, le Musée d'art contemporain de Barcelone, le musée de Ljubljana, celui de Zagreb, de Porto et le Städtische Galerie d'Erlangen. L'exposition a débuté en février à Brême, a transité au CNEAI de juin à septembre 2001, et s'achèvera en novembre 2002 à Erlangen. Je citerai *in fine* cette proposition de Jochen Gerz, définition exemplaire du clandestin en art, extraite de *assembling ANGST!*, 1971 :

*J'ai vu quelqu'un faire un geste
pour son propre plaisir.
(Il n'y aura pas d'exposition).
Jochen Gerz*

Poème(s) de Walther von der Vogelweide

Le Théâtre typographique est une de ces maisons d'édition qui ne versent dans aucune forme de compromission. Et qui, de ce fait, vivent en marge, à la limite de la clandestinité. Hors réseaux, hors diffusion. Heureux de vivre et de ne faire que ce qu'ils aiment faire, Bénédicte Vilgrain et Bernard Rival font des livres avec amour. Bénédicte Vilgrain fait souvent de la traduction, dans « cet élan vers l'autre et

secondes voulant tout tirer d'elles-mêmes (donc les Modernes, entraînés par Perrault et Fontenelle)...

Comme le démontre Marc Fumaroli, la Querelle eut une histoire. Son essai l'empoigne à ses débuts, présente ses fondements politiques, théologiques et littéraires, interpelle les uns après les autres les écrivains européens qui l'ont nourrie. Partie de l'Italie au début du XVII^e siècle, installée en France sous Richelieu, Colbert et Louis XIV, avant de gagner l'Angleterre et l'Allemagne, elle traduit la volonté des uns d'arrimer l'Europe moderne au génie antique, et la volonté des autres de s'en émanciper.

L'Anthologie jette sur la Querelle un éclairage plus confus. Elle présente des textes qui valent d'abord pour leur rareté (si l'on y retrouve le célèbre poème de Perrault *Le Siècle de Louis le Grand*, on y découvre aussi les notes d'un certain Gottsched qui, tout en le traduisant en allemand, se permet de réfuter le pragmatisme de Fontenelle). Elle témoigne de l'extension de la Querelle à l'ensemble de la République des lettres européennes, et révèle le visage moins connu que le XVIII^e siècle lui conféra, quand elle s'ancre autour d'Homère, dont on s'avisa de discuter le génie poétique (dans des textes fastidieux et débordants d'affectation). Bien que d'une formidable richesse, cette anthologie paraît parfois un peu lourde, et s'il est possible, en matière de lecture, de risquer un conseil, mieux vaudrait éviter de la découvrir d'une seule traite.

Jacques-Robert Armogathe examine la modernité dans ses dimensions religieuse, linguistique, philosophique, politique, scientifique, dans une approche cette fois synchronique. Selon lui, la Querelle confronte *deux visions du monde, dont l'une revendique la modernité comme rupture, tandis que l'autre propose la mémoire comme magasin d'idées neuves*. Même s'il n'existe plus à proprement parler une Querelle (contempteurs et laudateurs joutent aujourd'hui avec la rhétorique de l'audience), tout cela n'en demeure pas moins d'une brûlante actualité!



Jean-Pierre Cometti

Grammaires d'aujourd'hui

Le hasard des parutions donne à lire à peu près simultanément des ouvrages dissemblables et lointains, qui semblent pourtant parler d'une même voix. Les *Poèmes* de Trakl, la *Correspondance* de Paul et Gisèle Celan, les *Grammaires de la création*, de George Steiner, n'appartiennent pas au même temps. Pourquoi paraissent-ils cependant si proches?

Steiner, bien qu'il ne mentionne pas le nom de Trakl, aurait pu citer le poète de la *pourpre des jours nocturnes*, des ruines et de la mort de « la race de nos pères », au même titre que Celan et l'impossible prière de Dieu après la Shoah, Celan qui disait n'avoir jamais été capable d'*inventer*, et qui, du même coup, posait la question que Steiner s'efforce d'affronter. Cette question est aussi celle des langues. L'invention, la création, ne passent pas seulement par la langue

comme leur indispensable matériau ou leur inévitable médium. Elles supposent une « grammaire » dont il faut rechercher la lointaine origine, selon Steiner, dans le moment où l'usage du futur et des temps qui lui sont apparentés s'est imposé dans les langues ayant forgé l'image du possible, du progrès, d'un temps ouvert que nos sciences, nos philosophies et jusqu'à notre théologie ont longtemps nourrie. Steiner est de ceux qui pensent que cette grammaire-là s'est tarie, ou plus exactement que désormais, au moment où l'astrophysique se tourne vers le temps primordial, celui où seules les sciences mobilisent encore un sens de l'infini, l'histoire est entrée dans une période sans précédent de lassitude et de grande fatigue.

De ce coup d'arrêt à la « création », aux utopies et aux mythes qui lui étaient associés, Steiner trouve en Celan un signe majeur. Celan, « polyglotte », « le plus novateur et le plus grand des poètes allemands après Hölderlin » est « la scène d'une gêne indiciblement douloureuse, d'une contradiction interne qui, littéralement n'est « pas à dire ». Comment une poésie, une prose dont la parataxe subtile, dont la précision radicale tourne à la magie, mais dont la source et le sous-texte durables sont Auschwitz et la condition spectrale du Juif par la suite, peut-elle orner, enrichir, perpétuer la vie de la langue allemande? »

Avec *Grammaires de la création*, Steiner a fait de ce genre de question et de nos infirmités un livre foisonnant qui, à n'en pas douter, impressionnera ses lecteurs et séduira en eux l'animal crépusculaire. Comment résister à autant de culture? Comment un auteur, capable d'une telle plongée dans l'épaisseur d'un siècle qui n'en finit pas de projeter ses ombres et d'offrir à l'oiseau de Minerve son universelle obscurité, pourrait-il se méprendre sur notre syntaxe? Il est étonnant de voir à quel point les diagnostics d'aujourd'hui se conjuguent aux intuitions d'hier, celles qu'on trouve illustrées chez Spengler par exemple, ou encore dans des écrits comme ceux de Heidegger. Steiner emprunte à celui-ci ses réflexions sur le bavardage, le fameux empire du « On », dans *Être et temps*, et la suite des litanies sur les sciences et leurs applications. Avec un plus grand souci de justice, et peut-être d'intelligence, certes. À cette fin, il n'hésite pas à mobiliser Wittgenstein, mais c'est celui du *Tractatus* et de l'injonction au silence, celui qui suggérerait que le plus important n'était pas dans ce qu'il avait écrit, mais dans ce qu'il n'avait pas dit ou pas pu dire, comme Hofmannsthal dans sa *Lettre de Lord Chandos* qu'il aime aussi citer.

Steiner, bien qu'il s'exprime parfaitement en français, écrit en anglais – il est ici excellemment traduit par Pierre-Emmanuel Dauzat. À le lire, on se demande parfois qui, de Heidegger et de Wittgenstein, l'a marqué le plus profondément. La réception de Heidegger en France, qui fait l'objet d'une imposante étude de la part de Dominique Janicaud, apportera-t-elle un peu de lumière sur les raisons pour lesquelles, finalement, nos visions de l'histoire et du présent sont si englobantes, si promptes à célébrer en la moindre chose l'empreinte d'un destin « historial »? Pour elles, un remède consisterait en une forte injection de nominalisme, mais le breuvage est de cheval et nous y sommes généralement réfractaires. En art et en littérature, Heidegger et ses disciples ignoraient superbement leurs contemporains. Ils parlaient de poésie, mais ignoraient la musique, signes qui ne trompent pas. Steiner, lui, en parle. Il a sur eux, en cela, de grands avantages, fût-ce pour montrer que « La « création », dans son acception et avec ses connotations classiques, n'aura été qu'une invention magnifiquement féconde. » Les questions que pose cet ouvrage écrit « *in memoriam* pour les futurs perdus », selon l'expression de l'auteur, ne sont ni fausses ni inutiles – tant de certitudes non questionnées courent en sens inverse; elles répondent d'une manière qui n'est pas habituelle à ce que l'on s'est mis à appeler en toutes circonstances un « devoir de mémoire »; aussi entonnent-elles à leur façon un

air qu'on commence à pouvoir dire connu, et qui tend singulièrement à se répandre au lieu et place de ce qui, il n'y a pas si longtemps, se donnait encore le visage de la subversion.

1. Georg Trakl, *Poèmes I et II*, trad. J. Legrand, Flammarion GF; Paul Celan et Gisèle Celan Lestranger, *Correspondance*, éditée par B. Badiou, « La Librairie du XX^e siècle », Le Seuil; George Steiner, *Grammaire de la création*, « Les Essais », Gallimard.

2. Dominique Janicaud, *Heidegger en France*, 2 vol., Étude et Témoignages, Albin Michel.

Bruno Cany

Blasons de l'anche, sonnets

Didier Malherbe, *L'anche des métamorphoses*,
Comp'Act, 2001

C'est là une œuvre de musicien ; et il faut être un sacré saxophoniste pour s'improviser poète et composer 128 sonnets à la gloire de l'anche de cet instrument ! Musicien amoureux de son instrument, son livre est authentiquement jubilatoire : d'une part, parce que, excédant la connaissance pratique qu'a le musicien de son instrument, il nous offre ici une somme 'théorique' de ce qu'est une anche ; d'autre part, parce que le plaisir de la composition métrique le dispute allégrement à l'aisance prosodique.

Toutes les ressources du sonnet s'y trouvent, bien évidemment, mises à contribution. L'alexandrin est son mètre de prédilection (92 pièces – auxquelles il convient d'adjoindre une pièce latine en hexamètre). Ensuite, l'octosyllabe (25 pièces), plus vif, est préféré pour le contrepoint au décasyllabe (10 pièces seulement), qui est trop proche par ses qualités de l'alexandrin. Enfin, l'hexasyllabe est présent dans trois pièces et l'ennéasyllabe dans l'unique pièce impaire du recueil.

Parmi les « curiosités », nous pouvons noter que deux poèmes (103, 104) présentent une disposition graphique du sizain en 4+2, tandis que deux poèmes (96, 98) ajoutent au sonnet un quinzième vers et que deux autres (100, 116) lui en ajoutent un seizième. Quant aux compositions rimiques, trop nombreuses pour être décrites ici dans leur ensemble, elles vont des systèmes orthodoxes – où le très classique *abba / abba / ccd eed* (9, 12, 33, 53, 69, 107, 118, 130 et 134) est préféré au romantique *abba / abba / ccd ede* (72) – à des systèmes hétérodoxes : par exemple quand des tercets à rimes plates (*ccd dee*) font suite à des quatrains à rimes embrassées (36, 109, 126) ; voire quand tout le système est à rimes plates (*aabb / aabb / ccd dee* comme en 28 et 111) ; etc.

Livre jubilatoire encore, car cette très surprenante série de sonnets sur l'anche du saxophone se présente sous la forme de cycles implicites et non signalés.

Dans les premières pages, par exemple, le cycle pourrait être celui de la *vie quotidienne*, puisque nous sommes en présence d'une façon poétique (au sens formel du mot) de dire la vie d'un saxophoniste, avec ses petits faits et ses petites manies,

ainsi que la relation intime qu'entretient ce musicien avec son instrument.

Le deuxième cycle est celui de son *anthropomorphisation*, puisque l'anche y est successivement capricieuse, persifleuse, naïve, bavarde, secrète, masquée, simple et modeste, désenchantée ; qu'elle peut être également précieuse, ringarde, avare ou prodigic, positive ou négative, valeureuse et traîtresse, mais aussi de bonne volonté, noble et méritante, fiable et régulière, frileuse... j'en passe et j'en oublie...

Le troisième cycle, dans la tradition des sonnets humanistes, est probablement le plus précieux puisqu'il est celui de la *vie mythologique* : citations latines, présence de nombreuses figures mythiques (certaines étant attendues, telle Athènes ; d'autres totalement inattendues, telle Tacite) et de figures poétiques (Apulée, Ovide, Virgile, Esopé ou La Fontaine...) se succèdent au rythme distancié de la versification classique.

Enfin, le quatrième et dernier cycle est celui où notre anche se retrouve saisie dans tous ses états : on pourrait la nommer *période mégalomaniacale* puisque, une fois émancipée de son face à face avec l'instrumentiste, l'anche se voit et se projette à présent en chaque chose de l'univers, car si elle n'est pas le Tout c'est parce qu'elle est en tout. Jamais, on le voit, D. Malherbe – qui est ici un musicien de jazz comme les personnages de Woody Allen peuvent l'être – ne se départit de son humour et de sa tendresse pour son anche "aux-mille-facettes".

C'est donc bien un livre jubilatoire car, construit mélodiquement et mené tambours battant, c'est un ouvrage qui nous dit, sur tous les tons et sous toutes les formes propres au sonnet, ce que nous avons toujours voulu savoir sur l'anche et que nous n'avons jamais osé (ni même sans doute pensé) nous demander.



Yves Boudier

Revue & revues

Un parcours revuiste singulier, pour accompagner l'heureux souvenir de la Sixième Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne qui se termine à peine, et souligner encore – il est toujours besoin de le faire –, nos liens avec le proche et le lointain, au-delà de la frontière à chaque fois franchie des langues. Place et bienvenue donc, à quelques étrangères.

Ça ira. (n° 5, 1er trimestre 2001). Neuhuys. Fondation *Ça ira*. 50, chaussée de Vleurgat. B-1050 Bruxelles. (ca.ira@belgacom.net)

Une plongée dans les années vingt en Belgique, avec la reproduction d'un article du « *Matin* » d'Anvers de novembre 1937, et une étude d'Henri-Floris Jaspers sur Odilon-Jean Périer, (disparu en février 1928) et Paul Neuhuys. Où l'on mesure une parenté forte avec notre septentrion.

Le Mensuel littéraire et poétique. (n° 290, avril 2001). Cité Fontainas, 8 bte 43 B-1060 Bruxelles. (theatrepoeme@skynet.be)

En liaison intime avec le 30 de la rue d'Écosse où se trouve le théâtre, un mensuel qui affiche un tirage de 14.500 exemplaires! Et pratiquement rien d'autre que des informations sur la vie littéraire, en particulier poétique. Laisse rêveur, non? Avec les chroniques de Gaspard Hons (G.-É. Clancier, Vacana, E. E Cummings), Richard Blin, Bernard Simeone, Luc Delisse, Philippe Jones, Franck Venaille, invités récents des soirées de lecture.

poëzie krant. (n° 4, jaargang 25/Juli-augustus 2001. 2001). Poëziecentrum V.Z.W., Hoornstraat 11, B-9000 Gent, rekeningnummer 123-6135773-74. (info@poeziecentrum.telenet.be)

Magazine de littérature sur papier glacé, photographies de très grande qualité. Quatre cahiers de poèmes, Christine D'haen, Manuel Kneepkens, H.H. ter Balkt et Jackie Kay. Et un sonnet d'Ugo Foscolo (1778-1827), en italien, seul poème qui ne m'a pas imposé une longue conversation téléphonique avec une amie flamande. Toutefois, l'extrême acharnement de cette revue belge de ne pas écrire la moindre ligne en français, m'aura offert ce moment inattendu.

Schreibheft. Zeitschrift für Literatur. (n° 56, mai 2001). Rigodon-Verlag, Nieberdingstr. 18, 45147 Essen. (<http://www.schreibheft.de>) (schreibheft@netcologne.de)

Die Gold Bug Variationen, Richard Powers, Johan Sebastian Bach und die DNA. (R. Powers, Guido Graf, Bradford Morrow, Michael Schmitt). Et surtout, un extrait des « *Revenentes* » (1972) de Georges Perec, traduit en allemand par Peter Ronge, selon le même principe d'écriture: « *Dee Weedergenger* ». Ach so!

Il Foglio Clandestino Di Poeti E Narratori. (Anno VIII. Numero trentasette. novembre 2000) Rivista de La Bottega di Poesia « Fernando Pessoa ». Casella Postale n° 67. 20099 Sesto San Giovanni (Mi). (bottega_2G@comuserve.com)

A fil di penna: Della gestione della cultura. Charles Bukowski, Oscar Gilde. Des poètes: Fernando Pessoa « *Che noi si scriva, si parli o solo si sia visti* », Peter Russel, Angelo Maria Ripellino. Et una piccola antologia: Cantini, Celeste, Ciofi, Cosenza, Gavioli, Iannucci, Lini, Marchi. Et dans le numéro de Juin 2001, ce poème de William Eastlake, traduit par Roberto Marchi: « *Cos'è la poesia? / Poesia è tutto ciò fai bene / Cos'è la vita? / Lo stesso. / Cos'è la morte? / La morte è il modo in cui viviamo / Nonostante il genocidio causato dall' / Insetticida. / La morte è / Ciò che respiriamo nella / Città, / Che vediamo nelle pubblicità delle / Società / Missili / Balistici / Intercontinentali / Che vogliono i nostri soldi / Per fare della guerra fredda una simpatica guerra / Calda. / Pagate subito / Morirete / Dopo* ».

Poetry Ireland News. (Iris Éigse Éireann, uimhir 68, spring 2001 & uimhir 69, summer 2001). Bermingham Tower. Dublin Castle. Dublin 2 (management@poetryireland.ie)

Presque une centaine de poètes, tous Irlandais. Aucune raison de les confondre avec les prosateurs, qui apparaissent en caractères gras dans le sommaire. Maurice Harmon: « *What the poet sees in the natural world he finds reflected in himself. The balance there, the rhythm of rise and fall, of decline and recovery, is a metaphor for what he feels in his bones* ». (à propos de *Floods*, de M. Rioirdan). Charles Wright, Mary O'Donnell, Gerald Dawe, Robert Greacen, Eibhlín Nic Eochaidh, Máighréad Medbh, among others...

POESIS. Revistă de poezie. (n° 10-11-12, Anul XI, Satu Mare. 2000). Abonamente-la adresa redactiei, prin mandat postal: 120 000 lei + 30 000 lei taxe postale-pentru anul 2001, sau prin « Rodipet » S.A. Box 33-57, telex 11995, 11034, fax 90.17.40, Piata Presei Libere nr. 1, sectorul 1, Bucuresti.

Une revue qui témoigne de la très grande activité poétique roumaine, à travers le compte-rendu de colloques, de lectures publiques, de manifestations autour de tables immenses sur lesquelles les bouteilles ne semblaient pas manquer... Et, dans un repli francophone, (francophile?), le curieux poème de Tristan Tzara pour Marcel Janco, *Circuit total par la lune et par la couleur*, écrit à Zurich en 1919: « ...pour l'éclaircir les rouges marcheront / quand je demande comment / les fosses hurlent / seigneur ma géométrie ».

rrat # 4. « Literary magazine with an irrational tendency ». December 2000. rrat magazine, Box 1011. Kent Town. SA 5071. Australia. (rrat@asemic.net)

Plutôt du côté de la prose que du poème, mais un jeu constant de réécriture abolit le plus souvent ce blanc, malheureusement souvent impensé, qui sépare le vers de la ligne... Line or verse, verse or line? Anyway, thank you Tim Gaze, and Fernando Aguair, Emma Bartlett, Cornelis Vleeskens, Riemke Ensing, Michel Deville, Jim Leftwich, David King, Dick McBride...

Sibila. Revista semestral de poesia e cultura. Ano 1, número 0, maio de 2001. Atelie Editorial, Rua Manuel Pereira Leite, 15. 06709-280 – Granja Viana – Cotia – SP. (atelie_editprial@uol.com.br)

Nouvelle revue brésilienne où j'ai lu, en français, en anglais, et traduits par Júlio Castañon Guimarães en portugais, deux poèmes de Samuel Beckett. Puis découvert un dessin de Claude Royet-Journoud, *Donkey*, parmi un ensemble important de poèmes américains d'Argentine, du Mexique, du Canada...

Crítica. (año XXII, n° 86/87, nueva época. Marzo-abril & Mayo-junio, 2001). Cedro 40. Fracc. Arboledas de Guadalupe. C. P. 72260 Puebla, Pue. Apartado postal 1430. (critica@siu.buap.mx)

Etudes et poèmes, où l'on croise P. Valéry, S. Mallarmé, Ch. Baudelaire, A. Breton, T.S. Eliot, S. Beckett, J.L. Borgès. Mais aussi Pier Paolo Pasolini, U. Eco, Vicente Huidobro, et Oscar Gilde photographié dans l'enfance.

« *Tu aliento es humareda de ignición de poemas obscenos* » (Octavio Paz, 1976 : El humo se disipa, p. 57). Dessins d'Antonio Audirac et de Fernando del Paso pour le numéro 87. J'ajouterai le plaisir de m'être attardé sur de nombreuses photographies, de Dickens, Nabokov, Updike, Julio Cortazar à la trompette, ou Emily Dickinson, sur le point de laisser tomber un petit bouquet de violettes.

m a n g l a r. (n° 0, septembre 2001). Revista de cultura trasatlántica. Editions de la Mangrove (Ediciones del Manglar), 18 rue Marceau, Montpellier, 34000. (<http://manglar.free.fr>) (fajolemanglar@yahoo.fr)

Pas tout à fait une belle étrangère, non plus une revue « bilingue », mais le support de relations d'échange avec La Havane et Cuba. Florent Fajole, l'artisan principal du projet, et Luis Vicente de Aguinaga, Ana Mendieta, Gerardo Fernandez Fe, Ana Belén Martín Sevillano, Waldo Pérez Cino, Malika Squali.

...et, sous la forme d'un rouleau de carton ondulé, tel un témoin de course de relais, la revue :

Los Rollos Del Mal Muerto (una revista incómoda) Año 1, n° 3. Buenos Aires, Argentina. (Pas d'adresse apparente, peut-être présente dans les librairies hispanophones de nos grandes villes?). Composée de sept feuilles de grand format roulées l'une dans l'autre. Poèmes, dessins, chroniques sur papier bistré, elle nécessite beaucoup d'habileté manuelle pour la lecture: rien ne se replie en effet sur soi plus vite que ces textes bandés comme des ressorts, demeurés trop sages pendant leur patiente traversée maritime vers notre vieux continent! Mais n'en est-il pas ainsi de toute écriture, de tout poème un peu « tendu »...

Henri Deluy

La comptine pour bagage

Pierre Lartigue, *Une cantine de comptines*, Les Belles Lettres

Après *L'hélice d'écrire*, la *Sextine*, après *Un soir*, *Aragon*, Pierre Lartigue propose, dans la collection « Architecture du verbe », dirigée par Francis Lalanne, une anthologie commentée de comptines collectées dans des traditions d'écriture et des langues diverses (italien, espagnol, anglais, danois, allemand, hollandais, russe, tchouvache, grec, créoles, turc, japonais, français). Les poèmes sont donnés dans leur langue originale, et en traduction.

La comptine, on le sait, est un refrain, quelquefois prolongé par la voix et par le geste, que débitent les enfants pour désigner celle ou celui qui devra amorcer la ronde, commencer le jeu, ou le relancer, ou en sortir, ou courir, ou s'accroupir, ou se lever, pour de bon!

Pierre Lartigue, dans cette disposition d'esprit habile à raconter que nous lui connaissons, nous fait partager la source même de son plaisir, un paradis intime où s'assemblent des modes d'élocution d'une naïveté souvent madrée, dans des formules rythmiques multiples.

Les figures sont rares, la répétition demeure l'élément clé.

Le compte s'enfonce dans le vocable, le désarticule, brise dans chaque syllabe, ou presque, le sens qui s'apprête à venir.

Ce retour de sonorités tronquées, de bouts-rimés malmenés par la logique d'un désordre surveillé réalise ce miracle venu de l'élocution même: un entêtement joyeux dans le talent et le plaisir de tricher ouvertement (ou pas!). Avec, à l'occasion, un rien de méchanceté.

Pierre Lartigue baigne ici dans son élément: une séduction de musiques très douces, une fascination pour l'origine lancinante du poème.

Ce qui nous est restitué, des textes, des airs, poèmes et chansonnettes réunis, mais aussi l'allégresse, l'inventivité, le charme qui ont présidé à leur constitution et qui restent ainsi, suspendus à nos lèvres, comme de toujours hors du temps et des caducités d'aujourd'hui.

Liliane Giraudon

Jackson Mac Low : sortie de quarantaine

Jackson Mac Low, *Les Quarantains*, Un bureau sur l'Atlantique/Creaphis

Il aura donc fallu attendre le XXI^e siècle pour que Jackson Mac Low inscrive son nom au catalogue des livres français. Le fait passera (il est passé) totalement inaperçu. Plus connu par un public s'intéressant aux musiques aléatoires et à la performance Mac Low aura été l'absent de tous les bouquets anthologiques chargés d'introduire la poésie américaine en France. Considéré comme l'un des poètes expérimentaux les plus importants de son temps (actif depuis les années quarante) cet artiste pré-fluxus a très tôt miné de l'intérieur la chambre du poème en utilisant le hasard systématique dans des œuvres verbo-musico-visuelles conçues pour des performances de groupes ou individuelles.

Selon Cage, beaucoup de ses premières et anciennes musiques ont été perdues ou sont restées inachevées « On pourrait dire que ces morceaux inachevés sont passés sous silence bien qu'ils n'aient pas en eux-mêmes comporté de silence »...

Étrangement, ce n'est qu'après que le silence est intervenu dans l'œuvre. On pourrait presque dire avec l'introduction de la lettre, du mot, du poème. Ainsi, dans les années soixante, il met en place diverses méthodes pour lire ses « Asymétries », poèmes pour lesquels les mots, la ponctuation, la typographie et les blancs de la page ont été déterminés par certains types d'opération de hasard. Ces méthodes établissent un rapport si étroit entre sa musique et sa poésie qu'un exécutant peut commencer comme lecteur du poème puis se changer en musicien, les lettres du poème ayant été codifiées par Mac Low en relation avec les douze tons, les mots pouvant ainsi demeurer mots ou se transformer en lignes musicales.

Neuf méthodes servant de base de lecture pour « Asymétries » (œuvre donc indéterminée) seront proposées. Dans la dernière, l'exécutant lui-même fournit les mots, soit en employant la méthode d'opération de hasard compositionnel de Mac Low soit en improvisant librement. Cependant, et nous touchons là à un point essentiel, il est conseillé à l'exécutant de réfléchir trois fois avant de rejeter les opérations de hasard en faveur de l'improvisation libre, car dans ce dernier cas, l'exécutant est au doigt et à l'œil de ses préférences et de ses idées ainsi que de ce qui est efficace, significatif etc.

C'est l'exécutant lecteur qui fait le poème événement mais son exécution-crédation doit échapper aux postures habituelles, celles du « Poète » tel qu'il est ordinairement projeté et conçu selon d'anciens schémas identitaires auxquels un classement l'assujettit. Il s'agit là d'une tentative claire de résistance à un véritable dressage concernant le rôle comme le statut tant du signataire de l'œuvre que de l'œuvre elle-même...

En ce sens, John Cage était d'une pertinence absolue lorsqu'il déclarait : « Toute l'œuvre de Mac Low évolue vers une seule œuvre, toujours la plus récente' ».

Ainsi, ces « 154 Forties », série de 154 poèmes de quarante lignes auxquels il travaille depuis 1990 et dont « Un bureau sur l'Atlantique » nous livre cinq séquences (localisées+datées), d'abord traduites en atelier à Royaumont puis relues par Anne Tardos (celle du « A vocabulary for Annie Brigitte Gilles Tardos » présenté à Long Island en 1979?) Juliette Valéry et l'auteur prolongent en les rejouant sans pour

autant les fermer tous les travaux précédents. S'expliquant sur sa méthode de composition : « Les mots des premiers états de ces poèmes me viennent soit de l'environnement immédiat (mots vus ou entendus au moment où j'écris ce premier état), soit de mon propre état d'esprit (également lors de l'écriture de ce premier état). Après quoi ils sont sujets à un processus complexe de révision qui prend parfois plusieurs années. On peut lire où et quand ces poèmes ont été commencés et où et quand ils ont été retravaillés dans les notes figurant à la fin des poèmes, et qui en font partie intégrante. Les révisions proviennent de considérations aussi bien sonores que syntaxiques (je ne vois aucune réelle différence). » Mac Low livre aussi une méthode d'exécution concernant les silences et les espaces. La ponctuation elle-même devient élément tant phonétique que sémantique. Il est précisé que les accents aigus non-orthographiques sont à lire comme des accents toniques. Les trémas sur les e finaux indiquent qu'ils ne sont pas muets. Les mots composés sont à lire un peu plus rapidement que les autres, mais sans précipitation. Le retrait en début de ligne signifie la continuation du vers précédent. À la coupe sont prévues des pauses *Ad Libitum*... Ce qui peut élargir considérablement dans le temps la lecture-exécution de ce poème partition lui-même version française fragmentée d'un autre plus vaste poème...

Outil et rêverie à l'usage de tous, ce petit livre exemplaire est à lui seul un événement qu'il fallait ici et maintenant saluer!

1. Cf. *Banana Split* n° 10 (1983) : « Music and particularity silence in the work of Jackson Mac Low ».

Huguette Champroux

Quart D'Heurt

avec trois interventions plastiques
de Frédéric Deluy

40 exemplaires sur Arches 250 grs., 180,00F port inclus

Éditions Parcelle
17, rue du Trésor – 91120 Palaiseau

LIRE

- Gherasim Luca, *Héros-limite*, Poésie/Gallimard
Claude Esteban, *Étranger devant la porte, I, Variations*, Farrago
Claude Esteban, *Étranger devant la porte, II, Thèmes*, Farrago
Jackson Mac Low, *Les Quarantaines*, Créaphis
Jean-Jacques Viton, *Patchinko*, P.O.L
Pasolini, *Je suis vivant*, Nous
Vladimir Pozner, *Souvenirs sur Aragon et Elsa*, Société des amis
Saül Yurkievich/Julio Silva, *L'Hôte perplexe*, Disegnodiverso
Franck Venaille, *Tragique*, Obsidiane
Bernard Noël, *La Fable et le vent*, Dana
Éric Maclos, *Une élogie du geste*, La Feugraie
Yves Bonnefoy, *Le Cœur-espace*, Farrago
Yves Bonnefoy, *André Breton à l'avant de soi*, Farrago
Denis Roche, *Éros énergumène*, Poésie/Gallimard
Ariane Dreyfus, *Les Compagnies silencieuses*, Flammarion
Ariane Dreyfus, *Quelques branches vivantes*, Flammarion
Véronique Vassiliou, *Le Coefficient d'échec*, Voix éditions
György Somlyo, *Lignes de fractures*, Belin
Caroline Dubois, *Arrête maintenant*, L'Attente
Jacques Roubaud, *Quelque chose noir*, Poésie/Gallimard
Robert Davreu, *Au passage de l'heure*, José Corti
Rosemarie Waldrop, *Pelouse du tiers exclu*, Format américain
Peter Gizzi, *Un abc de la chevalerie*, Format américain
James Sacré, *Une petite fille silencieuse*, André Dimanche
Xavier Bordes, *À jamais, la lumière*, Gallimard
Francis Combes, *La Fabrique du Bonheur*, Le dé bleu
Michel Surya, *Exit*, Farrago
Jean Ristat, *N Y Mecano*, Gallimard
Julien Blaine, *Je ne suis pas américain*, Al Dante
Yadollah Royäi, *Signatures*, Dana
Salih Ecer, *La Dernière langue...*, Créaphis
Hans Arnfrid Astel, *Dionysos et l'amour...*, Créaphis
Antjie Krog/Tatamkhulu Afrika, *Résistances*, Créaphis
Jérôme Bertin, *Teens pre teens*, Trame
Jacques Coly, *Comme un feu contraire*, Petit véhicule
Gérard Le Gouic, *Hasards de mer*, Le Temps des cerises
Jean-Pascal Dubost, *Les nombreux*, Le dé Bleu
Jacques Jouet, *Les Bancs d'Excideuil*, L'Attente
Israël Eliraz, *Petit carnet du Levant*, José Corti
Christophe Fiat, *Ladies in the Dark*, Al Dante/Niok
José Angle Valente, *Treize poèmes*, Dana

Des mots à ne pas oublier

Fémur : n. m., os de la cuisse, le plus solide des os du corps. Il a, notamment, une tête, une diaphyse et des condyles. D'ailleurs, en latin *femur* signifie *cuisse*.

... *on peut constater on constate
la dureté d'éclat d'un petit fémur beige
tout seul dans la forêt...*

Gérald Neveu, *Fournaise obscure*, Pierre Jean Oswald, 1967



Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

NomPrénom.....

Adresse.....

.....

France : 1 an (4 n°, 249,26 f – 38 euros)

2 ans (8 n° 446,05 f – 68 euros)

Étranger : 1 an (4 n° 354,22 f – 54 euros)

2 ans (8 n° 649,40 f – 99 euros)

Pour l'étranger, la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

Je désire également recevoir la liste des numéros disponibles

Je vous adresse la somme totale de :.....

Action poétique – 3, rue Pierre Guignois – 94200 Ivry-sur-Seine
C.C.P. 4294 55E Paris

la mode d'Oléron (fenouil, feuille de figuier sèche, pommes de terre, sauce blanche), en omelette, à la niçoise (les « scaragolines »), à la graisse d'oie, avec jus de citron, giclette d'armagnac, à la Cauderan (jambon cru haché, échalotes, mie de pain, bordeaux blanc sec), en bouillon – pour les poitrinaires, dit-on –, à la gagouparde (anchois), à la nîmoise, à la catalane (à la « paterrallade », grillés sur sarments de vigne, arrosés de gouttes de graisse de lard aigri), en persillade, à l'ardéchoise (oseille), en timbale, à la languedocienne (hachis d'herbes, jaunes d'œufs, noix hachées, fripe d'échaudés – gâteau sec à l'air), à la maraîchine, à la basque (les petits gris de Biréatou), en bouillabaisse (blancs de poireaux, tomates, ail, safran, vin blanc sec), en aïoli, encore (avec la morue, les légumes, l'œuf dur) à la « Piscalunau » (à la façon des « Pécheur de lune » de Lunel), à la poulette, au riz (cayenne), à la matelote, en aillade, en fricassée, en « padenade » (de « padeno », la « sartan », la poêle du Languedoc), en profiteroles (petits gris à l'oie fumée, au cœur de grosses pommes de terre), aux raisins, en caillettes, en flamiches, en tourtes, à la népita (Corse, menthe sauvage, tomates, oignons, vin rouge), à la panzetta (Corse, menthe, vin blanc, panzetta, à tout petit feu), en cargolade (Languedoc, sur braises ardentes, avec « sel de cardonne » – sel broyé avec piments et grains de poivre), à la Madras (curry), etc., etc.

Recette à la bourguignonne :

Si vos escargots dorment déjà, le pied enfoncé dans la coquille, la recette peut aller son chemin, mais si vous les avez récoltés entre avril et octobre, à la faveur d'une belle pluie, il convient de les faire jeûner plusieurs jours, de les nettoyer

chaque soir à grande eau (vous vous êtes fabriqué un cageot grillagé pour ce seul usage), en les exposant à la pluie à la moindre occasion.

Le jour venu, vous les plongez un moment dans une eau bouillante très salée, avant de les égoutter; autre procédure : vous les faites dégorger, rendre bave et limon, et toute mucosité, une bonne heure au gros sel vinaigré – cette dernière manière ôte incontestablement du goût à l'escargot, un tantinet, certes, mais perceptible.

Vous les lavez longuement, les plongez deux heures en cuisson dans un court bouillon (carotte, oignon, ail, thym, laurier, persil, un peu de farine délayée avec du vin blanc).

Laisser refroidir. Écoquiller les escargots, les laver, les faire sauter une minute au beurre aillé. Vous avez préparé un hachis avec ail, échalotes, persil, sel, poivre, beurre doux.

Au fond de chaque coquille bien nettoyée, vous déposez un peu de ce hachis, vous enfoncez l'escargot (dont vous n'avez supprimé que l'extrémité postérieure noire, le bout de boyau amer, le cloaque, en prenant bien soin de préserver le tortillon) dans ce « beurre d'escargot ».

Vous appliquez un bouchon de ce même hachis.

Vous placez les escargots, en l'état, dans une escargotière, four, cinq minutes.

Dégustation, avec pince et fourchette à escargots.



On connaît la vis d'Archimède, l'escalier en escargot, « aller comme un escargot », et le « bigorneau », dit escargot de mer.

Enfin « escargot » rime avec « repos », mais aussi avec « travaux ».

Par meules, par piles, par monceaux, en amas, en tertres, en vrac, au cœur de sites millénaires, c'est par sa coquille que l'escargot préhistorique est parvenu jusqu'à nous.

Ni chair, ni poisson, sans doute la bestiole la plus anciennement, régulièrement, consommée par l'homme. Les Romains, après les Sumériens, collectent les escargots, ils les isolent, ils les nourrissent, avant de les flamber, de les apprécier, d'en préparer de nouveaux pour les fournées à venir. Nous aussi.

ESCARGOT : n.m., du provençal « escaragol », mollusque gastéropode pulmoné, comestible, qui se nourrit de la feuille des plantes.

Dans la multiplicité de ses familles, de ses embranchements, de ses distinctions locales, il se nomme colimaçon, limaçon, cacalou, gangône, carcalauda, luma, limaçon, mourqueto, escalo-fenou, coutar, carcalauso, cacalauson, cagaroulette, cagouille, cacaraoulas, et, ailleurs, *caracol*, en espagnol, *Schnecke*, en allemand, *lumaca*, en italien, *snail*, en anglais, *hlemyzd*, en tchèque, улитка en russe, *slak*, en néerlandais, *caracol*, en portugais...

Ce sont, d'octobre à avril (les bonnes dates), les escargots de vignes qui sont les plus recherchés, et les petits-gris – les *chagrinés*, dit-on – (que l'on trouve souvent en grimpette sur les tiges de fenouil

sauvage). Six mois, durant lesquels ils hivernent dans leur coquille ourlée, à bord dur orné d'un liseré blanc corné, derrière un opercule bien bouclé. Cette période est favorable pour la cueillette d'escargots qu'il n'est pas nécessaire de faire jeûner (ou très peu, après nettoyage de l'ouverture) et pour lesquels un lavage clair (sans sel, sans vinaigre) demeure suffisant.

Tel que, dans cette chétive beauté qu'il partage avec le buccin, le cône, le murex, la conque, l'ampullaire, la porcelaine, le chiton, le cymbium, la mitre, le fuscan, il ne lésine pas : des millions, peut-être des milliards, d'escargots gîtent ici-bas (malgré la meute qui les traque).

Les femmes, les hommes, les enfants qui les moissonnent, paniers en mains, depuis des siècles et des siècles, n'ont pas perdu leur temps, ils ont inventé, composé, affiné, une multitude de préparations qui permettent d'en appuyer, d'en soutenir, d'en confirmer les qualités gastronomiques.

Notamment en France où l'on peut les déguster en sauce (les cagouilles à la charentaise, chair à saucisse, jaunes d'œuf, pointe de cognac), en beignets, en brochettes, à la provençale (fenouil, vin blanc), à l'arlésienne (à la « suçarello »), en ravioles (Savoie), aux herbes (épinards, blettes, noix, jambon cru), à l'italienne, au gratin (béchamel), à la narbonnaise (mayonnaise), à l'alsacienne (en cassolettes), au chablis, à

(suite au verso)

